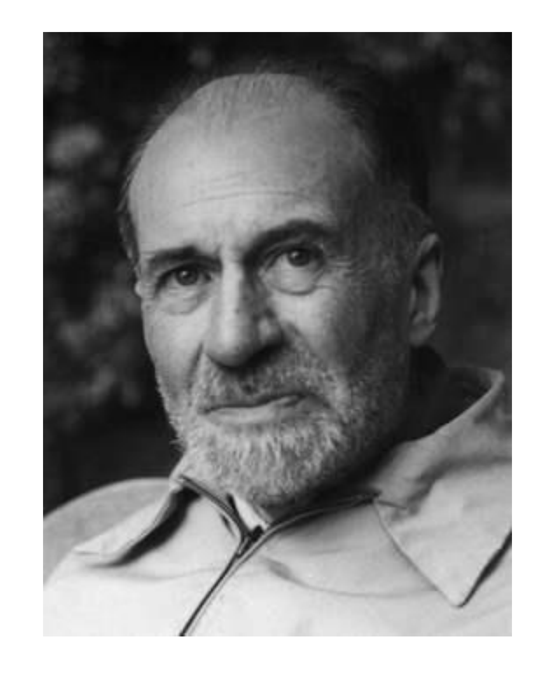
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Henri Pourrat

GASPARD DES MONTAGNES

Tome III

LE PAVILLON DES AMOURETTES
ou
Gaspard et les Bourgeois d'Ambert

Les vaillances, farces et gentillesses
de Gaspard des Montagnes

(1930)

Table des matières

PREMIÈRE VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Le retour de J.-P. Grange. – Il parle de l'héritage. – Ce que lui apprend Anne-Marie. – Lorsque Grange revint des Îles, ***dit la vieille***, il acheta un cheval à Bordeaux et prit sa route par Limoges. De Billom, où il avait couché, il repartit avant le jour.

C'était un de ces matins rafraîchis de bise, où le soleil sort de la brume au-dessus des pacages. Ses premiers rayons, la feuille de trois bouleaux bruissante et fuyante, les roues des araignées secouant des gouttes brillantes entre les genêts, ces poursuites de lueurs de côte en côte à travers la campagne fumeuse, tout cela fait un monde de vie et de jeunesse. Pas très haut, en l'air, le vent emporte deux pans de nuages où il s'entonne comme dans de grandes pièces de linge. À chaque tournant s'étendent plus au large des lointains qui ont la couleur de des clochettes bleues sur le bord de la route.

De Mauzun, au pied des tours en ruine, sur ce fond étalé, cette banquette de vingt lieues de montagnes qui fumaient comme des soupes parce que le soleil levait la rosée, Grange retrouvait toutes choses par leurs noms, à leurs places : les vallées, les bourgs, les buttes à châteaux, les passages, les puys des Dômes, emmêlés de nuées, et les monts Dore, ces sommets où l'été on monte avec les bêtes…

Il se souvint d'un mot de sa pauvre mère. Elle n'était pas de trois jours à la foire de Beaucaire, qu'elle disait : « J'aime tellement le pays que quand je reviendrai, j'irai embrasser tout le monde dans toutes les maisons. »

Près de Toutée, pour raccommoder son éperon, il entra dans une métairie. Là, le pied sur le banc, quand il respira une odeur froide de lait, de foin, de vieillerie paysanne, il dut reprendre souffle comme s'il venait de boire un coup trop fort.

Maintenant il reconnaissait les champs. On avait mis en jachère cette pièce, et là, au contraire, arraché les balais de la lande. Les sapins de ce bois avaient richement monté. Mais ce pauvre M. Verdier fume ses terres avec du fumier d'alouette. Ça se connaît, un pré de métayer et un pré de propriétaire.

Tout devait aller bien aux Escures. Tout irait bien à présent. Les lettres, elles ne peuvent pas en dire long, les lettres.

Il comprit confusément qu'il s'était amusé à des remarques sans cesser de songer à ce qui l'attendait à la maison. Anne-Marie donnait les nouvelles du domaine plutôt que celles de son ménage. Elle écrivait que son mari avait été obligé de partir pour l'Espagne[1]…

Grange enfila au trot l'allée de sorbiers. Une servante, avec un effort de reins pour passer sur les pierres, poussait un bayard chargé de liasses de draps. Elle allait les étendre

---

[1] Voir : ***À la Belle-Bergère***.

sur le pré, au-dessus du jardin. Des fumées sortaient par la porte de la buanderie. En mettant pied à terre sous le tilleul, Grange voyait tout, jusqu'à la brosse de chiendent qui traînait près d'une terrine. La matinée sentait le savon, le lessif. C'était un jour de ces grandes buées qui reviennent deux fois l'an.

Il dégrafait son manteau, il se retourna : Anne-Marie et Pauline, les voilà, hors d'haleine. Ces grands baisers de l'arrivée. On s'arrête, les mains aux épaules, pour se considérer, et puis on se reprend… Grange donnait des coups de tête, comme quelqu'un qui est là, à la fin des fins. « Et laissez-moi souffler : je vous raconterai tout un peu plus tard. »

Anne-Marie le trouvait vieilli : ses favoris bouffant contre son col avaient grisonné ; sa face à gros plis s'était jaunie, amollie ; les yeux semblaient fouettés d'un peu de sang rouge. Il respirait fort, passant le regard, pour en reprendre possession, sur le vieux château de pierre grise. Voici la cour du frêne pleureur, les bâtiments, sous la bosse en sapins de la montagne. Du jardin on a devant soi le val de prairies et d'arbres qui descend vers la vallée d'Ambert jusqu'aux monts du Forez. Un canton lavé comme une feuille d'avoine, encore bien frais, bien vert aux approches de septembre.

Grange voulut aller remplir lui-même une bouteille au cellier ; puis il s'assit devant la table, tira le tiroir au pain. Comme autrefois, il taillait des bouchées qu'il piquait de la pointe du couteau, trempait dans le verre de vin et portait à sa bouche. C'était ce qu'il nommait déjeuner avec le marquis de Vinageac.

— J'ai vu que vous aviez su tout gouverner ; des terres bien épierrées, sans un fil de chiendent…

— Une triste année. Les blés n'ont rien rendu.

Mais il les regardait comme s'il hésitait à parler. Il se passa lentement une main sur la figure. Puis d'un ton changé :

— Alors ? Vous êtes seules, ici, toutes deux ?

Ils ne s'entretinrent qu'après le dîner de midi. Dans le cabinet, entre l'armoire à graines et le petit bureau surmonté de registres, dormait toujours un relent de chandelle et de cuir. La branche qui frottait aux vitres assombrissait le jour un peu plus qu'autrefois.

Anne-Marie avait fermé la porte. Le père y alla, la referma. Pour lui, elle ne pouvait être vraiment fermée que s'il l'avait fermée lui-même.

— Tu me dis que Robert est encore en Espagne ?

Au fond, il aimait mieux ne pas avoir à exposer les affaires devant son gendre. Il repoussa machinalement un paquet de plumes, près de l'écritoire. Eh bien, ce n'était pas du trop bon qu'il rapportait. Tout n'irait pas comme on l'avait pensé. Mais il ne fallait point se démonter encore.

Le sang aux joues, il se réinstalla dans le fauteuil de basane rouge. La succession de son frère Jérôme s'était embrouillée petit à petit. On avait présenté des corps de billets valablement signés par lui, comme en témoignaient des personnes respectables qui l'avaient vu les écrire. Durant des mois ces lettres de change s'étaient succédé et finalement le défunt laissait presque autant au débit qu'à l'avoir.

Peu avant sa mort, Jérôme avait dit à un capitaine de vaisseau marchand qu'il possédait une belle fortune et qu'il allait la réaliser pour rentrer en Auvergne. Les choses ne s'expliquaient donc que d'une façon : il avait dû fournir des signatures de complaisance à un sieur Coussangettes, installé à la Guadeloupe pour faire l'escompte et la banque. Sans doute ils étaient secrètement associés. Jérôme, pour ses sûretés, avait certainement retiré une déclaration de ce Coussangettes. Mais on ne l'avait pas retrouvée dans les papiers ; non plus que le livre-journal, d'ailleurs. Grange pensait que Jérôme, toujours méfiant, pouvait l'avoir serrée dans leur maison de Chenerailles. C'était pour cela qu'il avait, lui, demandé à Anne-Marie d'aller visiter la cachette, derrière la plaque de la cheminée. Cette visite n'ayant rien donné, retombaient ainsi sur la succession trois cent vingt mille francs de dettes fictives.

Le père se noyait dans les faits, les dates, les explications, tant il tenait à prouver qu'il n'avait pu mener la liquidation autrement. Il avait engagé certaines affaires qui donneraient sous peu de beaux profits. Et il saurait remonter sur sa bête. « Suivez-moi bien, mes petites ; il est forcé que d'ici quelques mois… »

Il se tuait en assurances. Mais à ce tassement du dos, à ces reprises de souffle, on le sentait las et vieilli. Il allumait un cigare comme un planteur – c'est lui qui a fumé les premiers dans le pays, – et le rougeoiement éclairait une épaisseur de graisse jaune sous un teint brouillé aux joues, brûlé aux tempes, qui n'annonçait pas la vraie santé.

S'il avait été moins préoccupé, il aurait deviné que ce qu'il venait d'apprendre à ses filles n'était pas une nouvelle pour elles. Anne-Marie lui dit enfin qu'elle ne s'attendait pas à mieux. Ce M. Coussangettes était un cousin de Robert…

Le père n'en pouvait revenir. Et elle ne le lui avait pas fait savoir ! Une idée l'aborda : Robert avait épousé Anne-Marie la sachant riche héritière et l'a abandonnée voyant la succession tourner à rien. Mais si Robert pouvait aider à retrouver trace des garanties ?

Grange balança un peu, dit son idée, et il s'y prenait tout en parlant, entrait mieux dans son espérance.

Il fallut bien le mettre au fait. D'abord, il ne comprenait pas. Puis il ne voulut pas comprendre.

Oui, l'oncle Jérôme, expliquait Anne-Marie, avait signé des traites de complaisance pour fournir un fonds de roulement à Coussangettes. Mais une contre-lettre de Coussangettes reconnaissait que son soi-disant débiteur ne lui devait rien et le déchargeait de tout payement. C'était pour reprendre ce papier considérable caché en effet à Chenerailles qu'une nuit était venu là-bas le monsieur en noir.

Grange, les yeux attachés sur Anne-Marie, martelait à petits coups de poing le bord du bureau. Tout à coup, il éclata. Mais elle était folle de ne lui avoir rien écrit. Même si leur voleur avait détruit la contre-lettre, il fallait engager un procès. Quand il devrait aller parler aux juges, aux ministres, au roi !

Il s'était levé, empoignait une chaise, la plantait de côté, la replantait. On verrait s'il ne saurait pas reprendre l'affaire.

— Écoutez, pauvre père, le monsieur en noir, c'est un cousin de Coussangettes…

Tournant court, Anne-Marie déclarait d'une voix plus serrée que puisque l'héritage était leur bien, à Pauline et à elle, c'était à elles de se résoudre, et elles avaient résolu de le laisser aller. L'argent, l'argent ! Si l'on savait comme la poursuite de l'argent peut boucher la vue et mettre du malheur dans toute une vie !

C'était pour aller recueillir l'héritage, que son père l'avait contrainte au mariage avec Robert : de l'héritage, elle ne voulait plus rien savoir. À vingt-deux ans, malgré les peines qu'elle avait eues, il y avait encore de l'enfance en elle. Sa joue tremblait et se creusait au-dessus de la mâchoire. Mais dans l'instant, elle dut comprendre qu'elle en voulait au père. Elle lui mit les bras autour du cou :

— Rappelez-vous ce que disait ma pauvre maman : « La fortune ! Plutôt manger vingt et une soupes par semaine et être tranquille ! »

Sans le lâcher alors, elle lui confia que le monsieur en noir, eh bien, c'était Robert, qu'il l'avait épousée pour avoir la contre-lettre, n'ayant pas su trouver ce papier à Chenerailles, où un autre avait dû le découvrir plus tard. Pour cela et surtout, selon sa menace, pour tirer vengeance d'elle, qui lui avait tranché trois doigts sous la porte, la nuit de sa venue. De fait il s'était vengé : il l'avait laissée pour morte d'un coup de couteau trois jours après le mariage et il avait ensuite fait enlever leur enfant.

Le père était tombé dans un silence où il regardait droit devant, assis et comme assommé dans le fauteuil. Pauline disait que Gaspard avait tout démêlé ; qu'ensuite, avec ses

frères et Valentin Verdier – Plampougnis et Jeuselou aussi, ajoutait Anne-Marie – il les avait sauvées, arrachées au guet-apens où Robert les avait attirées dans le cabaret du Pont-du-Merle. Elle l'étourdissait de détails, pour le voir s'intéresser à ce qu'elle contait et revenir à soi. Il ne parla que pour demander où était Robert, à présent. En Espagne, dans une geôle ?

Enfin il s'enleva pesamment, les mains aux genoux, fit deux pas, s'arrêta devant Anne-Marie comme pour lui demander pardon. Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, respira un moment cette fraîcheur d'automne et ce parfum de pommes qui venait, puis il prit la porte.

Il tournait du côté des étangs ; Anne-Marie voulut le joindre. Elle eut peur que sa présence ne rappelât trop au père le malheur de ce mariage. Elle lui envoya Pauline.

— Non, ma petite, je vais dans mes bois. Laisse-moi seul. Vois, seul avec moi, je me sens déjà de trop.

DEUXIÈME PAUSE

Débats en famille. – Le temps des deux sœurs. – Le domaine des Escures. – Ce que Grange résout. – Il y eut huit jours où Grange ne se montra guère hors des Escures. Depuis qu'il savait, il avait besoin de tout revoir : ses filles, le domaine, le passé, tout. C'était comme si cela devait maintenant lui paraître autre qu'il ne l'avait eu en idée. Il quittait son fauteuil sans raison, allait, venait, tournait, soufflait. Lorsque le cadet Redon et M. Regouyat l'aîné se présentèrent pour le visiter, il s'échappa, fila dans ses bois. Il s'enfermait avec Anne-

Marie et Gaspard pour tout leur faire raconter une fois de plus. Mais pourquoi n'avaient-ils pas fait ceci et ceci ?

Gaspard se borna à lui dire un soir :

— Que voulez-vous, je ne suis pas infaillible. Vous devez bien savoir que personne ne l'est.

Anne-Marie, désirait que Gaspard l'aidât à convaincre le père. Dénoncer Robert, ç'aurait été déshonorer l'enfant, qu'on retrouverait un jour. Elle s'y opposait absolument. Alors qu'il était d'un sentiment contraire, Gaspard finit par faire siens les désirs de sa cousine.

Grange tournait comme une brebis lourde. Il aurait voulu à la fois tout cacher aux gens et tout déclarer aux juges. Ce qu'il voulait, il ne le savait pas.

Mais laisser aller ces trois cent vingt mille francs ! Quand on a vu ses père et mère vivre de privations et qu'on a regardé de toujours la liberté de ne plus se priver comme le paradis même, c'est dur de renoncer à de pareils moyens.

Gaspard s'attendait à ce que Grange se montât sur la mort de son frère Jérôme, car enfin les autres l'avaient fait empoisonner dès qu'ils avaient eu la contre-lettre, c'était bien clair. Grange pensa plutôt à se mettre en colère contre le mort. Jérôme avait bien besoin de lâcher ces traites de complaisance, toute cette cavalerie ! Un joli commerce ! Avec plus de rectitude dans ses affaires, il ne leur aurait pas procuré tant de traverses et de malheurs.

Après l'assassinat de M. Fualdès, la loi proscrivit d'ailleurs ces contre-lettres. Mais prendre une colère contre un défunt !

Et finalement, qu'allait-il résoudre ? Venait un temps d'ennuis, d'embarras, de tourments, auquel Anne-Marie n'osait penser les soirs.

Ces derniers mois avaient été tout unis, sans rien qui marquât. Gaspard disait que le meilleur était de patienter : on arriverait un jour à surprendre quelque nouvelle de l'enfant.

À six heures, en août, quand le soleil est rose et que le bruit d'un char sur les pierres arrive de loin dans la campagne, il traîne un grand parfum de paille tiède et de ces herbes poussiéreuses qui sentent l'âcre au bord des chaumes. Alors, on descend au jardin arroser les planches de laitues. Du parapet, on voit les vaches rentrer dans les villages, tandis que s'étend lointainement la paix des prairies rases, entre les collines de fougères où les sorbiers commencent de rougir. Comme tout est tranquille ! Et quelle est cette douceur sans nom qui revient nous toucher le cœur ? « Mon Dieu, vous n'avez pas voulu que j'eusse un mari, un compagnon de ma vie, et vous m'avez si tôt retiré mon petit garçon. Je n'ai rien à quoi me prendre, ni personne. Personne à qui j'aie le droit de songer, puisque je suis liée par le sacrement et que mon mari est indigne. Vous savez que j'aime Pauline et mon père ; mais ont-ils seulement besoin de moi ? »

Puis elle s'en voulait comme d'un péché de ces pensers. « Crois-tu n'avoir pas assez d'ouvrage, toi qui as charge du domaine ? Dieu t'a mise là, et c'est à toi de veiller au pain de tout ton monde. »

Elle appelait Pauline. Les fèves à cueillir, le séneçon et l'herbe de lait à arracher pour les lapins. C'est bon, le travail en plein air, devant la grande vue. Sa fatigue même allège le cœur. On regarde les derniers rayons sur les chaumes peints d'or rouge, les métairies qui fument derrière les panaches d'arbres, le bleu d'un sommet désert sous son secret de tranquillité, et l'on a envie de chanter un cantique.

Pauline, un couteau rouillé à la main, travaillait agenouillée entre deux carreaux de légumes. Elle était l'enjouement même, amusée d'un rien, prenant parfois des fous rires à en perdre le souffle. Peut-être un peu coquette chaque printemps, pour avoir plus joli teint, elle prenait bien le soin de se faire des soupes aux fines herbes. Et romanesque, aimant se promener sous la pluie et monter au grenier pour contempler l'orage. Elle avait pourtant à s'occuper des fleurs, des abeilles, de la basse-cour. M. le curé l'avait chargée d'entretenir une des chapelles de l'église. Quand l'eau manquait, elle remplissait très bien les vases d'eau bénite. « Est-ce que c'est un péché ? Pour que la Sainte-Vierge ait des roses fraîches ! » Si enfant, mais avec une grâce et je ne sais quoi de vrai qui gagnait tous les cœurs.

Il fallait la voir au jardin, rose et vive, des gouttes de rosée lui perlant jusque sur le nez. Elle se relevait, riait, soupirait, essuyait d'un revers de main ses yeux bordés de grandes soies qui battaient. Et ses boucles roulaient sur ses joues.

Anne-Marie alors pensait à l'avenir, aux partis qui se présenteraient, se demandant si Pauline avait déjà des idées à elle là-dessus.

C'était ordinairement sur le soir qu'on voyait Gaspard. Anne-Marie n'avait qu'à lui conter ce qui l'embarrassait, il disait comment tout débrouiller, régler et garantir.

Elle aurait pu laisser tout aller, au milieu de ses peines. Mais devant son cousin, elle en aurait eu honte. Il voulait trop qu'elle prît la bonne marche du domaine à cœur.

Gaspard avait mis les Escures sur un tel pied que tout y était ménagé à la perfection. On pouvait y vivre sans avoir rien à demander au dehors, ni en grains, ni en huile, ni en légumes, ni en fruits, ni en pitance, ni en viandes. L'allée de sorbiers attirait les grives, le bois les lièvres. Les étangs avaient été réempoissonnés et fournissaient de grenouilles, de tanches et de carpes pour les jours maigres. On y jeta même deux troncs de chêne qui bruniraient sous l'eau, et qui donneraient dans trente ans un bois à faire des meubles aussi beau que le palissandre.

Pour ne parler que du jardin, les parterres étaient si bien combinés qu'il y avait toujours des fleurs pour les abeilles et les vingt-huit herbes qu'il faut pour fabriquer l'eau d'arquebuse. Toutes les espèces d'arbres étaient si bien choisies, si variées, qu'on avait longtemps des prunes et longtemps des cerises. Et les espaliers ! Dès la fin d'août on commençait de cueillir, et il n'y avait qu'à suivre, les poiriers étant rangés par ordre depuis la poire blanquette et le bon chrétien d'été, jusqu'à la louise-bonne et le bon chrétien d'hiver. On entendait l'art des greffes de façon à avoir des fruits par ordre de maturité dans le fruitier jusqu'à la saison nouvelle.

Ah ! c'était arrangé. Afin d'épargner le moindre embarras à sa cousine, Gaspard avait tout prévu. Les plans étaient à jour et les terriers si bien tenus que, par la suite, quand un

voisin voulut élever une contestation, il se trouva immédiatement de quoi établir les droits sans chicane possible.

C'était à Gaspard qu'on recourait pour tout. Il vint donc parler à Grange huit soirs de suite, tête à tête dans le cabinet des registres. Il fallut des heures de rabâchage et des torrents de paroles pour faire entrer dans la tête de Grange trois idées : que s'il dénonçait Robert, il se déconsidérerait lui-même ; que le procès sur la succession lui coûterait gros ; qu'il le perdrait certainement, n'ayant aucune pièce pour le soutenir. Grange l'admettait presque, mais ces trois cent vingt mille francs qui se perdaient ! En sortant de ces séances, à la nuit, dans l'allée, Gaspard rencontrait Anne-Marie. Il lui expliquait alors ce qu'elle aurait à dire au père le lendemain.

Enfin, un soir, Grange déclara qu'il avait pris son parti : il ne dirait rien à la justice.

— Je me suis avisé d'une chose que tu ne vois pas. Si je fais savoir la vérité sur la succession, j'ébranle mon crédit, et je ruine d'avance les affaires que je compte entreprendre.

Non, Gaspard n'avait pas vu cela il le lui avait fait souffler par Anne-Marie, pour que Grange crût l'avoir trouvé lui-même.

En s'en allant, sous le bois des Fourches, il y repensait et haussait les épaules.

« Ce pauvre Grange ! Il ne devrait songer qu'à sa fille et se reprocher ce mariage jusqu'au sang. Ah ! bien oui ! il est seulement vexé d'avoir manqué ses mesures. Et il croit ai-

mer Anne-Marie. Qu'ils sont malades ceux qui ne se connaissent pas ! On porte Dieu à des gens qui ne sont pas si malades.

» Oui, le malheureux se croit occupé du bonheur de ses petites, alors qu'il a surtout le désir de leur montrer qu'il sait mener la barque. Il va tant vouloir se rattraper de l'héritage qu'avec ces fameuses affaires il s'enfoncera encore.

TROISIÈME PAUSE

Grange fait ses visites. – Il s'occupe de ses filles. – Pauline et son cœur. – Quand Grange se fut donné l'assurance qu'il pourvoirait à tout, il reprit goût à la société.

Son jeune cousin Jean Domaize, qui habitait maintenant chez un oncle à la Chapelle-Agnon, vint le voir et lui fit un rapport exact de ce qui s'était passé au Pont-du-Merle. Grange comprit mieux dans quel péril s'étaient trouvées ses filles. Il alla remercier Gaspard et ses frères, Benoni, le dragon Baptiste, d'abord.

C'était chez eux, à la Belle-Bergère, dans l'arrière-salle de l'auberge. Le dragon Baptiste passait pour un fantasque, mais quel avisé, vite au fait, devinant les gens, les clouant d'une malice ! Grange, là, en causant, se donnait des airs sûrs de soi. On le sentait persuadé qu'il suffisait de sa présence pour que tout allât des quatre roues. Cela faisait tiquer le dragon, et plus encore Benoni, ce terrible, toujours entre deux vins. Gaspard les sentit sur le point d'entreprendre le cousin Grange. Mais il crut voir Anne-Marie près de la fe-

nêtre, lui parlant des yeux, souriant, suppliant. Il regarda ses frères, appuya sur le bout de leurs bottes.

À la porte, Grange secoua longuement la tête.

— C'est un coup de canon, un vrai coup de canon !

Ce mot trouvé pour résumer ce qu'il pensait de leur malheur, il le fit servir. Il le dit à Plampougnis, il le dit à Jeuselou, un peu gêné d'avoir à revenir là-dessus, avec ces garçons qui n'étaient pas de la parenté. « Mais je sais qu'avec vous rien ne s'ébruitera. » Il avait tenu à leur faire une visite en forme, lui, le monsieur des Escures, à ce menuisier et à ce leveur d'œufs.

Les gens du bourg avaient vu Grange venir trois soirs de suite avec son pantalon de nankin et son beau chapeau à poil. Cela faisait parler. Il avait à rendre visite à Valentin Verdier encore. Qu'allait-on croire ? Il guetta et s'arrangea pour rencontrer Valentin devant la Belle-Bergère.

— Ah ! monsieur, je suis en retard, je comptais aller vous exprimer ma gratitude ! Si, si, j'y tiens, mais faites-moi l'amitié d'accepter en attendant la demi-tasse et le petit verre.

De grandes manières, enfin, Valentin, franc et vrai, avec une candeur antique, prit pour de l'amitié ces amabilités de Grange. En rougissant, il demanda des nouvelles de ces dames.

— Vous leur avez sauvé la vie, mon brave. Des actions pareilles ne s'oublient pas. Si mes affaires retardent le plaisir que j'aurai d'aller vous voir, je leur en voudrai. À moins que vous ne me fassiez l'honneur de venir aux Escures…

« Quel excellent homme, songeait Valentin avec émotion, et que c'est beau, la reconnaissance ! » tandis que Grange en lui serrant la main répétait comme pour soi :

— Ah ! tout ça, un coup de canon, un vrai coup de canon !

Trois jours après, Valentin vint aux Escures, serré dans une redingote verte à larges boutons de métal qui boutonnait carrément jusqu'au cou. La servante l'avait fait entrer dans la petite pièce où travaillaient Anne-Marie et Pauline. Grange arriva et ne l'y laissa pas trois minutes. Il l'emmena à l'écurie voir le bidet qu'il avait acheté à Bordeaux : une bête de dix louis, qui faisait à l'amble, montées et descentes, ses trois lieues à l'heure. Valentin aimait les chevaux, autant que Benoni qui ne pouvait aller à Clermont sans y acheter une bête. Mais Benoni, c'était Benoni, épais de charnure et d'os, avec son fouet autour du col, ses hottes graissées à la chandelle. Valentin, quel cavalier, aussi à l'aise sur son cheval que l'autre à table, devant les bouteilles ; et avec cette figure ferme, ces yeux fiers, ce beau front sous des cheveux en coup du vent, quel soldat ce devait être au champ d'honneur.

Pauline, qui remontait du jardin, le retrouva dans la cour, comme le père le raccompagnait. Elle lui sourit, parut près de rougir. Valentin, qui était de teint bistré, devint couleur de la flamme. Il chercha un mot de courtoisie pour l'adieu, ne trouva rien.

Sitôt en selle, il lança son cheval au galop ; et il allait… « Si pourtant il y avait amitié mutuelle, sans qu'elle et moi nous osions nous l'entre-dire ? Elle a une façon de vous regarder droit, comme pour se demander si vous êtes celui qu'elle imagine, si vous l'êtes bien… Tu deviens fou. Le beau

parti que tu fais, avec tes cent vingt-cinq francs par an de la Légion d'honneur et tes soixante-deux francs par mois de demi-solde ! »

Mais véritablement il se sentait fou. Le plaisir des commencements, le sentiment de n'être plus seul, une sorte de profonde confiance, tout cela le montait. Mêlé, enlevé de tout son corps au galop de son cheval, il lui semblait qu'il aurait pu se lancer sur des carrés de baïonnettes et enfoncer n'importe quel obstacle.

Par l'entremise de M. César Chargnat, l'avoué, Grange prit à ferme deux fabriques à papier dans le faubourg de Notre-Dame-de-Layre. Il fournissait les chiffons, et payerait la façon par quintal de rames. « C'est une clef de millionnaire », disait-il à Anne-Marie. Et il énumérait sur ses doigts les Ambertois qui avaient ainsi fait fortune.

Il se voyait déjà le personnage le plus riche de l'endroit, après M. Regouyat l'aîné. Avec son argent, ses relations, il viendrait bien à bout, lui, de retrouver le petit Henri. D'abord il irait en Espagne dire quatre mots à Robert.

Un homme considéré, un homme opulent, un homme puissant. Il revenait le soir, absorbé par ces pensées-là. Soufflant dans ses joues comme un sanglier, et répondant d'un coup de tête au salut du métayer, il tenait tout le chemin.

Il retourna quelquefois au bois avec ses bûcherons. Il tournait autour des arbres, les cubait de l'œil, ne pouvait se résoudre à les laisser abattre. « Eh ! non, eh ! non, enfants. (Comme les gros bourgeois il appelait enfants tout son monde, même les vieux journaliers.) Celui-là ? Vous me dé-

pareriez l'entrée de mon bois ! Laissons-le pour l'année prochaine. »

Se retournant vers ses filles, il vantait le croît que les sapins prenaient en cette place. Du bout du bâton, pour leur frayer un passage, il détournait les branches, appelait Pauline s'il voyait une framboise, expliquait à Anne-Marie quel chemin il ferait ouvrir plus tard.

Pauline s'écartait un peu. Il y a des histoires folles qu'on aime bâtir dans sa tête sans les raconter à personne. On fait un petit bouquet d'œillets des bois et de bruyère. « Pourquoi Jean n'est-il pas devenu amoureux de moi ? Est-ce que je voudrais embrasser mon cousin Jean ? Et Gaspard ? (Comme Gaspard a l'air dur quand il ne sait pas qu'on le regarde et qu'il regarde Anne-Marie ! Est-ce vrai qu'il a eu une passion pour ma sœur ?) Gaspard, non, mais un autre. Ce serait au pied d'un château désert. Je l'aurais vu arriver à cheval sous les branches… »

Avec la mousseline et les indiennes rapportées des Îles, Pauline s'était fait faire trois robes d'un coup par la meilleure couturière de la ville, la nièce de la Poule-Courte. Si elle savait que le père allait à Clermont, elle rêvait de quelque chapeau, de quelque écharpe. Elle se confiait à Anne-Marie : « Tu parleras au papa… » Le père un jour qu'il était dans ses bonnes, lui dit qu'elle aurait désormais pour elle, pour sa toilette, l'argent de la laine des moutons.

Plus qu'autrefois il s'occupait de ses filles, tâchait de les divertir, les emmenait au bourg, à la ville. Un peu parce qu'elles lui faisaient honneur. Un peu pour leur montrer que, lui étant là, elles pouvaient prendre du bon temps.

Anne-Marie désirait lui complaire. Elle ne voulut pourtant pas changer sa robe-fourreau noire. « En robe rose, je ne me supporterais point. Je penserais aux gens, à leurs misères : il me semblerait que je porte tous ces maux sur moi. »

Au vrai, elle n'aimait pas beaucoup la société, ces personnes qui pensent à leur importance. Leurs vanités, leur curiosité ! Toujours quelque dame pour venir lui parler de son mari et essayer de savoir par des détours quand il reviendrait. Tous les romans qu'elles avaient fait courir…

Maintenant, on voyait beaucoup les Chargnat. M. César, dit l'Empereur, avait été parfait d'obligeance dans l'affaire des papeteries. Grange était un peu gêné vis-à-vis de lui, parce qu'il l'avait mis en rapport avec Robert jadis, et que M. César n'avait pas eu à s'en louer. Un jour d'alors, M. César le lui avait dit discrètement, et l'avait même mis en garde contre son futur gendre. Depuis, il avait eu la courtoisie de ne jamais revenir là-dessus.

Regardé comme le plus gros avoué d'Ambert, et propriétaire d'une maison en pierres de taille sur le Pontel, M. Chargnat était une de ces personnes dont on aime parler dans les auberges, dans les diligences, comme faisant honneur à un pays. Son frère, ancien militaire, était percepteur à Saint-Amand Roche-Savine. Grange avait été flatté de les trouver si accueillants. On devenait grands cousins.

Il ne déplaisait pas à Pauline de descendre en voiture à Ambert. Tout lui semblait gai, en ville, même le soir, au baisser du soleil où de jeunes demoiselles jouaient aux grâces devant les fontaines.

Un dimanche, à une sortie de grand'messe – elle avait par bonheur sa robe neuve, la dentelée, et son écharpe écossaise, – elle eut le plaisir d'être saluée par Valentin Verdier. Quand des gens du bourg se rencontrent à la ville, il leur semble soudain qu'ils sont un peu parents. Valentin avait suivi ce mouvement naïf, mais, les nouvelles demandées, il demeurait interdit. Il voyait à Pauline un tel éclat de fraîcheur et de vivacité, qu'il n'entendait pas ce que disait Mme Anne-Marie et ne savait plus lui-même ce qu'il avait commencé à dire.

— Vous regardez ces roses. Oui, nous en avons encore aux Escures.

C'était un bouquet que Pauline portait épinglé sur sa robe. Sa joue avait pris plus de mine encore. Comme cela passait en lumière, en couleur de vie, le satin même de l'églantine.

— Quand vous êtes là, on ne regarde plus les roses.

Il le dit sans presque s'en aviser, dans la simplicité de son cœur. Ensuite, empêtré, il salua, prit congé, s'enfonça dans la foule où il venait d'apercevoir Gaspard.

Pauline se sentait mécontente. Le long de la route, à la montée que le cheval fit au pas, elle pensa sans cesse à ces deux minutes, aux airs de visage qu'avait eus Valentin, à une nuance de surprise, vue dans ses yeux, d'impatience peut-être, après le compliment sur les roses. Quelle idée se faire de tout cela ?

Le cheval trottait à présent. Le roulement de la voiture, par bonheur, empêchait de causer. Une rangée de noisetiers derrière une pauvre ferme lui rappela ces moments chez le rebouteur, où l'on avait ramené Valentin blessé, au soir du

Pont-du-Merle. Le vent remuait ainsi les feuillages au fond d'un préau d'herbes. Elle le comprenait soudain : « Depuis j'ai toujours pensé à lui ; tous les contes que je me suis fait, c'était lui. S'il était venu tantôt à moi, et qu'il eût pris ma main, et qu'il l'eût gardée dans la sienne, je n'aurais même pas su montrer de surprise. Mais qui suis-je pour qu'il me donne son âme ? »

Elle sentit une fraîcheur sur ses doigts : une feuille que le vent venait de cueillir à un peuplier, et qu'il lui apportait, pareille à un cœur d'or… « Un de ces cœurs qui ne sont pétris que de courage, de générosité, de droiture, car c'est bien cela qu'on lit dans ses yeux pleins d'honneur. Je voudrais me retrouver dans le danger comme ce soir, là-bas. Il sentirait alors, lui qui est un être à part, un héros, qu'il peut me parler avec des mots où le cœur passe, et non pas m'adresser un compliment, comme à une jeune personne occupée de bagatelles. »

Elle se laissait emporter dans la voiture où le bruit, les cahots, la vitesse lui tenaient lieu maintenant de pensée ; et dans cet état il lui semblait courir au-devant d'elle ne savait quelles images de poursuite et de violence, qui se formaient sur ce fond de montagnes, dans un confus avenir.

QUATRIÈME PAUSE

À la chasse au lièvre. – Gaspard et les personnes du sexe. – Ils marchaient sur les petites montagnes parsemées de sorbiers et de pins qui dominent la grand'route. Dans les prés du fond, quelque vieille, qui filait, gardait deux vaches appliquées à tondre pas par pas un pauvre regain. La chaîne des

feuillages au long du ruisseau se tachetait de bigarrures. Des places de fougères jaunes, à travers les pacages, éclairaient déjà comme des lampes. Sous la nue qui moutonnait, l'air doux avait un goût de jonc, de verger, de feuilles mortes, ce goût d'arrière-saison qui donne envie d'errer en silence par la campagne.

Ils chassaient. D'en haut Gaspard et Valentin virent passer la voiture des Grange. Mlle Chargnat y trônait entre les deux sœurs. Gaspard considérait cela. Dans le pays on commençait à donner Pauline à M. César.

— Grange est si content de la façon dont il a marié son aînée, qu'il tient à marier vite sa cadette.

Il surveillait Valentin du coin de l'œil.

— Ce pauvre Grange ! Il en trouverait un plus bête que lui, il lui chercherait querelle. Laissons tout ça, tiens, mon lieutenant. Quand on a vu les guerres, l'empereur, ce c'en dessus dessous, qu'est-ce qu'on voudrait prendre au sérieux ?…

Ils allaient sous le couvert des pins. Valentin se taisait. Puis, sans regarder Gaspard : voilà, autant le dire, peut-être partirait-il pour le Champ d'Asile. Il avait écrit au général Lallemand qui fondait une colonie d'anciens soldats dans le Texas.

Brusquement il continuait, comme si le propos portait déjà là-dessus :

— Que veux-tu, elle est tout pour moi. Je vais, je viens, je chasse, mais…

Il rabattit les chiens de son fusil, s'assit sur un tronc d'arbre. Du bout de son soulier, il soulevait et arrachait une peau de mousse.

— La demander en mariage ? Tu sais que je n'ai rien et mon père peu de chose : une petite métairie et des bois si écartés que les arbres y pourrissent de vieillesse.

« Il a aussi une baraque à Ambert, songeait Gaspard, mais le bonhomme Verdier est ainsi fait que quand ses locataires tardent à le payer il leur apporte lui-même de l'argent pour qu'ils le donnent à sa femme. »

— Alors ? Renoncer à elle ? Cet air de franchise et d'âme qu'elle a ! La bouche nette et le petit nez droit. Et la lumière de ses yeux ! S'il fallait voir son père la marier… Ce sont des pensées qui ne sont bonnes ni pour le jour, ni pour la nuit.

Gaspard s'était assis à côté de Valentin, le dos rond, son fusil en travers des genoux.

— Laisse, mon lieutenant, laisse, va, les amours.

— Je l'ai là, devant moi, et son geste de porter la main à ses boucles. Vois-tu, quand elle relève les yeux et qu'elle vous regarde, on sent d'un coup ce que pourrait être la vie avec elle… Ah ! que ce soit enterré. D'ailleurs, tu ne peux pas comprendre…

— Ça…

Gaspard l'admettait d'un signe de tête. Il avait jeté sur Valentin un regard singulier, rapide. « J'ai connu pourtant une petite qui avait des yeux plus clairs que ceux de ta Pauline. C'était dans le pré de serpolet. Elle m'avait tout dit, ses peurs, ses peines. Et, quand je l'ai embrassée en partant, un

matin, dans la salle basse, j'avais sa tête sur ma poitrine, je sentais l'odeur de ses cheveux. Oui, que ce soit enterré. Je n'avais pas tort, je pouvais m'assurer sur Anne-Marie ; mais non pas sur la vie, sur le destin qu'on a. Dans cette vie rien n'est sûr, sinon qu'on sera toujours seul. Il faut pourtant s'arranger pour vivre. »

— On chabrole, dit-il tout haut. Chabroler, tu sais, verser du vin dans la soupe. Eh bien, dans les soupes que le sort nous trempe, on peut toujours verser un verre de vin rouge.

D'autres que Valentin ont eu à porter leur charge d'ennuis et ils n'ont pas plié l'épaule. Quand le camarade passerait par où ceux-là avaient passé…

L'amitié, cependant, le secouait plus qu'il ne se le disait. Valentin, c'était un compagnon : de ceux qui se retrouvent loin des bourgeois, dans les occasions rudes, prêts à boire un coup de vin, les pieds dans l'herbe, et à marcher contre le vent.

— Écoute, ton alliance honorerait mes cousins. Reste, aie l'œil à tout. Il y a toujours un moment où celui qui est là peut changer le cours de l'eau, qu'on n'empêche pas de couler.

Gaspard disait à Valentin de demeurer, et il ne savait pas si, lui, il ne quitterait pas le pays. Il ne se plaisait plus à aller aux Escures. Ou bien les Grange n'y étaient pas, ou bien ils avaient du monde. Cela après avoir eu trop à entretenir Anne-Marie tête à tête. Alors, il avait envie d'aller respirer un autre air.

Ses père et mère auraient voulu le marier. Il y avait eu des projets, des manœuvres. La fille d'un tailleur de Brioude ; mais Gaspard n'aimait pas les tailleurs. Une autre, pas mal tournée, tant s'en fallait, et le père avait un bien de douze vaches, à Vollore ; mais pas assez dévote. Une autre l'était trop. Et toujours, à toutes, il trouvait quelque chose à dire.

— Pauvre Anne-Marie, dit un jour la mère, il n'y aura que toi pour dénicher celle qu'il lui faut. Marie-moi ce terrible. Si c'est toi qui la lui donnes, il la prendra.

— Si je savais où la trouver, je la lui amènerais des deux mains.

Et c'était vrai. « Peut-être que Dieu me payerait en me rendant mon enfant, et tout serait comme tout doit être. »

La mère s'était adressée à Anne-Marie parce qu'elle pourrait le marier bien, et dans le beau monde. Gaspard était quelqu'un. À la Belle-Bergère on venait le trouver sans cesse pour lui demander un conseil, un service. Les dames de Saint-Amand avaient même pris l'habitude de faire faire leurs achats par lui à Clermont et à Lyon. Dès qu'elles le savaient de retour, elles arrivaient. Et de demander qui son châle, qui son cahier de musique, qui son vinaigre des quatre voleurs. Un bruit, un embarras ! Elles ne pourraient pas être comme Anne-Marie, non, qui ne sait ce que c'est qu'affectation de manières ? Quand il en eut assez il mit les choses sur un autre pied.

— Ah ! mesdames, j'avais écrit vos commissions sur des petits papiers, pour m'y reconnaître. Sitôt à Lyon, j'ai rangé ces papiers sur le parapet du grand pont, en posant l'argent dessus, quand on me l'avait remis. Ma foi, il est arrivé un

coup de vent. Tout ce qui n'avait pas été financé est allé dans le Rhône.

« Et adieu, mesdames, je vous ai vues ! »

Il se sentait d'humeur à ne rien supporter cet automne-là. Brusque, toujours en action, il ne tenait pas dans sa peau.

Pauline, les nuits, avant de s'endormir, songeait parfois à Gaspard et à Anne-Marie. « Si jamais quelqu'un me témoigne des empressements et que j'y réponde, je ne laisserai pas aller les choses comme ma sœur les a laissées aller. Quand on aime et que c'est compris, on doit obéissance à cette fidélité du cœur, non pas aux obligations de la famille et de la fortune. »

Anne-Marie, lorsqu'elles travaillaient à la fenêtre de la petite salle, s'inquiétait de la voir partie pour les songeries, loin d'elle, loin des Escures. Que fera-t-elle si M. César se déclare ? Et que lui conseiller, même ? Est-ce un sort de devenir une de ces vieilles filles occupées à faire la gazette du bourg, leur chaufferette sous les pieds, leur carlin sur les genoux ? Mais aussi avoir toujours à son côté, jusque dans sa chambre, un homme qu'on n'aime point !

Elle crut voir qu'elle n'aurait pu, elle, supporter de vivre avec Robert, quoi qu'elle eût résolu. Elle ne voulut pas se le demander. « Je suis folle. Pourquoi M. César répugnerait-il à Pauline ? On dit qu'il est vaniteux, ne pardonne jamais un mauvais tour : mais nous en a-t-il voulu pour Robert qui l'a trompé ? Il est bien de sa personne ; il joue du violon dans les concerts d'amateurs. La vérité, c'est que, à cause d'une malice qu'Elmire avait faite à Pauline au couvent, je garde une prévention contre les Chargnat. Et cela est monstrueux.

Elle avait beau se raisonner, il lui semblait que Pauline n'accepterait jamais de devenir la femme de M. César. Par bonheur, M. César ne la demanderait pas, puisque l'héritage tournait en fumée. Le père avait dit à M. Regouyat : « Ma cadette, je peux la marier avec un bouton de rose ! » Cela signifiait : elle est si jolie que je n'ai pas besoin de la doter. Et aussi, pour qui savait percer les gens, qu'il n'était pas présentement en état de la doter, son argent étant engagé dans ses affaires. Un avoué, sachant cela, se poserait-il en prétendant ?

CINQUIÈME PAUSE

Gaspard et les papetiers. – Diners bourgeois. – Gaspard enseigne les gens de Thiers. – Grange s'aperçut vite qu'il était difficile de mener les papetiers. Ses ouvriers refusaient d'exécuter les commandes qu'il avait prises à la foire de Lyon, parce que le papier de grand format donnait trop de peine.

Ses colères, ses airs d'autorité avaient été mal pris. Aux yeux des papetiers, il revenait du pays des nègres. Ils le voyaient en grand chapeau et un fouet à la main, surveillant des esclaves en caleçon rayé, sous le terrible soleil.

Deux fois déjà ils étaient allés aux Bouteilles, un vert vallon où ils se concertaient quand ils voulaient faire monter les journées. Grange fut prié d'y venir. Il s'emballa. On se quitta bêtement. Et voilà ses fabriques en interdit : aucun compagnon n'aurait plus osé travailler pour lui ; il aurait été mis en quarantaine comme renégat.

Les deux moulins chômaient. Grange se faisait un sang d’encre. Il y allait quatre fois par semaine, mais la face rouge et l’épaule haute, ce qui n’avançait pas les affaires.

Anne-Marie trouva moyen de parler à Gaspard un dimanche.

Il se défendit longtemps.

— Eh bien, tâche d’obtenir de ton Jeannot de père qu’il se tienne au moins tranquille.

C’était la fête de Valeyre, qui tombe à la Saint-Côme. On l’y vit, dans les auberges. Il connaissait les papetiers, du monde fier, ombrageux, vétilleux ; des personnages, sous leur tablier aussi blanc que du linge fin.

Gaspard les prit par le point d’honneur. Et puis, au bon moment, il fit apporter les pots.

Le lendemain matin il passa aux Escures dire à Anne-Marie que dans les deux moulins les pilons battaient la pâte.

Seulement la journée était montée à vingt-cinq sous. Et comme les délais de livraison couraient, il fallut embaucher des compagnons. On travailla à perte. Grange fut obligé de souscrire des effets de commerce. Mais il serait en mesure à l’échéance : « L’argent, je n’irai pas le prendre chez le voisin ! »

« S’il commence à se vanter, pensait Gaspard, c’est mauvais signe. »

Anne-Marie poussa le père à faire le voyage de Catalogne. Mais il n'emmena pas Gaspard, piqué de ce que sa fille lui avait fait sentir qu'elle le désirait. Naturellement, il revint sans avoir rien appris de l'enfant disparu. Il se donnait d'autant plus des airs dégagés. Il parla de Robert comme s'il l'avait fait maintenir en prison par son crédit, alors que l'autre, pour un crime de fausse monnaie, se trouvait condamné à vingt ans de geôle. « Où il est, il n'a pas peur des chiens enragés. » Gaspard s'en doutait avant que Grange fît le voyage.

On revit plus souvent les Chargnat : M. César, qui marchait sur les talons et portait la tête en arrière, et M. Amédée, le percepteur, plus débraillé, dans sa polonaise et son pantalon de molleton blanc. Les jours de soleil, le père leur offrait un cruchon de bière, dans le pavillon en triangle, au bout de la terrasse. On entendait sur les côtes le grincement d'un araire, perçant comme un flûtiau. Parmi ces longues collines où chaque arbre, marron, cramoisi, se détachait des autres, deux ou trois fumées se défaisaient sans contours, parfois toutes d'argent, mêlées à la lumière. Un tombereau ramenait un chargement de raves, et le petit du métayer suivait pour ramasser celles qui tombaient dans le chemin.

Du coin de cette terrasse, haut devant les bois, les terres et les prés, Grange se sentait le maître d'un beau bien qui ne devait rien à personne. Cela le consolait de ses mécomptes. Il fallait le voir montrant et expliquant les Escures. Comme si tout n'avait pas été fait par Gaspard ! Mais pour Gaspard ne comptait que ce qu'on a pu faire, et pour Grange comp-

tait surtout ce qu'on possède. Quand il causait avec M. César, parlant du grain, qui était déjà d'une cherté… et des embarras des propriétaires, il avait le plaisir de se sentir un monsieur.

Le train et le goût même de l'existence avaient changé. Il y a ainsi des périodes où, parce que la terre tourne, habitudes, esprits, sentiments, tout prend d'autres couleurs dans une maison.

Anne-Marie ne pouvait refuser les invitations que le père acceptait. Ces dîners duraient des heures : trois services, de chacun quatre plats de viande – toujours une tête de veau, toujours un cochon de lait à la drap d'or, – puis l'omelette au rhum, le nougat et le fruit. Au mardi gras, après le dessert, le dîner recommençait, ce deuxième suivi aussitôt d'un troisième. Comme tout venait des domaines, ces mangeailles n'étaient pas considérées comme des dépenses. On payait le boulanger en lui donnant un veau.

Grange, qui avait vécu toute sa petite enfance de soupe, de pain bis et de chèvreton, regardait ces dîners comme le triomphe de l'opulence. Il n'imaginait pas mieux sur terre, ne s'étant d'ailleurs jamais levé de table avec le sentiment qu'il ne pourrait recommencer tout de suite un autre repas. Mais il n'approchait pas de M. Amédée. Court de cou, un peu soufflé, M. César était un de ces blonds tirant sur le rouquin, qui ont une peau d'un rose de jambon, plus rose au nez, aux paupières et aux oreilles. M. Amédée, mal ficelé, mal embouché, lui ressemblait en plus gros, luisant de toute sa face de suif rouge. Mais si bon garçon, le cœur sur la main et la joie sur la figure. Un jour qu'on dînait chez M. Regouyat, il avise un petit garçon qui tournait autour de la table. Il le tire par la manche, lui parle à l'oreille. « Tous,

tonton Amédée ? – Parbleu oui, tous. » Le petit revient au bout d'un quart d'heure : « Il n'y a que le gros dinde qui n'a pas pu passer par le trou. » M. Amédée lui avait fait précipiter la volaille dans les lieux. Les poules suivirent l'égoût, allèrent sortir dans le pré… On riait aux larmes de ces jovialités aimables. Il y avait dans ces dîners beaucoup de gaieté et d'amitié, si l'on choisissait de le prendre ainsi.

Brusquement, sous les poutrelles de ces salles à manger obscures que boisaient d'un côté de grands placards-dessertes, Anne-Marie songeait à son petit garçon. Peut-être traînait-il sans pain sur les routes, et la pluie lui battait le visage.

Elle passait le regard sur la société : ces têtes de poules, dures, méfiantes, le bec en dehors ; ces têtes de chèvres, longues, lubriques ; cette tête de lapin aux traits ronds, à la peau mate, un duvet sur la lèvre… Il lui semblait lire les égoïsmes, les folies, les enfantillages.

Mais les pauvres valent-ils mieux ? Avant ses malheurs, un soir, elle avait entendu la femme du sabotier dire à une voisine : « Ils sont bien trop heureux, ces gens-là ! Il ne leur arrivera donc pas quelque chose ? » Et la métayère, un soir de l'an dernier, d'un air de satisfaction naïve : « Quand vous vous êtes mariée, je pensais que vous aviez trop de chance. Maintenant je vois bien que vous en avez juste autant que les autres. »

« Mon Dieu, comme je suis devenue ! Le terrible, ce n'est pas d'avoir appris la lâcheté, la méchanceté, l'ordure des hommes : c'est d'avoir perdu l'amitié. J'ai de l'éloignement pour tout le monde. Songe aux bons, pourtant. Aux amis que tu as trouvés sur ta route. Des pensées comme tu en as ne seraient jamais venues à ta pauvre mère, ni à ton

oncle prêtre, qui était la sainteté de la bonté. Qu'ils m'assistent, qu'ils ne me laissent pas durcir le cœur. Ah ! si j'avais mon petit enfant, je ne serais pas ainsi. »

Gaspard avait affirmé qu'on le retrouverait : bien des soirs, Anne-Marie eut besoin de se redire cela. « Ç'a été comme une promesse qu'il m'a faite. Je lui donne deux ans. J'attendrai deux ans encore avec patience. »

Sur quelques bruits, il avait fait deux voyages, d'où ils étaient revenus, Chopine et lui, crottés comme la Hollande. Rien, rien ; des racontars qui ne reposaient sur rien. Elle savait qu'il ne se découragerait jamais. On l'avait toujours vu dégagé, hardi, – si leste qu'il cueillait les cerises de ses sept cerisiers sans descendre, en sautant d'un arbre à l'autre. Mais, là, c'était une sorte d'agilité muette, un jeu de souplesse, de promptitude dans tout son être, un feu dans ses yeux.

Il dormait vite et se levait matin. Dès qu'il était sur la porte, le vent lui parlait. Il ne pouvait plus se souffrir ici. L'idée des gens que voyaient maintenant les Grange lui mettait les pieds en dedans. La bêtise de ces dîners interminables, de ces réunions qui ne rimaient à rien. « Tant manger ! Il faut qu'ils aient des boyaux jusque dans les jambes. » Et cette comédie de niaiseries, ces discours prononcés avec complaisance, ces propos appris, ces toilettes, ces prétentions, toute cette parade… Il en aurait sauté les murs ; ce qui était fait pour imposer, cérémonial et phrases, le mettait hors de lui. Les gens vrais, sans apprêt, il ne supportait plus que ceux-là. Et la vie bien crue, bien verte, qu'assaisonnent le travail et l'amitié d'hommes.

Le bourg, pour lui, puait le renfermé et la lourde cuisine. Il sortit beaucoup cet hiver-là, faisant de bonnes affaires, parlant peu, donnant parfois une recette, rarement un conseil.

À Thiers, c'était une pitié. Ils ne savaient pas saigner les cochons ; ils les assommaient à coups de bûche. Un matin, sur la place du Pirou, Gaspard n'y tint plus. Il écarta ce monde, attrapa la bête par les oreilles, la coucha du genou, toute hurlante, sur un bayard, enfin fit les choses comme les chrétiens doivent les faire. Et de leur montrer à flamber le porc jusqu'à ce que les onglons se détachent, à l'ouvrir, à le découper ; et quels morceaux sont, par ordre, les plus honnêtes.

C'était un de ces matins de gel où les haleines fument. La terre sonne sous les talons. Le ciel, là-haut, va devenir tout bleu. On aime voir les grandes flammes claquantes et les fétus noirs qui partent dans les bouillons de l'air tremblant à grosses ondes. Les Thiernois se poussaient dans cette bonne odeur de grillade ; les gamins étaient fous de joie. Le filleul de Gaspard leur apprenait à arracher les soies, à promener les torches de paille sur le ventre roulant et craquelé de noir de la bête. Et cela comptait plus qu'une révolution.

Gaspard passa dix jours à Thiers. Il saigna cinquante-sept cochons, n'acceptant que le verre de vin pour trinquer à l'amitié. On donnait au filleul l'écu de trois ou de six livres. Un soir, Gaspard lui fit vider ses poches, ne lui laissa que le raisonnable et l'envoya remettre deux poignées d'argent aux pauvres de l'hôpital.

Là-dessus, le maire arrive :

— Il n'y a qu'un mot sur vous dans le public, vous avez mérité une récompense. La ville de Thiers veut vous offrir un banquet…

Avec le savoir-vivre d'un enfant de famille, Gaspard s'en excuse. Il haïssait les honneurs, le tapage, les choses qui éclatent. Mais une heure après :

— Il y a là trois dames qui vous demandent, l'épouse du maire et celles de nos deux plus gros fabricants.

Les dames se présentent ; de belles femmes, d'un port aussi majestueux que leurs manières étaient aimables.

— Monsieur, nous ferez-vous l'honneur d'accepter à dîner ?

Gaspard dut répondre que l'honneur était pour lui. Et puis… Une des dames était marraine d'une jeune fille, point à craindre, de figure heureuse, avec des yeux clairs. La vie vous prend. « Je ne demande pas des montagnes. Mais une bien douce et bien vaillante, de qui il serait bon d'avoir un fils. Renoncer à avoir des enfants, cela se peut-il ?… » Gaspard se croyait le cœur un peu remué, et les choses commençaient d'aller leur petit train.

— Eh bien, ce sera demain à trois heures à l'hôtel de ville.

— Parfait, je n'y manquerai pas.

— Nous vous demandons de nous amener vos frères et votre filleul.

— Mesdames, vous leur faites trop de grâces.

Le lendemain, les voilà tous quatre, en veste de serge bleue, mais sans un grain de poussière au collet, le linge éclatant de blancheur, nets, frais, rasés, brossés, briqués, beaux comme des astres. Le maire vient les recevoir, le chapeau à la main. Compliments de part et d'autre. Une table servie magnifiquement. L'épouse du maire faisait les honneurs. Des pâtés défilent, un marcassin entier, des pièces de venaison telles qu'on n'en avait jamais vu. Et tout un régiment de bouteilles.

— Vous accepterez cette grappe. Le raisin vient de notre fruitier ; je l'ai conservé moi-même.

— Madame, il est fort bon.

— Cette grappe-ci sera pour votre frère.

Benoni, lui, répondait à tout : « Accepté sans inconvénient. » Devant la grappe seule, il fit la grimace, aimant autant ne pas prendre son vin en pilules… Il se rattrapa en tapant sur le Corent, sur le Chanturgues. Les demoiselles même étaient en gaieté. Les rires, les propos, les louanges se croisaient, et, le moment des chansons venu, l'une n'attendait pas l'autre.

Le maire se lève, carillonne sur son verre, adresse un discours à Gaspard, et lui remet un jeu de couteaux à découper travaillé avec un art merveilleux.

— Maintenant, dites-nous ce qu'il faut que nous fassions pour que vous demeuriez ici.

— Monsieur, je vous remercie, mais j'ai tous mes intérêts à Saint-Amand.

— Restez parmi nous. Nos dames promettent de vous trouver une prétendue digne de vous plaire.

— Combien je vous remercie ! Je n'oublierai jamais ce jour. Mais je dois regagner la montagne. Je bois à la santé de ces dames et demoiselles de la ville de Thiers.

Il ne disait pas qu'à la porte de la salle on lui avait remis une lettre où Anne-Marie lui marquait son désir de le voir.

SIXIÈME PAUSE

M. César parle de la contre-lettre. – Anne-Marie a recours à Gaspard. – Grange avait son entrepôt d'Ambert au moulin de Chinard, devant l'église. Le meunier, Martin, qui lui était petit-cousin, lui avait loué un bâtiment dans la cour. C'était une cour dallée, vieille et gaie, où jusque vers trois heures, en décembre, on avait le soleil. Une poussière blanche y poudrait les encadrements de bois, brunis par l'âge, des portes et des fenêtres. Devant l'escalier de pierre, qui montait de flanc, se balançait un arbre de lilas. Un auvent, soutenu d'un pilier de bois à potences, protégeait le palier. Pauline s'installait là avec Mariette, la petite du moulin. On y était bien, bercé par le bruit de l'eau, le train et le tremblement de la bâtisse.

Souvent Anne-Marie accompagnait le père aux fabriques. Mais Grange, toujours entier, ne la laissait guère entrer dans ses affaires.

Un dimanche qu'il était allé voir M. Chargnat, il revint au moulin tout animé, avec un air de contentement et d'assurance. En attelant, il dit à Anne-Marie :

— Eh bien, je ne suis pas fâché d'avoir causé avec qui tu sais. Je te raconterai, sur la route.

« M. César a demandé la main de Pauline, pensa Anne-Marie. Mais que dira Pauline ? Nous voilà aux difficultés, mon Dieu ! »

Quand le cheval prit le pas à la côte, le père la mit au courant. Seulement, voyant comme elle le prenait, il fut un peu démonté et ne lui présenta qu'à moitié les choses.

M. César l'avait emmené visiter sa serre, puis, le prenant par le haut du bras, l'avait promené sur sa terrasse au-dessus du boulevard. Il l'avait mis d'abord sur le voyage d'Espagne, ensuite sur les affaires de l'héritage. « J'ai beaucoup songé à tout cela par amitié pour vous… Impossible qu'il n'y ait pas eu de contre-lettre… » Sans insister, il donnait à entendre que M. Robert s'était marié en faisant état de ce papier-là, qui assurait la fortune de sa femme, et avait dû être très déçu de ne pas le voir aux mains de la famille. Quelque misérable aurait volé cette lettre à Chenerailles, mais ne l'aurait pas détruite. On ne détruit pas un papier de trois cent vingt mille francs. « Réfléchissez. Un malandrin quelconque doit avoir en main cette contre-lettre, et il serait content de vous la vendre, mais il ne sait pas comment vous la faire offrir. »

Grange revoyait M. César lui parlant de cela à mi-voix. Un peu gros, serré dans son pantalon collant et son gilet blanc à paquet de breloques, sous un habit marron ajusté, M. César donnait l'idée d'un homme de poids. Ce qu'il avait dit parut bien raisonné à Grange. Grange d'ailleurs, après son mécompte des papeteries, tenait trop à ce nouvel espoir ; il s'était laissé gagner et surmonter par l'idée de la contre-lettre. M. César lui avait demandé de ne dire mot à personne de leur conversation. Très discrètement, il avait indiqué que si une personne déliée, habile, ayant des rela-

tions tant avec le parquet qu'avec des coureurs de foires et d'auberges, était mise au fait de ce qui s'était passé jadis, cette personne pourrait cheminer jusqu'à la contre-lettre, et la racheter, en promettant au besoin le secret au détenteur.

Grange, échauffé d'espoir, fut sur le point de faire à l'avoué sa confidence complète. Il eut peur d'Anne-Marie, pourtant. De fait, dès les premiers mots, Anne-Marie parut aussi inquiète que si le feu était aux Escures.

— Mais, pauvre père, pourquoi avoir parlé de nos affaires à monsieur Chargnat ?

— Hé ! pourquoi le regretterais-je ? Est-ce qu'il ne voit pas juste ? Et je te dis qu'il a été parfait : pas le mot sur Robert, pas ça ! Alors que… tu sais bien.

Grange secouait les guides d'un geste mécontent, aux regrets d'avoir donné Robert comme client à l'étude Chargnat plus encore que de l'avoir donné comme mari à sa fille. Il grommela quelques mots sur la confiance qu'on aurait dû mettre en M. César.

— Vous ne voudriez pourtant pas lui parler de Robert ! Pourvu qu'il ne se doute de rien…

Grange n'osa pas répondre que Valentin Verdier savait bien, et Jeuselou, et Plampougnis. Un avoué, c'est presque un confesseur.

— M. César croit que Robert est parti de dépit, en voyant manquer ses espérances sur l'héritage, et voilà tout.

Quoi qu'elle fît, Anne-Marie gardait quelque prévention contre les Chargnat. « J'ai tort. Cette méchanceté d'Elmire, qui n'était qu'un enfantillage, m'a donné une aversion contre la famille. Je prends tout par famille, Gaspard me l'a repro-

ché un jour. Je ne devrais pas. La rancune, quel bagage de païen ! »

Elle aurait voulu revenir sur leur compte, rendre justice à leurs bons procédés. Mais, à cause de sa sauvagerie, se disait-elle, elle ne se voyait pas bien dans leur compagnie. Elle nommait sauvagerie sa simplicité de cœur, son goût des grandes mœurs, son retour de pensée constant vers la sainteté chrétienne.

Elle hésita quatre ou cinq jours, puis elle écrivit à Gaspard.

Elle guettait son retour. Le matin même où elle l'espérait, elle apprit en sortant de l'église qu'il venait d'arriver à la Belle-Bergère. Elle y alla tout droit.

Il devait mettre en ordre son bagage dans l'espèce de long hangar bas qui donnait sur le verger. C'était là qu'il menuisait. Entre les fenêtres, derrière deux liteaux, étaient rangés des ciseaux, des tournevis et des gouges. Trois glanes d'oignons et des vessies jaunes pendaient à la poutre. Il renversa un tabouret pour le débarrasser, l'offrit à sa cousine. Sur un autre, il chassa des copeaux d'un revers de main ; mais il ne s'assit pas d'abord. Il continuait de naviguer entre l'établi et les planches appuyées au mur du fond.

— Sais-tu quoi ? Monsieur César a raison. C'est comme ça qu'on pourrait retrouver la contre-lettre. D'autres y ont pensé avant lui…

C'était comme si on enlevait un poids de sur les épaules d'Anne-Marie. N'est-ce pas ? Le père n'avait aucun besoin de s'adresser à M. César.

Mais Gaspard ne disait pas cela. Personne mieux que l'avoué ne serait à même de retrouver le fameux papier… Il se fit répéter mot pour mot la conversation de M. César et de Grange. Ces Chargnat étaient fins. M. César parlait de quelque misérable qui aurait volé la contre-lettre à Chenerailles. Carcaille avait parlé d'un bourgeois. Les Chargnat le devinaient peut-être mais ne le dénonceraient pas : quel intérêt y auraient-ils ? S'ils pouvaient lui faire rendre la contre-lettre en lui promettant le secret, ils toucheraient une récompense des deux côtés, et du bourgeois, et de Grange. Voilà toute l'affaire. Pauline redevient une riche héritière, et M. César épouse Pauline.

Gaspard voyait cela tout en allant et venant, mais il ne pensait pas tout haut, de peur d'effrayer Anne-Marie. « Le clair de l'affaire, c'est que M. César a une idée sur ta sœur… » N'était-ce pas pour lui que le cadet Redon avait tâté Grange ici-même, à l'auberge : « Maintenant, vous devriez songer à marier votre demoiselle. Le cas échéant, combien lui feriez-vous ? » Lors du mariage d'Anne-Marie, Grange avait dit : « La cadette n'est pas plus bâtarde que l'aînée : elle aura ce qu'a eu l'autre. » Mais là il s'en était tiré en plaisantant : Pauline était trop jeunette ; il ne serait pas embarrassé de la placer, d'ailleurs : elle avait des yeux de vingt-cinq mille francs. « Il n'est donc pas plus en état de lui constituer une dot. Les affaires ne s'arrangent pas, et tu devrais y veiller de près. »

Il voulait occuper Anne-Marie, afin qu'elle n'eût pas le temps de se faire des dragons au sujet de la vieille histoire. Justement, elle revenait là-dessus. Gaspard le sentait : elle en voulait à M. César de s'être inquiété de Robert. Elle désirait que Gaspard s'enquît, vînt à bout de savoir ce que savaient au juste les Chargnat.

Il avait dû s'asseoir près d'elle. Il l'écoutait, un poing au genou. Mais les Chargnat ne savaient rien, rien de rien, ni eux ni personne ! Non et non !

Il affirmait, affirmait, sans que rien vînt appuyer cette affirmation-là, et il voyait Anne-Marie se rassurer, ses yeux perdre leur inquiétude. « Pourquoi ? Simplement parce que je le lui dis… » Il en était tout remué. Comme si c'était lui qui faisait que M. César ignorât tout.

— Je ne sais ce qu'il y a, reprit-elle doucement, contemplant par la fenêtre les arbres du verger. Il me semble qu'il va nous arriver des tracas, des malheurs. Chaque fois, je les ai sentis venir.

Gaspard dit que les riches se retranchaient déjà, que la cherté du grain augmentait encore. Elle fit signe de la tête que ce n'était pas cela. Puis elle murmura :

— Je voudrais ne pas me sentir seule.

Elle le regarda ; elle comprit que la promesse était faite.

Il aurait aimé se lever, changer de place. Quelque chose, comme autrefois, lui barrait la gorge, l'empêchait d'avoir sa salive. Mieux vaudrait courir les routes. Mais quand un être met cette confiance en vous, vous auriez le cœur bien dur si vous ne saviez pas y répondre. Pauvre petite, sur qui sont tombées toutes les croix ! Plus que jamais, là, elle avait ce je ne sais quoi de pur dans l'air et dans la voix, cette douceur, cette vaillance. Pourquoi semblait-il devant elle qu'on eût toujours quelque chose à se faire pardonner ?

Elle refermait son manteau pour partir.

— Est-ce que tu ne tiens pas cette contre-lettre pour une chanson ?… Non ?… Enfin que veux-tu, si l'héritage est per-

du, nous n'en mourrons pas. Et du moins, M. César ne viendra pas penser à Pauline.

Elle allait redemander à Gaspard de ne pas l'abandonner au milieu des difficultés. Mais ils avaient tous deux le sentiment que la conversation avait tourné autour de quelque chose qu'ils n'avaient pas besoin de dire. Cette gêne cédait, et cet étouffement qui le prenait dans le voisinage d'Anne-Marie. Une force lui revenait, une sorte de soulèvement profond. Thiers, les courses, tout cela était soudain loin de lui et sans vie, comme si ces derniers temps il avait seulement vécu à côté de soi. Mais maintenant il vivrait, il ferait. Robert et les autres, il n'aurait pas besoin des messieurs Chargnat pour en venir à bout. Il se sentait fort de tout le peuple de la campagne, de ceux qui mangent et qui dorment près de la terre, qui ont affaire en plein air à la roche, aux sapins, au foin qu'on fauche, au pain qu'on fait pousser.

Anne-Marie s'arrêta dans le biseau de brume dorée qui tombait de la porte. Sous sa mante de bergère, sa figure claire ourlée d'argent à contre-jour, debout, devant ce lointain de bois et de montagnes, elle semblait la reine de tous ceux-là qui la verraient. Les mots qu'on n'avait pas dits s'envolaient vers le soleil.

DEUXIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

M. César fait parler de lui. – Anne-Marie reçoit une lettre. – La farce du mardi-gras. – Il ne fit pas bon vivre, dès le mois de janvier. Ceux qui avaient du grain de cet antan le resserraient dans leur grenier, comptant que les prix monteraient encore. On n'était pas au large, et il ne fallait pas le trouver vilain, c'était la même chose pour tous.

L'hospice d'Ambert disposait de trois sous par jour et par tête pour nourrir son monde. Les gens aisés n'aidaient guère. L'aumônier, le Père Gaschon, avait seulement obtenu des propriétaires qu'ils laissassent aux pauvres la liberté de planter des pommes de terre dans celles de leurs terres qu'ils ne cultivaient pas. Cela soulageait un tout petit peu.

Ces temps de cherté, quels temps calamiteux ! Le pain était à sept sous, plus cher que la viande. On mangeait du pain d'orge aussi noir que du vieux cuir. Les familles d'ouvriers achetaient un chevreau – vingt sous – ou une tête de vache – dix-huit sous – et en tiraient leur vie toute une semaine.

Les gens ne parlaient que de cela sur le pas des portes. Il se chuchotait que M. César avait ses greniers pleins de blé. Il ne l'ignorait pas. Mlle Elmire recevait ses pauvres à la cuisine et savait par eux tout ce qui se disait au lavoir, toutes les nouvelles qui passaient au ruisseau.

M. César traversait la rue, un samedi. Martin, Gaspard, le Guillaume de Montfanon, un ou deux autres, étaient là. À leur air, il devina qu'ils mettaient le propos sur lui. Alors, en passant :

— Eh bien, Martin, le grain monte encore ? Les meuniers vont prendre leur volée.

— Ah ! monsieur César, les meuniers sont comme les corbeaux : pour voler il leur faut toutes leurs plumes. Aux avoués, il leur suffit d'une, vous le savez bien.

Si tu m'as cherché, tu m'as trouvé. Chez le barbier, il s'en dit bien d'autres. Et surtout sur l'Elmire. On ne la voyait pas rire de loin comme ses frères, elle n'avait pas cette mine heureuse, ces joues florissantes, cet œil pointu qui guette de coin le moment de lancer quelque trait de plaisanterie ; mais une grande bouche à casser des noix, et le teint comme une eau trouble. Cela faisait qu'on prétendait lui avoir entendu dire : « Si j'étais la mère des pommes de terre, il n'y en aurait pas tant ! C'est trop bon pour les paysans ! »

On assura que les rouliers avaient amené des quintaux de blé de Marsac ; et l'on avait déchargé les sacs de nuit, chez M. César. « Il a fallu étayer le hangar de la cour qui pliait… »

Grange – il venait d'entrer – soutint qu'on n'avait mis d'étais au hangar que pour la vermoulure. Martin, qui parlait à tue-tête, selon l'habitude des meuniers, s'amusa à le pousser en donnant des précisions sur les achats et les charrois. Tout congestionné, Grange finit par marmonner quelque chose sur l'envie qui s'attache à tous ceux qu'on voit réussir, et, tambourinant des doigts sa tabatière, il se jeta dans le silence.

Gaspard le démêlait. Si Grange parlait pour M. César, c'était qu'il avait fait lui-même, en cachette d'Anne-Marie, quelques achats à Maringues. Ce qu'il avait perdu sur le papier, il essayait de le retrouver sur le grain. L'argent fait danser le monde.

Ce dut être vers la fin de février. Le propre jour du mardi gras. Sur le soir, le Nanne remit à Anne-Marie un bout de papier qu'il avait trouvé sous la porte de derrière, celle qui répondait à la montagne. Ce papier était resté là peut-être plus d'un mois, mouillé par la neige, collé à la pierre du seuil ; ce n'était plus qu'une dentelle portant des mots d'écrit à moitié effacés.

Le père se trouvait à Ambert, dînant chez ses amis. Anne-Marie, puis Pauline, prenant, reprenant cette espèce de lettre, l'étalaient sur un coin de table, sans trop oser la lisser, et s'y usaient les yeux ; à la lumière du quinquet, puis de deux flambeaux.

Il semblait qu'une personne sans lettres eût essayé d'écrire qu'ayant aidé le petit à se sauver, elle voulait encore aider sa mère à le reprendre. On le trouverait chez un nommé Chassaigne, l'avare…

Était-ce seulement cela ? Quant au reste, mordez-y.

Vite une mante et vite à la Belle-Bergère. Sur la route, tout en fièvre, elles cherchaient dans leurs dernières journées ce qui pourrait se rapporter au papier et y ajouter un peu.

— Que je voie.

Gaspard tournait, retournait la feuille, restait longtemps dessus.

— Le papier est bon âne : ce qu'on lui met sur le dos, il le porte.

Anne-Marie le regardait avec une envie de pleurer qui faisait trembler sa bouche. En venant, elle avait de si grands mouvements d'espoir ! Il y avait un nommé Chassaigne dans le bourg, un sabotier ; et il pouvait passer pour avare. On racontait que, sa première femme étant à la mort, elle lui avait fait signe d'approcher : « J'ai caché de l'argent dans le mur… » Là-dessus elle avait rendu l'âme. Il avait cherché, cherché, et ma foi, enragé à la fin, il avait démoli le bâtiment. Pour trouver trente-trois francs entre deux pierres de la muraille.

Ce Chassaigne demeurait à soixante pas d'ici. Si pourtant le petit Henri était retenu dans sa maison ! Et voici que Gaspard ne voulait pas ajouter foi à la lettre.

— Chez Chassaigne ? Allons ! Dans une maison neuve et sans cache ? Du reste, tu lis Chassaigne… Et là ? Si c'est : « dans les bois », et non « dans le bourg » ?

On sentait qu'il se mettait en garde contre ce papier. « On veut s'amuser à la tourmenter ou à la faire tomber dans un piège. Ce Chassaigne est un vieux cuir, un malgracieux. Il paraît qu'il bat sa nouvelle femme et que le garde y est allé un jour. Chassaigne a empoigné un tison : « Rien à voir chez moi. Sors ou je te marque ! » Est-ce pour ça qu'on nous adresse à lui ? »

Gaspard, l'esprit un peu inquiet, voulut ramener lui-même ses cousines aux Escures. Assis sur le brancard du cabriolet, il voyait Anne-Marie regarder devant soi ce pays

dans la nuit : les sapins, les pacages. Elle roulait toujours les mêmes pensées, de l'espoir à l'abattement. Il y avait peut-être par là un homme qui avait pitié du malheur de son petit garçon. Où le joindre ? Cette impuissance à deux pas d'un si grand bonheur la mettait dans un état terrible. Gaspard devinait tout cela et n'aimait pas cette histoire de lettre.

— Promets-moi que tu iras chez Chassaigne, dit-elle en descendant, au portail, que tu fouilleras tout.

— Tu n'es pas folle, non ?

— Ah ! tu trouveras bien un moyen.

Aller parler raison après cela.

Il rentra à fond de train – avec lui, il fallait que tout roulât.

C'était donc le soir du mardi-gras : autour du chaleil, les gens de la campagne finissaient les deux bouteilles de vin et le pain double qu'ils avaient achetés, si pauvre que fût la maison, pour marquer le carnaval.

« Si nous profitions de la fête ? » En passant, il appelle Plampougnis, Jeuselou, et, sitôt rentré, ses deux frères. Il ne fallut que trois mots pour leur dire son idée.

— Qui mettrons-nous dans la hotte ?

— Hé ! le bossu Gervais. Va le chercher, Plampougnis.

Le bossu les trouva dans l'écurie, derrière les charrettes. Il ne les reconnaissait pas d'abord, à la lueur d'un falot posé par terre, qui faisait luire les croupes des chevaux. Gaspard,

avec les habits de rase blanche de Jeuselou, s'était déguisé en meunier ; Jeuselou, Benoni et le Baptiste, en Turcs ou en rois mages.

— Veux-tu venir décrocher quelques saucissons ?

L'autre cligna de l'œil, jeta son chapeau dans un coin.

— Tu as apporté tes ciseaux ? Ça va.

On fit de Plampougnis un vigneron, en lui bouclant une hotte sur le dos ; enfin, on installa dans la hotte le bossu barbouillé de suie et orné d'une paire de cornes de bouc.

La bise traînait ses lames de giboulées de montagne en montagne. Le grésil fusillait les vitres. Personne sur la route, personne dans les rues.

Chez le Beccabeu, faisait la veillée une troupe de femmes et de filles. La porte s'ouvre comme enfoncée par le vent. Ces masques qui glapissaient des rou-rou-rou fondent sur elles. Les voilà la tête sous le tablier, riant, criant, toutes en tas. Ils se contentèrent de les envelopper de grands tours de bras, et dans la minute ils purent ressortir.

De là on passa chez Treize-Langues. Tandis que les masques faisaient le sabbat, courant sur les gens et renversant les chaises, Plampougnis s'arrêtait sous la poutre aux saucissons. Le bossu se dressait, coupait la ficelle, se renfonçait dans la hotte.

On eut aussi beau jeu chez Coq-Rouge et chez Graisse-Blanche. Les plafonds étaient bas, les lumignons n'éclairaient guère. Si quelqu'un approchait, Gaspard, qui s'était muni d'un saladier de farine, lui en envoyait une poignée dans les yeux.

Avant d’entrer chez Chassaigne, ils regardèrent par la vitre : au coin de la cheminée la ménagère pilait dans un chaudron les pommes de terre de ses porcs. Éclairé par une chandelle, Chassaigne creusait un sabot sur son banc de sabotier.

Ils claquent la porte et se jettent là en hurlant comme des démons. Le sabotier se retourne plonge la main dans le chaudron et applique à la volée un emplâtre en pleine figure de Benoni. Comme les autres s’écartent, le bossu qui coupe la ficelle se voit à découvert. La femme, avisant ce diable cornu, pousse un cri. Il plonge en donnant une secousse au saucisson. Par malheur, c’est le liteau auquel ils pendent qui se décloue, et toute la cochonaille dégringole.

Chassaigne et sa femme, braillant des injures, se précipitent, les mains en avant. Le bon Plampougnis, ma foi, ne pense qu’à leur porter aide. Il se baisse. Et la hotte se vide, le bossu lui passant par-dessus la tête pour s’abattre dans le chaudron de patias.

Des hurlements, un hourvari, une confusion pis que jadis à Babylone.

Gaspard, d’un coup de chapeau, avait tué la chandelle. Dans le noir, le ménage se démenait au hasard ; les uns enfilèrent l’escalier, les autres la porte de la souillarde. Le bossu s’ébroua en chien mouillé et fila entre les jambes du vieux. Il fallut se reconnaître, rallumer, pourchasser les masques jusqu’au galetas, les pousser dehors…

— Mon pauvre homme ! C’est de la diablerie. Je compte et recompte, je trouve quatre saucissons de plus.

Pendant ce temps, les amis se rejoignaient derrière l’église.

— Alors, rien ?

Ils se turent, s'apercevant que le bossu était là, et ils allèrent boire.

DEUXIÈME PAUSE

Anne-Marie accueille les chercheurs de pain. – M. Verdier le père et les trois misérables. – Il y en eut qui n'eurent pas de peine à faire leur carême. On en était à manger un pain moitié seigle, moitié pomme de terre, qui pesait sur l'estomac comme une masse de plomb. Encore n'en trouvait-on pas. À côté du moulin de Chinard, les Joubertou avaient huit enfants à nourrir. La mère se fit apporter une tourte de Clermont par le roulage, mais il fallut engager l'alliance d'or chez le bijoutier. Quand Joubertou sut la chose – lui qui était compagnon papetier ! – il devint blanc comme sa chemise.

Plus que jamais on parlait des Chargnat. Chargnat l'Empereur avait encore fait emmagasiner des grains. Il se tenait des propos qui ne seraient pas jolis à répéter.

Des bandes de pauvres s'amassaient aux portes de ceux des bourgeois qui donnaient. Ils espéraient là des heures. La distribution faite – et il n'y en avait jamais pour tout le monde – la bande se déplaçait, allait attendre devant une autre porte.

En campagne, des affamés traînaient dans les chemins pleins d'eau du dégel. Ils rôdaient le long des buissons d'épine rougis, derrière les fermes, aux carrefours, sur le dos des collines. Et de si loin qu'ils apercevaient une fumée, ils descendaient vers elle.

Aux Escures, le jour des pauvres – le lundi, – ç'avait toujours été un défilé de toutes les paroisses : les estropiés qui se balancent entre leurs crosses de frêne, les hernieux, les idiotes lippues, qui regardent en dessous, de leurs yeux morts, les hébétés, les vieux encrassés que secoue un tremblement perpétuel, les vieilles au cabas rapetassé de velours sans couleur, et dont on voyait les jambes égratignées, mais sèches comme un manche de buis, par les trous de la jupe : tout un peuple qui entremêlait son marmottement de sourdes injures ou de mauvaises prières.

Maintenant venaient non plus seulement ces mendiants de naissance, mais des métayers, des petits possédants qui avaient dû se mettre chercheurs de pain. Ils toquaient au portail, parlaient aux chiens sans trop oser les écarter du bâton. Et ils avançaient d'un pas prêts à prendre la charité qu'ils ne savaient pas demander encore.

L'hiver, on se tenait dans la cuisine. Anne-Marie y accueillait les malheureux. Elle aimait recevoir chacun à part, lui donner sa portion, lui dire un mot. Peut-être qu'un de ceux-là, quelque soir, lui donnerait des nouvelles de son petit garçon.

Gaspard ne chérissait pas trop ce peuple. Il aurait voulu qu'elle se tînt sur ses gardes.

Il était là. Un homme se présenta dont on ne sut trop ce qu'il voulait d'abord. Un homme propre, bien en ordre – on vit seulement ensuite qu'il portait la besace sous sa blouse, – et les chiens ne s'étaient pas mis après lui. Il se tenait sur la porte, regardant le feu, la table, tout ce qu'il avait eu…

Anne-Marie comprit la première. Elle lui dit de s'asseoir. Il s'assit de coin sur le banc, tira un croûton, demanda si on

pourrait lui tremper la soupe. On lui avança le pain, le fromage. « Taillez-y. » Naguère, il l'aurait fait parce qu'il aurait pu rendre la politesse. Mais manger le pain d'autrui, les bouchées ne passent pas. Il se dit bien que celui qui a quelque chose doit le secours à celui qui n'a plus rien. Une honte pourtant roidit le malheureux, un frisson qui lui court le long de l'échine, et il se sent gêné en chacun de ses mouvements.

Grange le questionna, rondement, bonnement, d'un mot, gonflant les joues, sans vouloir faire de réflexions ensuite. Une façon de se carrer là, de dire à mi-voix à Anne-Marie : « Allons, tu lui donneras un morceau de lard », qui du coup mettait l'homme à cent pieds au-dessous des Escures, en faisait de toute éternité un pauvre bougre qu'il fallait bien secourir, sans qu'on s'en trouvât autrement joyeux.

L'autre glissa ce qu'on lui donnait dans sa besace, – « Que Dieu vous le rende ! » parce qu'il savait ne pouvoir jamais le rendre, lui, – et se leva pour repartir. Repartir en songeant qu'on n'a plus pour lot que la vieillesse et la misère.

Ce fut alors qu'Anne-Marie lui parla, lui fit dire son malheur. Tout de suite il le raconta plus au long, de cette voix à soubresauts, qu'ont les gens de la campagne quand la peine leur serre le cœur. Brusquement, sa face se plissa, se défit, et, baissant la tête, il se prit à pleurer.

C'est une chose de voir ainsi un homme dans le malheur. La peine de ses bras ne peut plus les faire vivre, son monde et lui. Il avait une maison où vous offrir le pain, le fromage, peut-être un verre de vin. Et maintenant…

Qu'est-ce qu'Anne-Marie avait su dire pour lui relever le cœur ? Pourquoi retrouvait-on près d'elle l'amitié, le respect

des gens ? On ira finalement dormir entre quatre planches : alors, l'argent, le grain, les biens, qu'a-t-on tant à en faire ? Ce n'est rien de cela qui compte, c'est l'amitié. Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Tant qu'on ne l'a pas compris, on n'est pas un vivant. Et y en a-t-il un autre comme elle pour vous le faire comprendre ? « Cela ne me vaudrait rien de n'avoir plus sa vue ni sa causerie. Sans qu'on sache comment, elle vous donne des idées de bonté, de gaieté ! Pas un de ces traîne-misère dont les yeux ne s'éclairent en parlant d'elle. »

Anne-Marie avait appris les achats du père. Elle le supplia de vendre, de vendre sans attendre, sans prendre son bénéfice. Cela leur porterait chance. (Elle espérait que Gaspard, sans lui rien dire, pouvait se trouver sur les traces de l'enfant.) Mais le père promettait de vendre, et c'était toujours pour la semaine qui venait. Il fallait attendre la pleine lune : avec d'autres, il tenait pour certain que le blé croît et décroît dans le grenier quand et quand la lune, et qu'on ne doit pas vendre qu'elle ne soit pleine.

Enfin Anne-Marie lui arracha la vente. Elle avait prié Gaspard d'acheter ce qu'il trouverait à Vic-le-Comte. Ils le jetèrent d'un coup sur le marché pour faire baisser les cours. C'était trop peu, les cours ne baissèrent pas.

Les gens ont conté que l'on avait eu les premières nouvelles de l'enfant par M. Verdier, le père de Valentin. Allant à la Chaise-Dieu, il avait mis pied à terre devant la chapelle de N.-D. de la Roche. Trois misérables l'attendaient là, dans les genêts. Ils avaient comploté de lui prendre la clef de son

grenier et de le précipiter dans le ravin de la Dore. Mais ils le regardèrent prier sans pouvoir sortir de leur cachette.

Celui qui avait eu l'idée de l'assassinat, ensuite, l'arrêta sur la route.

— Il a fallu que je vous raconte. Je ne pouvais pas garder ça sur le cœur.

M. Verdier les prit en pitié parce qu'ils étaient pères de famille et leur dit de venir le lendemain avec des sacs.

— Mieux vaut demander qu'avoir des idées de meurtre. Le bon Dieu lui-même a pris son pain des uns et des autres, pour que chacun pût demander sans honte à un mieux pourvu.

Ce serait un de ceux-là, qui, le cœur remué, aurait parlé à M. Verdier du petit Henri.

D'autres ont assuré que c'était l'homme accueilli un matin aux Escures, qui, le premier, par la suite, avait mis Gaspard sur le chemin de la cache.

TROISIÈME PAUSE

Les jours de disette. – L'enfant dans la cache. – Arrivée de la troupe. – Certains grondaient de besoin et de colère. Dans beaucoup de maisons, les chrétiens souffraient la faim comme des chiens.

Venaient les mois les plus durs, pour aller jusqu'à la belle saison. C'était à se demander si l'on ne reverrait pas les temps de la famine, ces temps où l'on faisait le pain de ra-

cines de fougère et de poudre d'os, et où les créatures tombaient de faiblesse sur le bord des chemins avec des figures de déterrés.

Le blé valait jusqu'à des neuf francs le quarton, et où le prendre ? Il fallait se dire : « Si tu as faim, il y en a bien d'autres. »

Il y eut de la misère, ces mois-là, dans les maisons de la montagne, les épaisses masures de pierre, couleur de temps sombre, sous le chaume que le vent ébourre. Un peu de jour, venu de la fenêtre-lucarne, éclaire la maie et les deux bancs qui boitent sur la terre battue. Remâchant ses peines, les mains à la flamme, on se tient devant la cheminée encroûtée de suie. Le feu fait sa lueur, près de l'enfoncement où l'on met le menu bois, les pignoles. Deux des petits dorment dans le lit qui semble un amas de vieilles hardes.

Va sur le chemin : le vent passe toujours, mêlé de petite neige et de brouillard, passe sur les pacages pleins de joncs dans les creux. Il ne reste plus que quelques raves, et les pommes de terre de rebut, les petites, comme des billes, qu'on mangera sans les peler. Mais c'est le pain qui fait la vie du sang.

Décide-toi, prends une besace et un bâton blanc ; cherche du pain de porte en porte.

Dans ces jours-là on achète à bon marché les misérables. La faim fait sortir le loup du bois, mais fait surtout sortir un loup de l'homme. À quelque prix de conscience que ce soit, on veut avoir du pain. Quand ce ne serait que pour ces petits qui tournent, et reviennent vous harceler, vous demander à manger avec ces figures de cire où les yeux brillent.

Si l'on pouvait, maintenant, faire parler sur l'enfant quelqu'un de ceux que Robert et les messieurs avaient embauchés autrefois ? Ce que Gaspard savait, il ne voulait pas encore le dire à Anne-Marie.

L'enfant, dès qu'on l'eut enlevé, dut être porté dans une cache pareille à celles qu'on trouve parfois en labourant. Le sol manque sous le pied des vaches : on tomberait en quelque galerie à demi éboulée, qui débouche dans une cave voûtée de pierres ; souterrain où serrer le grain, lieu de refuge, terrier de paysans.

Il y en a sous les châteaux, aussi. Vous entrez par un soupirail, tel qu'un trou de renard. Ah ! on voit que c'est vieux ; que ceux qui l'ont fait n'ont plus mal aux mains. Des chiffres mal écrits : quinze cent, quatorze cent même. Puis, tout de suite, vous vous tenez debout, comme dans une chapelle. Ça s'en va, ça se perd. On avancerait assez, mais la lanterne charbonne. On se dit qu'il y a peut-être des serpents, des bêtes ; c'est sous les bois…

La cache du petit Henri devait se trouver dans le lieu le plus solitaire des forêts de Dorange. Elle répondait à quelque maison écartée. De la campagne on y arrivait par un boyau fermé en son milieu d'une grille de fer. Ce boyau s'ouvrait au creux d'un tertre, dans un buisson, derrière un gros arbre d'épine nouailleux. Une bande de déserteurs se terrait là, autrefois, quand on la serrait de trop près.

La salle ne ressemblait à rien, taillée dans le gore, ce granit à moitié pourri des terrains pauvres, et voûtée d'un gros cailloutis blanchi de salpêtre. Par place, les gouttes qui

tombaient grêlaient le sol. Des planches, sur quatre piquets, portaient un pichet d'étain presque écrasé et des écuelles de terre brune. Au fond, un lit de camp, fait d'un bâti et de quelques brassées de paille.

Les premiers temps, l'enfant eut une chèvre en guise de nourrice. La vieille qui l'avait volé dans la chambre haute des Escures se relâcha bien vite de tous ses soins. Elle était devenue aux trois quarts imbécile : il lui arrivait de porter le boire et le manger pour deux jours. Elle se souciait de ce petit à peu près autant que des souris qui nichaient sous le lit de paille.

Quand le chaleil s'éteignait, c'était le noir, un noir de poix. L'enfant jouait à faire des boulettes de boue ou à conduire par des rigoles l'eau qui découlait d'une fente. D'aventure, il voyait des hommes, qui venaient, restaient un peu de temps, repartaient et restaient longtemps sans revenir.

S'il y avait des saouleries, des batailles, il se rencoignait dans une galerie où il se mettait à pleurer ; puis il tirait une pointe de langue pour goûter ses larmes, et, d'épuisement, finissait par tomber dans le sommeil.

Une branchette d'églantier qui était restée par hasard agrafée à la jupe de la vieille, un soir, lui dit beaucoup de choses. Comme en un songe, il se souvint des brassées d'herbe qu'on apportait à la chèvre, et peut-être de la terrasse des Escures, dans un grand parfum de campagne. Il ne savait ce qui lui arrivait. Les rêves et la vie, d'ailleurs, ce qu'il voyait et ce qu'il imaginait de sa tête, c'était tout un pour lui. Tout passait comme une comédie d'ombres. Il vivait dans une sorte de vision.

On a conté de diverses façons ce qui advint alors. Il dut demander à la vieille de l'emmener là où on trouvait ce qui sentait si bon. Déjà il avait essayé de prendre le couloir et, habitué au noir, il était allé jusqu'à la grille. Dans une des galeries en cul-de-sac, un filet de jour glissant de sous un éboulis faisait reflet à la paroi de sable ; une fougère presque blanche avait poussé là-haut ; souvent il venait la regarder.

Il fit la même demande à un homme en lui montrant la branchette. Celui-là, entre les autres, lui apportait des poignées de noix, de châtaignes. « C'est vrai, se dit l'homme, ce petit n'a jamais vu les arbres, la campagne, le soleil ; il n'a aucune idée de rien, de rien. Le garder dans une cave avec l'araignée, le crapaud et cette vieille qui est la troisième bête, c'est un trop grand malheur. L'enfant d'une dame, qui aurait tout chez lui. Regarde-le avec cette veste rousse qui lui bat les jarrets. Tu risques un mauvais coup en trahison, mais il te faut tirer cet enfant de là. »

— Écoutez-moi, pauvre petit…

Il le prit à part pour tout lui marquer : attendre que la vieille ait apporté le manger et soit repartie, aller à la grille, passer le bras entre les barreaux, trouver une pierre qui remuerait et prendre une clef dessous. Une clef ? l'homme dut en montrer une au petit, et il tâcha de lui faire entendre comment ouvrir une serrure. En viendrait-il jamais à bout ? Il n'y a que si Dieu l'aide.

— Il faudra vous souvenir de moi. Je le fais pour racheter ce qu'on m'a forcé de faire. Si vous ne pouvez rien sur terre, souvenez-vous de moi dans le paradis. C'est le lieu où l'on est sauvé de tout mal…

Voilà à peu près ce que Gaspard réussit à apprendre. Mais comment savoir ce que le petit était devenu après s'être échappé ?

Les esprits n'étaient pas à cela. Tout le pays remuait sourdement. Il y avait eu des émeutes dans le Berry et dans la Marche. À Ambert, des attroupements s'étaient formés sur la place, devant l'église.

Sur la fin d'avril, un soir, comme il passait par la ville, Gaspard avisa de loin une foule d'enfants et de femmes qui se pressaient pour « la donne » à la porte d'une maison bourgeoise. Un petit de huit à dix ans revenait en courant, écarlate, hors d'haleine, avec une demi-tourte dans les bras. La mère attendait dans la rue de la Calandre, serrée contre un mur de jardin et baissant le front. C'était la femme de Joubertou, le papetier. De ce monde propre, courageux, honnête, mais fier, jusqu'à dire à Martin, en s'essuyant la bouche les jours où tout manquait : « Nous autres, nous venons de manger une trop bonne soupe au lard ! »

Elle jeta un regard à Gaspard, quand il fut à sa hauteur, un regard où elle n'était point. L'attente et la honte l'occupaient trop. Lorsqu'elle aperçut son petit, elle l'attrapa par le poignet, cacha sous son tablier cette demi-tourte. Mais le cœur lui creva, elle fut forcée de s'appuyer au mur. Et ses épaules qui allaient, allaient…

Une heure après, Gaspard l'avait encore devant les yeux.

Il entra au moulin. À peine y était-il qu'il entendit un gros bruit sur la place. Des portes battaient, des gens cou-

raient. Et, au milieu de tout ce mouvement, le pas cadencé d'une troupe en marche. C'était un détachement de cinquante fusiliers, en uniforme blanc, leurs revers et leurs parements bleu ciel. Il reconnut à cela des soldats de la légion du Puy-de-Dôme, n° 62. (Celle de la Loire avait le collet et les parements roses ; celle de la Haute-Loire, le collet, les revers, les parements et les pattes cramoisis ; celle du Cantal, c'étaient les revers et les pattes jonquille ; ainsi des autres.)

Dans l'officier qui commandait, Gaspard crut retrouver un lieutenant Asteix, d'Ardes-sur-Couze, qu'il avait connu en Champagne en 1814.

Ainsi le sous-préfet avait fait venir la troupe. Si l'on pouvait, il serait temps de mieux faire. Mais que pouvait-on ?

QUATRIÈME PAUSE

Le drap de M. César. – Le marché du dimanche. – La maison Chargnat tremble dans la nuit. – Tout ça pour les Chargnat ! Ah ! misère de nous, tout de même !

— Fait son profit qui peut. Il y aurait moins de mendiants si chacun regardait au ménage de ses biens.

— Il y regarde, oui, de ses petits yeux de goret ! Et l'Elmire ? Elle en a dans la tête, et pas des bonnes. Qu'est-ce que c'est, vos Chargnat ? Le père était clerc de notaire, et sans monsieur Maignet il allait aux galères pour avoir détourné du bien de mineurs.

Le meunier d'ordinaire parlait en narquois, le nez en l'air, relevant ses lunettes. Mais là il se montait, sur ces affameurs de monde. Grange, lui, s'impatientait sur ce qu'on disait de M. Verdier – pardi, une personne qui laisse tout aller, il faudrait voir ses bois ! – et prenait au contraire le parti de M. César. « Il ne ferait pas ce que fait M. César, pensait Gaspard en l'envisageant, mais voudrait avoir l'estomac de le faire. Ça va mal pour ses fabriques. Il paraît qu'il doit de l'argent aux banquiers. Et celui qui a un cheval à cette écurie… »

Le jour baissait, les gens rentraient chez eux. Passèrent quatre soldats et un caporal.

— Vous verrez, dit Gaspard ; laissez crier contre les Chargnat. Ces crieurs auront deux peines : celle de se fâcher d'abord, celle de se défâcher ensuite.

Grange lui sut gré d'avoir dit ça. Il fallut que Gaspard lui fît compagnie jusqu'au Pontel. Au fond, cela le gênait un peu d'aller heurter à la porte de M. César. Il s'imaginait tous les regards attachés sur son dos.

Gaspard enfila la rue de la Quelette. Comme il tombait sur le boulevard, il vit quelque chose qui lui donna un peu à penser. Il vit la servante apporter sur la terrasse des Chargnat un drap bien plié, et l'ayant sans doute trempé dans quelque cuveau d'eau, retendre tout ruisselant sur la corde à lessive.

Il regarda la fille, il regarda le paysage. Un peu de bise se levait qui éclaircissait la nue au-dessus de ces montagnes, les unes longues, les autres pointues, qui s'en vont, en tournant, vers Augerolles et Thiers. Elles paraissaient plus fu-

meuses, et aussi celles du Livradois, qui leur font face, couronnées de villages sous des bosquets de pins.

Le temps tournait au nord. Et l'on était à ce moment de l'année, lorsque pointe l'épi, où les gelées sont le plus à craindre. M. César veut savoir demain matin à quoi s'en tenir. S'il trouve son drap raidi par le gel, c'est la mauvaise récolte ; et il resserre encore son blé.

Mais si l'on aidait un peu les choses ?

Le lendemain dimanche, bien avant la première messe, M. César sort dans l'escalier en caleçon, un foulard noué sur la tête.

— Perrine, va vite voir si le drap est pris !

Et il attend, penché sur la rampe. Comme elle lanterne ! Enfin :

— Hé ! oui ! monsieur, il est pris.

— Bon.

— Vous êtes content, monsieur, qu'on ait pris ce drap ?… Hé ! oui, ma foi, le drap est pris, j'ai regardé sur la terrasse, j'ai regardé partout…

Au bruit, Mlle Elmire arrive. C'était une de ces maisons où tout fait drame : une écuelle qu'on casse, le clerc qui marche sur la patte du chat. Et là, un drap volé ! Reniflant, soufflant, M. César passe sa robe de chambre. Ce n'est pas possible, le vent l'a fait tomber, l'a roulé dans un coin, ce n'est pas possible autrement. Il descend au jardin, cherche,

fait chercher – cherche si ça t'amuse, – envoie demander des nouvelles à tout le voisinage. « Mon drap ! il faut que ce drap se retrouve ! » Il se retrouvera, ne porte pas peine.

Enfin il s'habille, si fâché qu'il n'arrive pas à faire son beau nœud de cravate à deux pointes, et, marchant raide comme la justice, il va porter plainte au commissaire.

Lorsqu'il revint, replet, glacé, les gens arrivaient pour le marché du dimanche, parmi les chars et les charrettes à ridelles. Mais, au lieu de se ranger panier au bras, les femmes se mettaient en pelotons, ou couraient appeler leurs hommes qui les rejoignaient, dans un tapage de sabots et de voix, l'aiguillon à la main. Tout ce monde remontait du côté de chez M. César. « Lou véqui ! lou véqui ! » On se pressait, on se poussait du coude sur son passage. Si bien qu'il fendit les groupes, le teint plus rose encore qu'à l'ordinaire, et se jeta chez lui sans regarder ni à droite ni à gauche.

Le corridor était plein de paysans qui parlementaient avec Elmire.

— Salut, monsieur Chargnat !

— Salut, monsieur César !

Et tous de s'adresser à lui, touchant l'aile du chapeau, avec de gros sourires, avec des coups de tête, comme on fait à l'ami qu'on a plaisir à retrouver. Ils avaient laissé leurs sabots à la porte. Une odeur d'étable et de fromage emplissait la maison.

— Alors, monsieur César, puisque vous vendez ce grain…

— Qui vous dit que je suis vendeur ? Et qui vous dit que j'ai du grain ?

— Nous n’avons pas nos sacs, monsieur César ; mais nous reviendrons avec les sacs et avec l’argent.

M. César, raidi et agité, tâchait de repousser ces hommes vers la place. Mais d’autres se bousculaient pour entrer, et se haussaient pour regarder dans le couloir.

— Allons, on ne vient pas ainsi chez les personnes !

Un grand traîne-diable, qui forçait des épaules à la porte, apostropha l’avoué, en battant l’air d’une main.

— Dites, si vous ne voulez pas vendre, pourquoi faites-vous écrire le contraire sur votre maison ?

Pour y comprendre quelque chose, il fallut que M. César sortît sur le Pontel. Alors, il vit une bande de toile, un morceau même de son drap, qui portait BLÉ À VENDRE, en lettres d’enseigne.

Il envoya le clerc enlever ce placard. Des hommes de la campagne parlaient et déparlaient, levant le poing en l’air et s’arrachant le chapeau de la tête pour l’y replanter d’un coup.

Le jeudi suivant se trouvait être le jour de l’Ascension. Dans la nuit qui précéda arriva un événement extraordinaire.

Sur les deux heures les habitants de la maison Chargnat s’éveillèrent à un bruit effrayant. Les murs chantaient, tremblaient, semblaient craquer, à croire que tout partait en ruine. M. César fut vu à la fenêtre, sorti à mi-corps, son

chandelier au poing et regardant en l'air. À une autre fenêtre, Mlle Elmire en cornette et camisole criait :

— César, c'est tout ce grain, notre grenier s'effondre !

Ils dégringolèrent les montées, se retrouvèrent sur la place. Il fallut calmer Elmire et la servante, que les cris avaient mise hors d'elle. Ce bruit, tel qu'un broiement de meule, s'était tu ; le tremblement qui secouait le bâtiment comme un moulin avait cessé. Les voisins ouvraient à leur tour les croisées et, abritant d'une main leur lumière, posaient des questions à tue-tête. M. César eut le courage d'aller inspecter les murailles, à la chandelle. Tout ce qu'il découvrit, ce fut une énorme pierre posée sur le montoir.

On dit bien que les farceurs de village, pour faire peur aux filles qui couchent dans des maisons isolées, empoignent à deux mains quelque quartier de roche et le frottent, le roulent contre la chaîne d'angle du bâtiment. L'effet est surprenant. Mais quel homme aurait pu manier une telle pierre ? Le Plampougnis de Saint-Amand, et encore !

Les Chargnat n'y comprenaient rien. Ils n'osaient ni regagner leurs lits, ni abandonner la maison. Ils la traversèrent en hâte et allèrent se réfugier sous le hangar. Tous les quarts d'heure, M. César, qui ne cessait de prêter l'oreille, s'avançait pour voir si quelque bande de gueux ne s'essayait pas au pillage.

Un peu après le lever du jour, il reprit courage, cependant. Il fit une visite des murailles, planchers, charpentes, et revint dire aux femmes qu'elles avaient été folles de crier ainsi.

Il se faisait la barbe sans bonne humeur, détraqué par sa nuit blanche, lorsqu'il entendit Perrine monter en hâte l'escalier. On le demandait en bas.

— Qui ça ? Un bourgeois ?

— Bourgeois de Bourges, alors ; des hommes avec des sacs.

Même scène que le dimanche, et mêmes propos. Seulement ces paysans entraient plus brusquement et parlaient plus roide.

— Puisque vous vous décidez à le vendre, ce blé…

M. César s'étranglait et soufflait. « Ce sont ces femmes, et leurs cris de volaille ! Si toute la ville n'a pas eu des nouvelles de mon grenier cette nuit… »

Il se tournait, se retournait, avec des palpitations partout. Il n'avait pas de grain à vendre… Il n'en vendait pas un jour de fête… Ses idées faisaient la salade. Il lui semblait que les chandelles de la nuit lui couraient devant les yeux.

Sa colère même l'aida à se remettre. Elle tourna en désir de vengeance lorsqu'il eut compris qu'un autre pan de son drap, placardé au même endroit, portait aussi en lettres tracées au cambouis : BLÉ À VENDRE.

CINQUIÈME PAUSE

Les portes de la maison Chargnat disparaissent. – Troubles sur le Pontel. – L'événement. – Le lendemain, rien de notable. De telles rumeurs couraient que M. Amédée vint de Saint-

Amand voir son frère. Il ne devait pas être dans ses bonnes : son cheval ayant remué comme il l'attachait à l'anneau de fer, il le cravacha cruellement.

Le surlendemain, samedi, il faisait un de ces beaux temps tranquilles où l'on n'entend que des bruits calmes : les battements d'ailes de pigeons qui prennent leur volée, le martelage du maréchal, une cruche qui grince parce qu'on la tire sur les barreaux de la fontaine.

Vers trois heures le métayer amena un chargement de pommes de terre. La provision se conservait mal dans leur cave et les Chargnat faisaient apporter leur part en deux fois.

Perrine ouvrit la porte à deux battants. Le métayer posa son aiguillon contre le joug, et cala la première boge sur son dos. Le clerc pesait chaque boge, chaque sac, sous le hangar, à une grande romaine suspendue. M. César, que la confiance n'étouffa jamais, notait le poids sur un calepin.

Les pas pesants s'enfonçaient dans l'escalier de la cave et les pommes de terre déroulaient dans leur coin. Sur la place, les vaches faisaient tinter les deux anneaux du joug. Un bourdon de mouches semblait la chanson même de l'après-midi qui suivait en paix ses besognes.

Ensuite, M. César emmena les deux hommes à la cuisine : deux doigts de vin, une tranche de miche. La miche, on s'en serait voulu d'en manger tous les jours. Alors, s'il en restait tant soit peu, dure comme la pierre, on ne la donnait pas aux servantes, on en régalait les métayers, à l'occasion.

Celui-là la savourait, bouchée par bouchée, et considérait prudemment dans la cuisine voûtée cette richesse : la rangée de chaudrons, le tourne-broche, toute une artillerie de cuivres rouges.

— Les blés ne sont pas vilains. Il n'y a que si la bise les brûle quand ils seront en fleur.

Pour trinquer, comme il ne buvait pas, M. César poussait la bouteille.

Dans le couloir, il entendit le métayer dire au clerc :

— Il y en a un qui s'est bien fait brider. Il criait contre ceux qui ont du grain. Ça prouve deux choses : qu'ils en ont et que tu n'en as pas. Ils font din-din, et toi tu fais toc-toc.

« Voilà ce qu'il faut voir, se dit M. César ; il suffit que j'aie des écus pour faire din-din. Si ceux qui toquent aux portes parlent mal de moi, c'est qu'ils m'envient. Quelques farces n'y changeront rien. Je tiens le bon bout. »

Il s'entretenait dans ces pensers, en se promenant devant la serre à cent petits carreaux et les rosiers de Damas. Son œil allait sur la plaine, les carreaux des champs, les fermes basses, et, de chaque côté, sur ces ondes de montagnes.

Mon blé, se répétait-il. Et ce blé de son grenier, c'était comme le trésor, rassemblé là, de tout le canton.

Une fraîcheur venait, au cri des hirondelles. M. César cria à Perrine d'aller fermer la porte restée grande ouverte sur la place.

Perrine revint avec une drôle de figure :

— Monsieur, je ne trouve plus la porte…

Il l'envisagea, la suivit dans le corridor. Alors, ma foi, il le vit de ses yeux : la porte n'était plus là et n'était nulle part.

On cherche, on enquête, on court, on tourne. On questionne tout le monde et personne ne trouve rien à dire. Dans l'après-midi n'avaient passé que trois marmots, deux gendarmes, la vieille Mlle Solier du Malmontat. Aussi Gaspard des montagnes et Plampougnis. Mais Mlle Elmire les avait aperçus sur la place vers cinq heures, et M. César les avait vu descendre le boulevard comme cinq heures sonnaient. Ils ne s'étaient donc pas arrêtés… Impossible d'ailleurs qu'on eût pu emporter loin ces deux épais vantaux ; et impossible aussi qu'on eût pu les cacher par là.

Une telle disparition renversait les cervelles.

Avant la nuit tombée, bien des gens vinrent devant la maison en raisonner. M. César commençait de prendre peur. Il croyait à un complot formé contre ses biens. En hâte, il envoya chercher le charpentier, lui fit barricader l'entrée avec des ais et des planches. Puis, ne voulant pas s'éloigner, il chargea Elmire d'aller demander au sous-préfet un piquet de militaires, des fauteurs de désordre devant venir piller sa maison.

Les gendarmes, simplement, firent quelques patrouilles. Mais de toute la nuit rien ne bougea.

Dès ce matin de dimanche, le récit de l'aventure s'étant répandu, de tous les quartiers on se porta vers le Pontel. Gens de métier, ouvriers des fabriques, teinturiers, galochiers, papetiers, les ménagères à grandes coiffes bouillonnées, les grosses buandières qui ont les bras rouges, tous venaient à la maison Chargnat comme à la comédie. Des apprentis et des petites ravaudeuses passaient et repassaient devant la porte à moitié débarricadée, avec des cris tournés

en rires qui semblaient alors ne s'adresser qu'aux camarades. Ce fut bien autre chose lorsqu'on vit se dresser à la muraille un pan de drap cloué à deux voliges :

M. CHARGNAT NE SACHANT PLUS OÙ METTRE SON BLÉ
LE VENDRA AUJOURD'HUI À BAS PRIX

Elmire, au bruit, était allée soulever le rideau. Le Pontel fourmillait de monde. Des gens débouchaient par toutes les rues, des gens de la campagne, les paysannes aux jupes relevées dans les poches sur les cotillons rayés de rouge, les paysans aux grandes guêtres de drap boueuses, aux vestes épaisses, aux cheveux tombant bruts et roides sur les épaules. Leur masse grossissait sur place, presque sans se mouvoir, formant là de gros amas de peuple, comme à la sortie de la messe.

Elmire se précipita à la cuisine où son frère mangeait la soupe. Il était debout, l'écuelle au creux de la main, avançant le cou de peur de tacher son bel habit. Elle faillit lui sauter aux yeux.

— Va voir ! Mais va voir la place !

Piqué d'amour-propre, il se redressa :

— Et après ? Laisse-les rire, laisse-les faire. Je te dis que je tiens le bon bout.

Elle lui arracha l'écuelle et la posa si impétueusement sur la table qu'elle la cassa.

— Le bon bout ! Ils vont te tenir par le cou au bout d'une corde, oui !

Elle l'attrapa par le haut du bras, l'entraîna dans l'étude.

— N'approche pas de la fenêtre, mais regarde !

La place, comme un milliard aux cerises, fait de faces couleur de terre ou couleur de pierre, semblait se gonfler par endroits. Ces lents mouvements, les contenances pesantes, le piétinement, le sourd grommellement de propos, tout donnait à cette lourde foule on ne savait quoi de sauvage. Il en arrivait encore en rivières par les rues, et il semblait que ce fût cette poussée qui fît là-bas balancer le réverbère suspendu entre les maisons. Toutes ces têtes, toutes, tournées de ce côté même. Des garçons grimpaient sur des chariots à bâche de cuir, alignés d'un côté de la place. Aperçut-on M. César et sa sœur ? Soudainement, au-dessus des grands chapeaux, se levèrent trois ou quatre de ces gourdins, armés d'un fourchon massif, qu'on prend quand il y a des chiens enragés dans le pays.

— Passe par le jardin, et cours si tu sais courir. Tu as cinq minutes pour ramener les gendarmes. Je vais chez le sous-préfet demander la troupe.

La veille au soir, Gaspard s'était arrangé pour rencontrer en ville le lieutenant Asteix. Quand on a parlé du pays la veille de Montmirail, et qu'on se retrouve, on y va sans giberner. Le lieutenant, homme brave et fort brave homme, ne devait avoir aucune joie d'être là pour un tel service. En effet, il le dit carrément.

— Oh ! bien, vous allez repartir. Il y a eu des arrivages à Lyon. Hier à Montbrison, les prix ont baissé. La disette est finie.

« Elle finira bien, se disait Gaspard. Pourquoi ne pas l'annoncer un peu à l'avance ? »

Le lendemain matin dimanche, à la première nouvelle des attroupements le sous-préfet fait appeler l'officier commandant le détachement de troupe.

— Mais, monsieur le sous-préfet, il n'y a rien. On a fait quelque farce à un bourgeois, c'est de la pure plaisanterie. Je pense bien demain emmener mes hommes. La disette est finie, il y a eu des arrivages à Lyon…

Le sous-préfet dit, avec importance, qu'il est au courant, fait quelques phrases et congédie le lieutenant, qui se retire plus soulagé encore.

Arrive, un peu ému des rapports de ses hommes, l'officier de gendarmerie. Au second mot, le sous-préfet le coupe.

— Il ne peut plus y avoir de troubles. On me l'annonce de source sûre, les prix viennent de baisser. La disette est finie. Soyez ferme, mais prudent.

Et cætera… Tranchant de tout cela derrière son bureau, comme s'il dominait de cent pieds les événements et en possédait de naissance la mécanique.

Comme l'officier de gendarmerie rentrait à la caserne, tombe sur lui M. César à bout de souffle.

— Non, voyons, monsieur Chargnat, remettez-vous. Vous grossissez tout à plaisir. Je vous suis, allons, je vais au Pontel. Mais il ne peut plus y avoir de disette. De gros arrivages ont fait baisser les cours. L'autorité est avertie, je le sais positivement.

Pendant ce temps, le sous-préfet, avec plus d'assurance encore, tenait les mêmes discours à Mlle Elmire. Elle ne le laissa pas finir, tant elle mit de véhémence à lui peindre ce qui se passait.

— Alors, ce sont les libéraux qui essayent de fomenter une émeute, avant que le peuple apprenne la fin de cette disette.

On heurtait à la porte ; un commis l'entr'ouvrit, passa une tête défaite, murmura quelques mots à M. le sous-préfet. Le sous-préfet prit un air grave et piqué, décrocha son chapeau et gagna au plus vite le Pontel.

Les choses allaient mal. Les gens de la ville avaient regardé le placard comme un trait nouveau de la comédie. Ceux de la campagne l'avaient pris comme une cruelle dérision. « Il fait son passe-temps des malheureux. Mais il ne se dédira pas trois fois. Ce que tu ne veux pas vendre, on peut aller te le prendre. »

De la rue du Château, le sous-préfet entendit un bruit sourd fait de mille bruits, pareil à celui qui se lève dans les bois avant l'orage. Aussitôt sur la place, il se jeta au plus épais, et, s'étant juché sur une chaise que venait de lui apporter le pharmacien, il tenta de haranguer la foule. L'écouta-t-on seulement ? Les hommes s'entre-disaient qu'ils étaient tout prêchés et qu'ils savaient ce qu'ils avaient à faire.

Tout à coup un grand « ah ! » courut, passant de rang en rang, comme un coup de vent venu de l'autre bout du Pontel. La foule faillit culbuter le sous-préfet sur sa chaise, et forçant, poussant, d'un même mouvement branlant sur place

dans sa presse, commença de se porter vers la maison Chargnat.

L'annonce de la baisse des cours, en donnant une seconde peur à M. César, avait comme recouvert sa peur première. Elmire et lui, les oreilles bourdonnantes, se rejoignirent juste à la porte du jardin.

— Faut-il vendre ? Aujourd'hui, nous pouvons vendre à huit francs le quarton.

Était-il encore temps de balancer ? En débouchant de l'escalier sur la terrasse, ils virent la cour noire de paysans. Leur foule entre-choquée semble couler du corridor et s'épancher là, hésitante, sombre, muette. Métayers et manouvriers, chefs de maison et batteurs en grange, en apercevant M. César et Mlle Elmire, ils soulevaient gauchement leur chapeau.

M. César, un peu pâle et le nez rouge, s'était arrêté à dix pas d'eux. Il renifla deux, trois fois, puis il bredouilla quelque chose d'un peu de blé qu'on avait gardé en prévision d'une autre mauvaise récolte. Mais on ne voulait pas laisser dans l'embarras le brave monde du pays.

Ce fut alors que ce grand « ah ! » se fit entendre, qui courut de la cour jusqu'au bas du Pontel.

Les gendarmes arrivèrent pour aider à ce que la vente se passât avec ordre. La troupe n'eut à aider à rien du tout. Les militaires, appuyés sur leur fusil, causaient avec les demoiselles, si blancs, dans leurs uniformes passés à la craie, qu'ils éblouissaient dans ce soleil. Une bande de pigeons vola d'un toit à l'autre au-dessus de la place, et l'on ne sut pourquoi, tout le monde se mit à rire.

SIXIÈME PAUSE

Après la disette. – Au préau des noisetiers. – Les grands jours. – Ce dimanche de mai ramena le beau temps. M. César céda du blé tout le jour et, aussitôt la nuit tombée, fit porter des sacs à la halle pour le marché du lendemain. Puis il tâcha de se débarrasser du reste par des particuliers, sous main, dans les foires des environs. Les accapareurs, voyant que les halles s'approvisionnaient, se hâtèrent de vendre. Ainsi finit cette disette factice.

En causant avec ces messieurs du tribunal, M. César insinua que s'il s'était décidé à être vendeur, c'était parce qu'il avait eu besoin de fonds pour obliger une personne de connaissance. Il se disait qu'il avait prêté la forte somme à Grange. Et il aurait tambouriné qu'il n'avait plus chez lui ni blé ni argent.

Les émotions lui avaient décroché le cœur et, avec ses grosses poches sous les yeux qui étaient un des apanages de la famille, il n'avait pas trop bon visage. Il commençait seulement à revenir d'une crise de palpitations ; mais s'il ne sentait plus rien qu'une terrible plaie d'amour-propre, il la sentait bien.

Ses portes, il les avait vu revenir trois jours après. Lorsque le métayer enleva les boges vides, il trouva les deux vantaux sous ces boges, au fond du char. Qui les avait dégondés et cachés là, rejetant les sacs par-dessus, tandis qu'on faisait quatre heures à la cuisine ?

M. César remâcha longtemps les particularités de ces journées. Elmire lui rapporta les propos qui se tenaient partout au pas des portes. De ce qu'il apprit ou comprit, il ne

témoigna rien. Mais Gaspard et Plampougnis savaient parfaitement que M. César chercherait à se payer sur eux un jour ou l'autre.

Anne-Marie le savait aussi, et s'inquiétait. Gaspard, pourtant, n'avait rien fait de bien méchant. Le père, toujours au mieux avec les Chargnat, ne pourrait-il arranger les choses ? Quand il prenait la défense de ces messieurs – les esprits s'étaient bien calmés, – Gaspard ne le contredisait plus. Une fois, devant Gaspard, le père déclama contre les horreurs qu'à un certain moment on avait osé faire courir sur M. César. Pourquoi cette sortie ? Parce qu'il se sentait l'obligé de ces messieurs ? Peut-être parce qu'il se disait que s'il avait fait comme eux, il serait à cette heure hors de ses grands embarras d'affaires ? Ces tirades, ce serait sa façon à lui de traduire ses regrets (si l'on peut nommer cela regrets, puisque, en conscience, il ne se serait jamais décidé à agir ainsi). Tel était le sentiment de Gaspard là-dessus. Mais Gaspard retournait sur les gens ce qu'ils disaient d'autrui, et le leur appliquait, tenant pour certain que quand un homme parle des autres il ne s'agit jamais des autres, mais de lui et de ses affaires. N'était-ce pas tout voir trop en noir ?

— Ne regrettez rien, pauvre père. Il leur est venu d'un coup beaucoup d'argent ? Eh bien, vous verrez, cet argent partira de même. Ces profits-là peuvent fleurir, ils ne grainent point.

Tassé sur sa chaise, les mains à cheval sur les cuisses, Grange haussait les épaules :

— Veux-tu que je le dise ? Si on se met contre M. César, comme ton cousin que voilà, c'est à cause de la politique !

Mais Gaspard ne se mettait contre personne. Il prenait tout bien, même les foucades et les fougues de Grange. La politique ? Il se contenta de hausser à peine les épaules, lui aussi. Anne-Marie essayait de deviner son silence, son demi-sourire. « Pense-t-il à ce mariage qui se brasse peut-être pour Pauline ? Il a l'air de le trouver bon. Mais son ami Valentin ? Ou bien pense-t-il aux affaires du père ? Il se tait comme s'il savait des choses que nous ne savons pas… Enfin, je le vois plus doux, plus traitable. Il n'a plus un mot contre les Chargnat, depuis la fin de la disette. »

En revenant de piéger des renards, un matin, Gaspard s'arrêta aux Escures. Anne-Marie cousait, assise sur un tabouret de bergère, au-dessous du grand bâtiment d'entrepôt. Un coin tranquille, dans ce préau d'herbe à deux vieux pommiers crevassés. Une matinée couverte, sous des rouleaux de nuages. On entendait sonner doucement les cloches du bourg.

Anne-Marie s'était installée à l'abri du vent, contre un bouquet de noisetiers feuillus. Gaspard s'assit sur une auge de granit, laissée là parmi des pierres verdies. Il parlait des chiens qu'il élevait maintenant, des chiens courniauds, bâtards de chiens d'arrêt et de chiens courants.

— Jusqu'à neuf heures, je leur mets un grelot, ils chassent en chiens d'arrêt…

Pour les élever à bon compte, il avait trouvé un biais : celui d'échanger à tout venant contre deux livres de pain rassis un quart de pain frais, une chopine et une soupe chaude.

Anne-Marie l'écoutait sans trop savoir s'il ne plaisantait pas.

Les mendiants m'apportent leurs croûtes, et j'en nourris mes courniauds. Ça s'est vite dit par les chemins. Des chercheurs de pain, maintenant, j'en vois tous les jours. La Belle-Bergère va devenir un grand endroit de gazettes.

Pour le coup, Anne-Marie comprenait. Les aveugles, les jambes de bois, ceux qui avaient un coin dérangé dans la tête, les anciens soldats vendus au marchand d'hommes, et qui reparaissaient au bout de vingt et un ans, pourris de vices, tous ceux-là avaient leurs maisons. Des maisons bien connues de leur peuple et où ils venaient de loin, parce qu'ils y trouvaient une soupe, une place près du feu, et surtout qu'ils s'y passaient les uns aux autres les nouvelles. Et les nouvelles, c'était leur écot, leur façon de payer le bout de pain qu'ils allaient chercher de ferme en ferme. Les mendiants faisaient la chronique du pays. Anne-Marie savait maintenant pourquoi Gaspard lui avait dit « Laisse-moi un an, dix-huit mois ; j'aurai bien du malheur si je ne peux pas te parler de ton petit garçon. »

Elle releva le front, attacha le regard sur lui, un regard où tout son remerciement et tout son cœur passaient. Gaspard, de la main, fit entendre qu'il faudrait avoir de la patience.

Douce matinée ; il pleuvra demain, sans doute. On entend crier les geais qui s'attroupent près de la lisière. Des limaçons sortent d'entre les trous de la muraille. On respire la senteur du lierre terrestre ; on est bien dans ce lieu d'herbe et de verdeur où l'air dérange à peine la feuille épaisse du coudrier. Tout est si tranquille qu'un chardonneret est venu se poser là, qui se promène à petits sauts, qui becquète une

chandelle de pissenlit : il avale les graines, et d'un coup sec du bec, de côté, il jette le duvet.

« Anne-Marie coud près de moi. Elle tourne la tête sur son cou ; elle coupe le fil entre ses dents. Il suffirait de quelques vieilles pierres, d'un jardin d'herbe où des noisetiers en touffes jettent leur ombre… »

Dans la cuisine, l'horloge, après un raclement, sonna dix heures. Anne-Marie se demandait si elle parlerait de Pauline, de Valentin. Elle jeta un coup d'œil sur Gaspard : il lui parut changé, sombre dans son silence. Un peu de rose vint aux joues d'Anne-Marie. Elle laissa glisser ses ciseaux. Il parut s'éveiller, comme s'il revenait de loin, les ramassa dans l'herbe. Alors elle le questionna sur la disette. Sans le louer, elle avait de ces mots qui chauffent le cœur plus qu'une louange. Elle était sûre qu'il voyait mieux que personne ce qu'il conviendrait de faire encore pour faire reculer la misère dans le pays.

Eh bien, ce serait beaucoup d'obtenir que ceux qui les cultivaient eussent la propriété des lopins pris sur les communaux. Dans nos pays, plus les paroisses sont pauvres, de maigre sol, plus les communaux sont grands. Depuis le roi Louis XV surtout, les paysans se sont mis à défricher quelques coins de ces pâtures sous les bois. Ils y sèment un peu de blé noir, ou des raves. Ces parcelles sont devenues à peu près leur bien, parce que, des pierres trouvées en grattant la terre, ils leur ont fait une bordure. Mais il faudrait un arrêt du Conseil d'État pour leur en donner vraiment la propriété. Alors, ces champs-là, ils oseraient mieux les travailler. Voilà pour commencer.

— Pourquoi ne leur aurais-tu pas cet arrêt, si tu le voulais bien ?

Elle savait qu'il le pourrait. Elle savait qu'il était de ces hommes qui changent autour d'eux tout le train d'un pays. Elle le regardait, elle s'assurait sur lui, son ami sans autre. Elle lui disait qu'il ne devait pas craindre, lui, d'avoir des idées grandes et généreuses.

Dans ces mois où les jours sont si longs, c'est bon de se lever avec le soleil et de se jeter tout de suite au travail. L'espace est plein d'aurore. Des bourres glissent encore sur les prés, et montent déjà, bues par la lumière. Une première voiture roule sur la grand'route. On a devant soi tout le pays et tant d'heures jusqu'au soir.

Il y a ceux qui partent la pioche à l'épaule, pour arracher des genêts sur la côte ; ceux qui vont bûcher dans les bois ; ceux qui déchargent des poutres dans les chantiers ; les carriers de Volvic qui taillent la dalle en chantant, ceux de Joze qui apportent au four la pierre à chaux ; les hommes de Limagne qui montent, la hotte au dos, vers leurs vignes ; ceux qui jettent l'épervier dans les étangs de la Combraille ; ceux qui partent avec leurs vaches pour les pâturages des monts Dômes ; ceux qui font le fromage dans les burons, au col de Diane ; ceux qui pressent le caillé à deux genoux et rangent les grandes fourmes dans les caves, vers le puy Mary ; ceux qui commencent de faucher l'herbe, fauche que faucheras-tu, dans les basses vallées ; ceux, partout, qui travaillent de tout leur corps au plein air de la campagne, dans l'herbe ou sous la feuille sauvage, devant la grange ou près du torrent, au fort des bois ou sur le découvert des monts.

« Je les connais, j'ai partagé le pain et le vin avec eux, et je suis ma besogne ici, comme chacun suit la sienne, à sa

place. Les hommes, ce sont ceux qui ne remâchent pas les joies et les tristesses, mais qui, tant que le jour est long, font ce qu'ils peuvent faire. »

Alors l'ouvrage lui fuyait au-devant. « La force, j'aurai la force. Tout se fera. Et même ce que je ne vois pas encore. »

L'air du matin, l'entrain de la besogne, la vision de la justice, cela enlève. La fureur d'une chanson le jetait de l'avant. Et il commençait de chanter : une de ces vieilles qui s'en vont loin sur le pays, de longue résonance comme les cloches de vêpres, mais aussi dansantes et déchainées que la bombarde. Des airs venus d'un monde plus large que celui de la tristesse et de la joie. Des airs de plain-chant où il y avait la vieille peine des villages ; la marche des tambours, son tonnerre montant au mordant des fifres ; la hardiesse de la diane, à l'aube, dans les camps, près des fleuves. Il chantait. Une amitié et une audace lui chauffaient le sang, tandis qu'il faisait voler la faux dans l'épaisseur du foin, ou qu'il abattait, à grands coups tranquilles, la cognée dans le pied tremblant d'un fayard. Et il lui semblait alors qu'il viendrait à bout d'assommer le diable.

TROISIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Valentin et ses espérances. – Au quartier des jardins. – Un petit dimanche de mai, Valentin avait donné rendez-vous à Gaspard au café Ronzier, sur le boulevard Sully. Il devait l'aboucher avec un de ses amis, auditeur au Conseil d'État, qui se trouvait de passage à Ambert.

Ils accompagnèrent ce jeune homme jusqu'à sa chaise de poste. Gaspard, content d'avoir mis en train l'affaire des communaux, voulait remonter ce matin même. Mais Valentin le retint à toute force.

À la sortie de la grand'messe, il y avait passablement de mouvement dans ces rues tortueuses. Ils remontèrent entre les maisons dont les toits en auvent sur les galetas de planches avançaient comme pour rejoindre ceux d'en face. Des fumiers luisaient, jaunes et bruns, dans les enfonçures. Une troupe d'oies ou un cochon en quête vaquaient par les ruelles aux encoignures rongées. Mais le soleil dorait le crépi d'un bâtiment à lucarnes basses, grillées de fer. À des perches sortant des étendoirs de teinturiers pendaient, en longs festons, des banderoles d'étamine rouges et bleues. Les tuiles fanées, leurs toitures déjetées, soutenues de potences, les murailles tassées et peintes de mouillures, les bornes éraflées, la poulie du grenier et l'épais anneau de fer de la porte, tout cela gardait un air encore proche des choses de campagne.

De sorte que, même là où la ville se tasse sous son clocher à quatre aiguilles de granit, on sentait autour de soi le pays vert : la plaine de maigre gazon fleuri de centaurées où de tournant en tournant d'eau brune, la Dore court sous les chênes.

Ils firent tant de tours qu'au marché aux chèvres ils rencontrèrent les Grange. Gaspard crut remarquer que Grange rendait le salut de Valentin avec quelque froideur. Il jeta un coup d'œil au camarade et le vit radieux. « Que se passe-t-il ? La petite lui aurait-elle fait entendre qu'il peut concevoir des espérances ? Si cela est, nous voilà bien. »

Valentin, vite, l'entraîna, par derrière la Grenette, où s'étendait l'ancien couvent. Sur ces murailles, au midi, étaient peints des lunes et des soleils, probablement des restes de cadrans solaires ; et là où le boulevard s'élargit, sur le cimetière des moines, on avait installé un jeu de boules ombragé de peupliers.

Ils s'y assirent, Gaspard se demandant toujours s'il y avait du nouveau. Il n'apprit rien, et il n'y avait rien. Mais, sur des regards – il est vrai que les yeux de Pauline étaient parlants, pleins d'esprit et de feu, – Valentin s'était persuadé qu'elle avait une âme à cent lieues des âmes mesquines, et qu'ils se rejoignaient à n'en pas douter dans un certain pays à eux. Là-dessus, prenant sa main, il remercia Gaspard, qui lui avait conseillé de demeurer ici.

En le quittant, Gaspard se sentait agacé. « Comme il est sujet à des hauts et des bas ! Il désespérait, le voilà tout à l'espérance. S'il suppose M. César hors de cause, il se trompe bien. Dans six mois, avec l'argent qu'il a ramassé, l'autre sera roi du pays. Ou se dit-il, comme Anne-Marie, que, Pauline n'ayant pas de dot, M. César ne sera pas pré-

tendant ? Ils verront… Valentin croit qu'avec l'âme on force le destin. D'autres l'ont cru aussi. Et pourrait-on s'assurer sur Pauline autant qu'on le pouvait sur sa sœur ? Mais qu'il passe par là. Il faut de ces écoles pour former un homme. »

Parler de ces amourettes à Anne-Marie, c'était bien simple, Gaspard n'aurait pas pu. Lui parlerait-il même des entreprises de son père ? Grange voulait maintenant dans ses fabriques tout organiser comme à Paris et remplacer la mécanique de bois par de vraies machines. Il avait fait venir un Anglais qui mangeait comme trois chrétiens et qui lui coûterait bon.

Les Grange descendaient souvent au moulin de Chinard. Le père ne s'y attardait pas. Martin avait toujours quelque pointe à lancer : « Prends garde, Pauline, si tu vas au Pontel, tu y seras prise. La gelée y est forte, tout s'y prend, même les draps sur la terrasse. »

Pauline était une enfant encore. Elle aimait ces venues à la ville, ce mouvement, ces grandes heures de rire et de jeunesse. Là, elle retrouvait d'abord cette Mariette, qu'on ne pouvait regarder sans se sentir joyeuse. Un vrai perdreau : rose et brune, toute petite et à petites frisettes, mais la moitié d'un diable. Toujours pétillante de vivacité, d'invention, de malice. Sans autre beauté que des fossettes, combien elle était appétissante à regarder : une vraie mine de bonne année avec ce nez large, gai, villageois, et ces yeux à mettre le feu partout !

Pauline y retrouvait encore Lucie, la nièce de la Poule-Courte, un peu compassée, mais aussi gentille que fille sur

terre. La cousine Hortense, parfois ; et d'autres : Miette, Suzon, Julie, Zélie Messance et Françoise Solier, toutes sur les seize ans, venant à dix-sept, rieuses, éveillées comme des linottes, les lèvres mouillées et les yeux vifs, des yeux étincelants de gaieté et de bonheur à toute idée un peu folle.

Quand elles étaient au moulin, l'entrain n'y manquait non plus que l'eau dans le ruisseau qui coulait là, sans garde-fou, le long du boulevard. Un jour, un commis marchand voyageur, sorti du Cadran-Bleu en lisant son journal, piqua le nez devant elles, malgré leurs cris. Elles l'en tirèrent, qui pataugeait dans les pots cassés, le hissèrent ruisselant, et s'allèrent cacher, de peur de mourir de rire. De tels événements faisaient longtemps époque.

C'était le printemps, la partie de l'année la plus agréable, mais la plus ingrate en fruits et en légumes. On allait s'égayer dans les jardins. Le temps clair, ces chants à cent reprises des oiseaux sur les bosquets, le vent qui ronfle dans les branches nues, le voyage de trois nuages dans ce bleu si vif, tout cela éveillait le courage. La nature pourtant commençait ses bienfaits par les fruits rouges, qui sont les fraises de jardin et celles des bois, les cerises à courte queue, les bigarreaux, les guignes, les aigriottes, les groseilles. En partant pour son jardin, le barbier criait à la voisine : « Allons, prenez une assiette et suivez-moi ; vous ramasserez une assiettée de fraises ! »

Sur les quatre heures, ces demoiselles mettaient dans la poche de leur tablier un croûton frais et des cerises. Il fallait faire sortir l'habillé de soie. Chacune, baguette au doigt, amenait le sien. On allait garder dans les fausses rues, ces rues d'orties et de liserons, vers le Petit-Cheix ou la Calandre. Des lézards couraient sur les murs chauds, depuis le

renflement verdi du pied, dans les herbes, jusqu'au chaperon de tuiles que débordaient les palmes pointues d'un sumac. Par une porte entr'ouverte, on voyait le soleil sur une allée sablée entre deux grosses touffes de pivoines. Nulle fenêtre ne donnait là, sinon l'œil-de-bœuf d'un pavillon rose, dans les lilas, les faux ébéniers, les saules pleureurs. C'était le vrai pays de l'amusement, où l'on se sentait encore petite fille.

Françoise Solier et Zélie Messance amenaient aussi leur habillé de soie – chaque maison avait le sien pour tirer parti des épluchures et des eaux grasses. Mais, en guise de bâton, elles portaient une ombrelle. Une belle ombrelle de percale. Mariette les accusait de poser avec leurs robes garnies de broderies à roues. Dans ces rues des jardins, pourtant, elles oubliaient la figure qu'elles faisaient pour s'amuser de tout leur cœur.

Elles imaginèrent bien d'organiser des courses de cochons. Le filleul de Gaspard dressa à peu près celui de Mariette, un gros lard de cinq cents pesant. Il l'enfourchait et le guidait en tirant sur les oreilles.

La bande était allée dans la petite rue des Prairies. Il faisait si beau ce soir-là, et on s'amusa tellement, que cette endiablée de Mariette ne se possédait plus. Ne gagea-t-elle pas de revenir à cheval au moulin ? Elle s'asseoit, comme font les dames, sur l'échine de sa monture. Le cochon ne veut point partir. Elle le fouaille, point de nouvelles. Le filleul prend la badine, cingle les oreilles battantes. Du coup, le cochon part à fond de train, arrive en un clin d'œil au coin du boulevard. M. César, gourmé, portant haut la tête, et le lieutenant de gendarmerie, sanglé, astiqué, miroitant, faisaient les cent pas devant la caserne. Ils attendaient le général ins-

pecteur ; et M. César, qui depuis l'émeute craignait pour ses biens, désirait se mettre sous sa protection toute spéciale.

Probablement le mouvement des basques doublées de rouge donne dans l'œil du cochon. Il s'arrête, grogne et, jetant bas la Mariette, fonce sur le lieutenant. M. César se retourne, voulant lancer un coup de canne. Le cochon happe au vol le pan de son habit marron, l'arrache d'une secousse et passe entre les jambes de M. César en le ruant par terre.

Mariette, qui se relevait, voit la chose : elle s'écrie et s'enfile dans la rue des Gonfanons. Les gendarmes sortent. Le troupeau arrivait, au petit trot, la queue en tire-bouchon. Les demoiselles précipitent les coups et déguerpissent en poussant des cris comme une volée de moineaux. Quel tumulte, quelle déroute ! M. César, couvert de crotte, s'épongeait et reniflait plus que tous les habillés de soie ensemble. Ceux qui virent cela le contaient encore soixante ans après.

DEUXIÈME PAUSE

Banquet des papetiers. – La tournée du Dragon. – Plampougnis et le Bel-Ange. – À la Saint-Pierre, fête des papetiers, pour la transformation de ses fabriques, Grange donna un banquet en plein air dans le pré, sous Minard. Il y avait son Angliche, les compagnons papetiers, des gouverneurs aux apprentis, et jusqu'aux chiffonnières. Il y avait M. le curé et plusieurs gros bourgeois. Tous les Chargnat y étaient.

Une fête, ce qui se peut imaginer de plus beau. Puisait qui voulait à un tonneau posé debout dans l'herbe. On était

si bien sous la feuille des vergnes que, comme on avait de quoi s'occuper, on resta cinq heures à table. À la nuit on alluma un feu de joie et il y eut grand bal.

Pauline parut si jolie ce jour-là qu'on en fit proverbe. Elle avait des anglaises, dont on parla beaucoup ; car ces dames estimaient que seules les filles des deux plus grosses familles du pays étaient en possession de porter des anglaises. Mais Grange l'avait voulu ainsi. Sa nuque nue, ses traits fins, gracieux, un air naturel de vivacité et de timidité, tout la faisait attrayante au possible. Il y en avait là quelques autres, le cou dégagé dans la collerette, gentiment mises et naïvement jolies, mais pas une qui approchât de Pauline Grange.

M. César témoigna de tels empressements qu'il fit figure de prétendant pour beaucoup de personnes. La semaine qui suivit, le bruit d'un mariage courut dans les compagnies, et même dans les rues, car, l'été venu, les gens mangent la soupe assis sur la cadette, le soir, et l'on cause de porte à porte.

M. César et Grange menaient une drôle de partie. Grange faisait des avances, mais se repliait bientôt, embarrassé par la question de la dot. M. César se demandait alors si les rumeurs de la disette n'avaient pas refroidi Grange, et se sentait piqué, jusqu'à le témoigner quelquefois. Grange, qui avait besoin de lui dans ses embarras, ne savait comment se conduire. Gaspard était à peu près seul à comprendre cette bourrée où l'un recule quand l'autre avance.

Dans les rues, maintenant, M. César, forçait son air de personnage sûr de soi, fait pour aller, malgré les envieux, de réussite en réussite. Sur la porte du moulin, Martin le désignait d'un coup de menton : « Regarde-le : il n'y a que lui et

les oiseaux ! » Entendez : pour crotter sur les branches. Il le détestait parce qu'il avait eu peur d'avoir à payer l'habit marron. De six mois, Mariette n'osa passer devant la caserne.

Que Pauline aima ce temps de soleil ! Anne-Marie l'envoyait ordinairement au moulin avec la Fanchon, leur servante, celle qui avait laissé voler le petit Henri et qui, l'esprit à moitié tourné, ne s'était remise que par leur douceur et leurs bons soins. Grange n'était pas surpris que Pauline préférât la compagnie de ses amies aux salons où ces dames dévidaient les obits, comme elle disait, c'est-à-dire bâtissaient des généalogies interminables. Il n'insistait pas trop pour qu'elle le suivît chez les Chargnat. Mais il faisait remarquer à Anne-Marie que tout le mal qu'on avait chanté d'eux était vite tombé. Anne-Marie ne répondait guère. Elle songeait surtout à ce que ferait Gaspard pour retrouver l'enfant.

Gaspard se montrait assez peu au moulin. On y voyait plus souvent ses frères et ses amis, le Dragon Baptiste surtout.

Dans cette troupe de demoiselles, le Dragon avait remarqué la Mariette, qui semblait toujours rire à la vie. Mais elle se défiait de lui, sur son renom de trompeur de filles. Il lui aurait plu assez : un grand brun, sec et leste, tout nerfs et tout muscles, avec un visage de pain d'épice. Il avait fait la campagne d'Espagne et montrait la pointe et la contre-pointe : « Fendez-vous comme un lion ! » Il rasait, aussi, et saignait quelques bourgeois de Saint-Amand. Le samedi, il fallait le voir aller dans les domaines, d'un train, d'un pas,

sifflant et faisant le moulinet de son petit bâton – on entendait craqueter ses nerfs, – un moulinet tel qu'on l'aurait dit couvert d'un parapluie. D'ailleurs le plus habile des humains : il était un peu horloger de ses mains, sans avoir appris. La finesse même.

C'était cette finesse qui inquiétait Mariette. Sa défunte mère l'avait élevée fort droit, et sous tout son endiablement elle cachait une peur, une aversion, des amourettes. Elle avait vu arriver quelques histoires. La petite du boulanger, après bien des pleurs et des soupirs, s'était décidée à se laisser enlever par son ami pressant. Ils étaient partis pour Saint-Étienne – c'était le refuge des pécheurs, c'est Clermont aujourd'hui, – et cela avait tourné bien ou cela avait tourné mal… Et cette blanchisseuse qui fauta avec un commis du greffe, quelle affaire ! La police y monta : le père menaçait de l'assommer de coups. Aussi, après l'accouchement, elle se plaça à Lyon, la vie ne lui ayant plus été possible ici.

Mariette, donc, se moqua si bien du Dragon qu'elle le rebuta. Il tâcha de se rattraper ailleurs. Sa sœur, qui le voyait courir, voulait croire que c'était pour le bon motif. « Tu n'es pas fou de fréquenter cette fille de Fournols ? Il n'y a que trois vaches et elles sont cinq sœurs. Je t'en connais une, moi ; elle est seule, il y a dix vaches et la mère n'est pas désagréable. »

Un matin, il décide de se marier. Il monte sur le Grand-Blanc, prend sa sœur en croupe, qui connaissait mieux que lui la carte du pays, met son chapeau sur son bâton, et en route, du côté où le vent tourne.

« Non, là, personne pour toi… Ici, nous pourrions descendre : la fille est bonne ménagère et le parrain passe pour riche. »

Il en demanda onze la même semaine, n'attendant pas d'avoir réponse de l'une pour s'adresser à l'autre. Dès le second jour, sa sœur ne voulut plus le suivre. En tout, il en demanda vingt-quatre, dont vingt-trois se sont repenties de l'avoir refusé. La vingt-quatrième se fit religieuse.

Lorsqu'il revint au moulin, où Gaspard avait peut-être dit deux mots, il fut reçu avec bien des moqueries, bien des rires. Mariette ne put pourtant s'empêcher de le regarder d'un certain air. Voilà un garçon qui lui parle avec des paroles si vraies, si vives, qu'elle, de son côté, ne sait plus se défendre de ses amitiés.

Il n'y avait qu'une difficulté, si peu que rien : c'était que Martin ne voulait rien entendre. « Camarades plus que jamais, donne le bonjour quand tu passeras, et nous trinquerons. Mais tu n'auras pas la petite. Et, dans trois mois, tu me remercieras de ne t'avoir pas embarrassé d'une femme. »

Avant le goûter, d'ordinaire, elles cousaient ou brodaient dans la galerie à balustres de bois, au-dessus du ruisseau. Il y traînait des boisseaux, des rouleaux de corde, des poulies ; cet attirail, les parois de sapin, le train des meules et de l'eau fluant, le grand air, tout faisait qu'on pouvait s'y croire en bateau, en voyage. Et puis on dominait le grand chemin jusqu'au pont ; quand Valentin Verdier venait en ville à cheval, on avait son salut.

La plus assidue à travailler là, c'était Lucie, qu'on appelait le Bel-Ange. Un jour, pour quelque point de côté, elle avait paru à sa fenêtre, mais atournée et pomponnée sans qu'un cheveu passât l'autre ; et, levant languissamment les

yeux vers le ciel : « Bel Ange, s'était-elle écriée, venez me prendre ! » Une mignarde, au teint de dragée rose, toujours recueillie en sa beauté. Elle savait soupirer, la bouche en petite pomme, et ne marchait qu'à pas de chèvre. Les railleries de la Mariette n'y avaient jamais rien pu.

Sa tante, la Poule-Courte, était venue du Monestier s'établir près d'elle lorsqu'elle était restée orpheline. Et cette pauvre Poule-Courte aimait tant trotter, fureter, s'insinuer au plus épais des commerces et des commérages qu'on la voyait souvent arriver, plus roulant que marchant, essoufflée, enluminée, mais pointant son nez de belette et remarquant tout de derrière ses lunettes bleues.

On vient, entre voisines, on se dit ce qui est arrivé, on l'écoute, ça ne va pas plus loin. Mais elle : « Où était-ce ? Vous êtes sûre ? Qui y était ? Qui vous l'a dit ? — Hé ! ce n'est pas monsieur le curé qui me l'a dit. »

Elle montait les degrés en soufflant, une main à la muraille, et, tout de suite : « Pour qui a-t-on sonné hier soir ? » Ou bien : « Dites, et l'Angèle ? elle est allée chez le pharmacien… » Elle savait tout, tout et tout. Et l'idée de surprendre quelque chose, pour être la première à avoir à dire là-dessus, ne la quittait jamais.

Lorsqu'elle vit pointer le mariage de Pauline, elle grilla de s'en mêler. Elle qui avait connu dans ses langes ce pauvre agneau, ce petit cœur joli, elle saurait lui donner des conseils et lui ouvrir les yeux, au milieu de toutes ces follettes.

Mariette a assuré l'avoir rencontrée un soir, dans la rue du Petit-Cheix, en grande conférence avec M. César et lui faisant des messes basses chuchotées grand train. Important comme il l'était M. César n'aurait jamais consenti à

s'exposer à un refus pour Pauline. Il avait besoin de quelqu'un qui le renseignât sur ce qui se passait autour des Grange. Sans trop se prendre aux discours de la béate, il lui fit quelques promesses, suivies du don d'une tabatière en bois de Sainte-Lucie.

La vue de quelques écus n'aurait pas fait peur à la Poule-Courte. Mais enfin elle démangeait surtout de se faufiler dans une bonne maison et d'y être au temps du jeune ménage comme une marmite montée.

La voilà donc toute à sa manigance.

Elle comptait sur Lucie pour endoctriner Pauline. Aux premiers mots, la nièce déclara, les yeux au plafond, que M. Chargnat, l'avoué, n'avait point une nature faite pour agréer à une jeune personne vraiment sensible.

Que s'entendit-elle chanter ? Que son pauvre père était à coup sûr en purgatoire, pour le tort qu'il avait eu de l'élever de cette façon. Qu'elle, sa tante, savait trop comment cela tournerait, et ce qu'on viendrait lui apprendre un jour. Qu'elle priait seulement le bon Dieu de la ramasser auparavant. « Mais qu'est-ce que je lui ai fait pour être chargée de toi ? »

La Poule-Courte, donc, entreprit de catéchiser Pauline elle-même.

— Pauvre mignonne, c'est écrit sur sa figure : il vous chérit à en perdre le boire et le manger, cet homme-là ! Vous seriez maîtresse de la maison la mieux pourvue du pays : cent vingt paires de draps dans les armoires !

— Et combien de sacs dans les greniers ? demandait Mariette.

La Poule-Courte s’arrêta chez Martin une après-dînée, comme elle se rendait au Monestier dans son charreton. Gaspard et Plampougnis se trouvaient sur la porte. Le Guillaume de Montfanon, un vieil estafier, qui, ayant perdu tous ses biens en procès, s’était fait valet de moulin, s’approche. Il détèle le petit âne, Plampougnis enlève le baudet à bras le corps, l’assoit dans la charrette ; Guillaume l’enveloppe du châle, lui attache le chapeau sur la tête, le cabas au cou. Plampougnis se met aux brancards et fait faire à l’ânichon le tour du quartier par le Chicot.

Quand il revint, il fut reçu ! La Poule-Courte l’attendait, plantée en pieds, les yeux flamboyants. Elle lui en dit quelques-unes, mais comme si elle voulait se jeter sur lui et lui arracher la figure. Lui avait repris l’ânichon, l’avait posé à terre, et tranquillement le rattelait. Là-dessus Lucie, intriguée, descendit de la galerie.

— Et à présent ! Cette dévergondée ! Alors tu te riras de ta tante ? Quand je pense que je me ruine la santé pour…

Elle leva le bâton, fit un pas vers sa nièce. Elle ne sut ce qui arrivait. Plampougnis l’enleva, la colla sur la banquette, piqua l’âne sous la queue. Elle partit à la renverse, se rattrapa, et la voilà embarquée, mais se retournant pour crier encore des injures.

Voilà aussi devant Lucie toute blanche un Plampougnis tout rouge. Ces garçons-là, ils étaient fous, étourdis comme les cloches, toujours prêts à se lancer sans calculer dans ce qui était rire et farce. Et les vieux, c’était du pareil au même. « Guillaume, criaient les demoiselles, chantez-nous le ***Te Deum ! — Té Déon laudamus… Baü !*** » Baü, c’étaient les bombes. Qu’ils se sont fait du bon sang, ces chrétiens ! Mais il n’y a plus de monde ainsi bâti depuis longtemps.

Plampougnis restait là, tout vermeil et tout démonté, à l'idée qu'il aurait procuré des ennuis à cette demoiselle si pâle, si touchante. Il n'y avait pas moins habile à parler. Il sut pourtant demander son pardon d'une façon qui porta. S'il avait osé regarder Lucie, il aurait lu sur son visage quelque chose qui n'était pas rebutant.

La Poule-Courte eut l'esprit de tant tracasser sa nièce sur cette affaire qu'un mois après Lucie avoua à Mariette qu'elle voyait ce grand jeune homme frisé avec intérêt et plaisir.

TROISIÈME PAUSE

La jeunesse et son train. – Le petit bal. – Martin voulait profiter de la belle saison pour changer une maîtresse poutre pourrie par des gouttières. Le charpentier vint, proposa de défaire la toiture. Par hasard, Martin en parla à Gaspard. Gaspard regarda, toisa :

— Ça va. Je descendrai avec Plampougnis.

On le croira ou non, il vint à bout de changer la poutre sans déplacer une tuile. De quelques madriers, il bâtit un appareil, mit un ais au point juste pour former levier. La Poule-Courte était là, curieuse comme une javotte. Il l'appela, la fit asseoir tout au bout. La toiture se souleva. Plampougnis et Martin n'eurent plus qu'à retirer et remplacer la poutre.

Pour l'engin, pas un homme n'eût égalé Gaspard. En ce temps, sa tête travaillait sans cesse sur le petit Henri, sur la contre-lettre, sur tout cela. Il ne trouvait pas ce qu'il aurait voulu trouver. Alors, parfois, il portait son esprit ailleurs, sur

des inventions qui l'exerçaient, le soulageaient, le récréaient. Il avait acheté le bois de Combeneire. Ce fut là qu'il fabriqua une espèce de cric tout nouveau, avec une perche à trois crocs de fer, pour arracher les arbres. Il inventa aussi un engin fort simple pour les cuber sur place. L'ingénieur des Ponts et Chaussées passa par le bois, essaya l'appareil, le trouva aussi juste que son graphomètre. Il fut bien forcé d'en convenir devant Benoni et le Dragon.

Les gens de la ville venaient par curiosité examiner la toiture du moulin. Valentin Verdier s'y fit amener par M. Jean ; puis par les frères de Gaspard.

Les périodes où il ne voyait pas Pauline gardaient la couleur du jour où il l'avait vue. Avec cela, quand il l'apercevait, il avait envie de tourner bride et de se sauver au galop. Il lui était carrément pénible d'avoir à la saluer, à lui parler, et de sentir des personnes autour d'elle. Pourtant, il n'y avait plus de bonheur pour lui qu'en la compagnie de Mlle Grange. Et mille doutes, mille assurances, mille tourments, mille joies. Il sentait bien qu'avant peu il faudrait sortir de cet état extraordinaire, mais il vivait comme dans un nuage.

Pauline avait moins de choses qu'auparavant à dire à ses amies. Deux fois, elle raconta à Mariette et à Lucie des rêves qu'elle avait faits. Mariette devina qu'elle y cherchait sa bonne aventure. Elle lui voyait tenter des épreuves. « Si je puis broder ce fleuron avant que la cloche sonne… » Eh bien, qu'est-ce que cela promettait donc ?

Lorsque Valentin vint pour la seconde fois, Gaspard repiquait les meules. Il était là, le marteau tranchant à la main, à moitié couché sur un sac. Mais, bien qu'il eût les yeux protégés par des lunettes, il vit ce qu'il y avait à voir. Dès que

Valentin entra, Pauline prit un certain petit air de fierté, d'innocence, qui l'avantageait assez. Puis elle ne songeait plus à aucune pose. Un élan du corps, un éclat du teint la transfiguraient. Gaspard comprenait les divagations de Valentin, l'autre dimanche.

Il fut ce soir-là de fort mauvaise humeur. Il se mit en colère contre Plampougnis, qui venait de porter, sur les pas du Bel-Ange, un sac de copeaux chez la Poule-Courte. Anne-Marie, le lendemain, osa pourtant lui demander de voir aux transformations des fabriques. Grange, toujours avantageux, avait fait venir des machines trop fortes pour le ruisseau, qui n'arrivait pas à les faire tourner. Mais prendre l'avis de Gaspard lui avait coûté ; et, maintenant, le cric et la charpente lui montraient bien son tort. C'était un peu tard. Gaspard s'excusa là-dessus à Anne-Marie. Elle espérait qu'il lui dirait un mot de ses affaires, de ses recherches. Rien et rien. Il restait dur, avec la face de bois qu'il devait avoir en face du danger.

Du côté de bise, même par les jours brûlants, il y avait un souffle d'air. Les peupliers qui entouraient les bâtiments fléchissaient tous ensemble, en chantant comme une fontaine. Le soleil donnait sur les architectures de l'église ; sa lumière blonde soulignait d'ombres la vieille tour ouvragée avec ses gargouilles, ses colonnettes, ses balustrades à jour. Trois heures sonnaient à la cloche pendue dans une cage de fer, là-haut, tout en haut de la tourelle du guet.

Le père Montel et son ouvrier battaient la semelle dans leur échoppe d'entre deux contreforts. La carriole de Benoni arrivait, roulant comme un tonnerre. Il sautait à terre, offrait

la main à Pauline, à Fanchon qui avaient profité de son voyage pour venir retrouver le père et Anne-Marie, souvent en ville depuis le matin. Il s'apprivoisait, ce dévorant, ne s'enivrait que le dimanche, et encore pour faire honneur à la maison. Aussi simple de cœur que Plampougnis d'ailleurs. Un soir, le Dragon et Martin l'emmenèrent à la représentation que des comédiens de passage donnaient dans la grande salle du Cadran-Bleu. Au plus beau moment, il regardait autour de soi. Tout d'un coup, il sauta sur ses pieds : « Tas de lâches ! Vous laisserez assassiner ce petit ! »

Lui et les autres, ils ne demandaient qu'amour et simplesse. Le chaud du jour tombé, les demoiselles allaient au jardin. Mais dès qu'elles revenaient, et sitôt l'ouvrage fini, tous chaussaient des souliers bien plats, bien usés, pour être plus à l'aise, et vite à la danse. Au Pontel, au foirail, au marché aux chèvres, devant les Pénitents, sur chaque place, dans chaque rue, on dansait. La valse, la bourrée, le galop. Celui dont la tendre amie était en retard allait la chercher, la ramenait par la main.

Ah ! que tes beaux yeux m'enchantent,
Me riant, me regardant…

Du moulin, on sortait sur la petite place. Le Guillaume s'asseyait devant les carreaux à emplâtres du père Montel. Avant qu'il commençât, tel galant l'abordait, lui plaquait deux sous dans la paume : « Tu feras gri-gri quand je passerai devant la Suzon. » Le vieux singe empochait très bien les deux sous, et dès que l'autre se trouvait devant la plus laide : « Gri-gri, embrassez vos demoiselles !… » — Ah ! ma foi, si tu crois que je peux tout voir ! Tu te rattraperas.

Il reprenait son crincrin – le seul bien qui lui restât à force d'avoir gagné les procès où l'avait poussé M. César, – passait la résine sur les cordes. Et les pailles que le vent avait roulées entre les carrés de marelle tracés d'un charbon, s'envolaient au tournoiement des jupes.

Gaspard regardait danser Pauline et Valentin. Ces deux-là, Martin les regardait aussi. Comment faire pour ne pas voir une sorte d'étincelant autour d'eux ? Ils avaient ce je ne sais quoi qui enlève, qui fait qu'on prend leur entente en amitié, qu'on voudrait la servir. Martin dut en dire quelque chose à Gaspard, et parut tout ébahi de ce qui lui fut répondu.

— Mais, savez-vous, donnez le bal dans votre cour : Valentin est timide, il viendra peut-être moins. Et surtout, si la Poule-Courte s'amène, fermez votre porte.

La Poule-Courte, Martin ne pouvait la sentir. Il voulait qu'elle fût la pourvoyeuse de M. Amédée. Il assurait les avoir entendus de son jardin à la nuit, dans le jardin de M. César : « Voyons, vous ne connaîtriez pas une petite, pour passer un moment d'agrément ? » Et il imitait la voix du percepteur qui parlait du nez, pour avoir, selon lui, été mal pansé d'une maladie de garçon.

Ô mon Dieu, que vous êtes offensé par du sale monde ! Celui qui vit bien ne peut pas se mettre cela dans l'idée. Mariette disait que son père, avec sa chaude cervelle, imaginait trop de choses. Si la Poule-Courte courait de nuit, c'était par curiosité. « Les fenêtres sont éclairées, on voit les personnes, ce qu'elles font, qui elles reçoivent. J'en apprends deux fois plus que le jour. »

Sur la place, tout se passait au grand soleil. Mais Martin savait que Grange était à peu près tenu par les Chargnat et que, si la Poule-Courte allait faire des rapports à ces messieurs, les choses s'embarrasseraient fâcheusement.

Il fit inviter Jeuselou ; on donna le bal dans la cour. Jeuselou est là avec sa vielle et ces yeux perdus qu'il a quand il joue, marquant la mesure à la fois du menton et du sabot. Toutes les demoiselles sont là, sauf Lucie que la Poule-Courte retient au logis, par malice. Plampougnis remonte son pantalon de grosse toile, pareille à celle de la chemise, ajuste son gilet bleu à boutons de corne, et court au Chicot avec le Dragon.

— Je me rends à votre vœu, mais intercédez auprès de ma tante afin qu'elle me laisse aller danser.

La tante est en haut, on l'entend qui furette. De la rue, le Dragon crie :

— Ho ! Poule-Courte, nous emmenons le Bel-Ange !

Les voilà toutes, coiffées l'une à la grecque, l'autre à la girafe, faisant bouffer leurs manches ou tapotant leur jupe d'indienne. Les voilà, tabliers et frisons voletant, et déjà la danse leur fleurit la mine. Celle, hier encore, qui sautait à cloche-pied et s'arrêtait en renversant la tête, celle qui courait et secouait le front pour le plaisir de faire voler ses grosses nattes, celle qui berçait du pied son petit frère : toutes, de grâce vive, avec leurs yeux brillants et ce parfum de trèfle à peine en fleur.

Et, quand on y songe, toutes avec leurs noms et leurs surnoms, leurs manières, leurs manies, sont mortes, tellement mortes ! Ces garçons et ces jolies amies, ces jeunes pleins de leurs idées et de leurs goûts, de leurs projets, morts

et oubliés sous quatre pieds de terre. Rien n'en reste : un souvenir qui se déforme dans le brouillard. Demain, ce sera comme s'ils n'avaient pas vécu.

On voudrait essayer de dire. Se pourrait-il que ce qui a été vivant, avec un cœur, n'ait été qu'un hasard et ne fût vraiment plus ?

QUATRIÈME PAUSE

Tonton Amédée vient au bal. – Le jeu de quilles. – Scène fâcheuse. – Et puis, un jour, on vit M. Amédée pousser la porte.

— J'ai entendu la musique. C'est la bonne maison, ici ! Ma foi, j'entre, pas plus gêné que gênant !

M. César le portait trop haut, était trop monsieur, pour paraître dans ces assemblées de jeunesse. Le tonton Amédée, c'était le bon garçon : il avait la façon de parler aux gens dans le gousset, de les envelopper de propos et de taloches. Pas une noce sans lui. Il s'invitait, quand on ne l'invitait pas. « Si vous ne me voulez pas, je viendrai tout de même. Mais si vous me voulez, je viendrai avec mon castor à boucle de nacre. » Et dites qu'il tapait bien sur le rôti. Il avait mis les gens sur ce pied de lui servir, pour lui seul et comme agrément, par-dessus sa part qui en valait trois autres, un gigot. Ce gigot mis à l'abri, il s'essuyait la bouche : « Peu, mais bon. »

Une semaine, il fut ainsi de quatre noces. Le dimanche, s'il ne dînait chez personne, il lui arrivait d'entrer chez le boulanger, d'ouvrir le four. Si quelque pâté gras, ou quelque

morceau de mouton sur des pommes de terre croustillantes lui disait, il l'emportait fort bien. Allez crier contre le percepteur qui peut doubler vos impôts. Il enleva ainsi une fois le milliard aux cerises de la Belle-Bergère. Le lendemain, Gaspard fait un crochet, passe par la métairie des Chargnat. Près du portail à boules de pierre, il attrape un des deux paons qui se promenaient, lui tord le cou. « Tu diras à monsieur Amédée, cria-t-il au métayer. Il nous a fait l'amitié de prendre notre milliard, nous ne voudrions pas lui faire affront en le laissant en arrière. Mais j'irai lui porter les plumes. »

Il les lui porta et lui dit en riant qu'avec les amis il fallait y aller sans façons.

Sa mère le gronda. « Au moins, tu n'aurais pas dû, pour ces plumes. — Hé ! les plumes de paon portent malheur. Suivez bien ces Chargnat vous verrez. »

Au moulin, aussitôt entré, voilà le tonton Amédée faisant la belle jambe, riant, tournant, envoyant chercher chopine pour le musicien et invitant Mariette.

« M. César, pensait le Dragon, ne désire-t-il pas savoir si Valentin vient ici ? » Les mains aux poches, Martin regardait faire le percepteur. Il poussa le Dragon du coude :

— Tu le vois, petit ? Il faudra remercier la Poule-Courte. C'est elle qui me l'envoie pour mettre ma maison en beau renom.

Et un moment après :

— Petit, dis-lui d'aller faire ses grâces chez la Quelette.

La Quelette demeurait dans la ruelle à côté de chez M. César. On montait trois marches et il y avait un petit palier. Laide à faire faire un écart à une mule, et toujours mise

salement, comme une femme de campagne. Mais quoi, elle était seule de son métier dans le pays. Quand une particulière se conduisait mal : « Va faire renfort à la Quelette ! »

Valentin pourrait bien venir. Et sûrement les Chargnat et lui se rencontreront autour d'une demoiselle que je connais.

Sur le chapitre de son sentiment, Valentin était terriblement soupçonneux, prêt à voir dans chaque mot une allusion. Si M. Amédée l'accueillait par un : « Alors ? toujours en train d'amourettes ? » comme tantôt pour Plampougnis, qu'en recevrait-il en guise de réponse ? On se sentait à la gêne, pis que si le temps tournait à l'orage. Et l'on se demandait comment se débarrasser du tonton, maintenant.

Après vêpres, le dimanche, comme Jeuselou accordait sa vielle, il reparut. Anne-Marie était au jardin avec Fanchon, mais Grange demeurait là. Pauline tremblait de voir survenir Valentin. « Devant nous, il n'y aurait pas d'algarade, mais… »

— Ces chaleurs d'août vous tuent, dit Mariette. Je crois bien que nous ne danserons pas.

— Nous serons, dit le Dragon, plus vaillants que vous. Monsieur Amédée, la partie de quilles ?

On laissait chez Martin les quilles du quartier. Ils passèrent sous les peupliers, mirent bas la veste. Gentiment, le Dragon prit la polonaise de M. Amédée, alla l'accrocher dans la cour, posa le castor et le jonc à pomme d'ivoire à côté, près des demoiselles.

Une partie, une autre, une autre encore. Il n'y en avait que pour le percepteur. Ses trois enjambées faites pour lancer sa boule, il criait, jubilait quand elle emportait le neuf ou envoyait une quille à la volée à travers le bataillon. Et de ce train tout l'après-midi : une fumée, un volume !

— Monsieur Amédée, vous devriez desserrer votre cravate. On dirait que vous allez avoir un coup de sang comme votre pauvre père.

Si cette remarque lui fit plaisir, il ne le montra pas. Il se donna moins de mouvement. La partie terminée, il s'étira et alla décrocher sa polonaise.

Martin l'envisageait, et se tourna pour dire quelques mots à Gaspard, à Jeuselou, qui firent les mêmes grands yeux.

— Il n'y a pas que la tête qui ait enflé, fit Jeuselou à mi-voix : tout le corps a comme forci.

M. Amédée les écoutait, la tête de côté, avec une grosse moue de brusquerie et de doute. Il plongea une main dans une manche qui lui parut étroite. Il n'arrivait pas à enfiler l'autre. Sa polonaise le gênait aux entournures. Il fit effort, le dos craqua.

Les oreilles lui tintaient. Il prit son castor, voulut l'enfoncer : sa tête n'y entrait plus. Jusqu'à son jonc qui se trouvait de deux doigts trop court.

— Vous ne semblez pas bien, monsieur Amédée ; nous allons vous accompagner chez votre frère.

Le Dragon et Jeuselou l'escortèrent, d'un air d'attention, d'inquiétude. L'autre, les yeux ronds, regagna le Pontel en

silence. Aussitôt rentré, il se dit malade à la servante et se mit au lit sans souper, pour la première fois de sa vie.

Mariette avait compris le Dragon au premier mot. Elle s'était mise avec Lucie à la polonaise – jamais travail de couture ne leur coûta si peu, – puis avait resserré elle-même le castor, et forcé Pauline à rogner la canne. Si Grange les avait surprises !

Tonton Amédée ne reparut de huit jours, puis revint un soir, affecta de rire très haut, et de chercher ces demoiselles.

— Elles m'ont joué le tour, les friponnes ! Mais je les repincerai et je me payerai sur elles, dites-le-leur, père Martin.

On ne le revit que par occasions.

Il marquait toujours, cependant, beaucoup de jovialité et de cordialité. Le jour de la foire, à Saint-Amand, il distribuait ses grosses bonnes grâces sur le foirail. Il aperçut Valentin et vint à lui, la mine riante, la main tendue. Valentin mit ses mains derrière son dos. Et comme l'autre, à cet affront public, se récriait, disant qu'il fallait oublier les vieilles querelles de la politique :

— Il n'y a pas de politique. Je ne vous aurais fait aucun affront si vous n'étiez venu le chercher. Voulez-vous que je vous dise ici pourquoi je ne mets pas ma main dans la vôtre ?

Il s'était souvenu d'un mot de Gaspard, et sur cela, tant il avait de confiance dans son ami, il avait marché. Ils aimaient peu le tonton, qui n'avait été qu'une manière d'officier, plutôt commis aux vivres, et qu'on appelait Vaisselle-d'Étain, parce qu'il n'allait pas au feu. Enfin, ce fut dit,

et en plein soleil. L'autre perdit contenance, mâchonna on ne sut quoi entre ses dents, fit demi-tour.

D'un personnage aussi absolu, cela fut remarqué. M. Solier dit à Gaspard que Valentin le payerait cher un jour ou l'autre.

— Si, si, je connais l'oiseau. Il est plus rancunier et plus dur que son fameux frère.

Gaspard prétendait que la mode était venue de mal parler d'eux et qu'il n'en fallait pas croire la moitié de la moitié.

Ce fut ce qu'il dit à Anne-Marie. Il vit bien que cette scène l'avait inquiétée et qu'elle aurait voulu en raisonner avec lui. Mais il se borna à peu près à combattre ses préventions contre les Chargnat.

Ensuite, Anne-Marie repensait à part soi à ces messieurs, à Pauline. Elle s'accusait de n'avoir pas suivi ces dernières semaines d'autre pensée que celle de son petit garçon perdu. « Pauline ne me parle plus comme autrefois. Alors, elle aurait cru n'avoir d'amitié pour quelqu'un que si nous partagions cette amitié. J'avais promis à notre pauvre mère, la nuit de sa mort, de veiller sur cette petite. Elle, elle aurait su veiller, mais c'était une autre femme. Il faut pourtant que Pauline voie des personnes jeunes. Ah ! qu'elle ne se marie pas sans rien comprendre à la vie ni à soi-même. J'étais trop innocente, aussi. Mais Pauline, je ne me suis pas assez occupée d'elle. Je sortirai moins avec le père. Nous irons, elle et moi, au jardin des Martin. »

Grange grogna beaucoup.

— Alors, maintenant, dans la famille, l'un d'un côté, les autres de l'autre ? Ça a bonne façon !

Anne-Marie l'apaisait, et n'était pas fâchée d'espacer les visites chez les Chargnat. L'air qu'on respirait dans cette maison l'oppressait. Elle se demanda, les rares fois où elle y fut, à quoi allait l'amabilité plus marquée de M. César et d'Elmire.

De tout cela, elle aurait aimé s'entretenir avec Gaspard, mais on ne le voyait plus. Il travaillait à l'abatage de son bois. Il s'était installé à Comheneire. Il échappa au Dragon de dire qu'il avait fait des courses du côté de Doranges.

Quand Gaspard se trouvait dans le voisinage, tout allait mieux. Pauline même prenait tout avec plus d'entrain. Ce changement de Pauline, voilà bien ce qui donnait le plus à penser. Elle avait perdu sa coquetterie, sa vive humeur, ses chansons. Par périodes, elle s'imposait des mortifications qu'Anne-Marie devinait, comme de manger le dessert du côté de sa mauvaise dent. Elle avait paru heureuse d'aller plus souvent au jardin avec Anne-Marie ; mais on la sentait occupée d'une idée, comme si elle avait à prendre quelque décision d'importance.

Anne-Marie remarqua que, depuis sa dernière danse avec Valentin, elle n'avait plus dansé avec personne. « Elle n'aime pas Valentin Verdier, pourtant ; il ne se peut pas qu'elle soit amoureuse. »

Alors qu'elle était petite fille, une nuit où Anne-Marie couchait à la Belle-Bergère, sur les deux heures elle avait été réveillée par de grands coups à la porte. C'était un homme, un grand à joues rouges, avec de la barbe. Il avait demandé une soupe et une chopine. Elle était venue le regarder entre les barreaux de l'escalier. Il achevait de manger, debout, avalait en hâte un dernier verre de vin ; et il était parti à tra-

vers la nuit, la tempête. On en parla beaucoup. « C'est un amoureux ou un fou », disait la mère de Gaspard.

Ce mot d'amoureux était depuis ce jour-là entré dans la tête d'Anne-Marie avec une couleur singulière. Elle admettait que Robert eût été amoureux d'elle. Gaspard, non : ils s'étaient connus de toujours, ç'avait été l'ami de toute sa vie. Pauline, certainement, n'était pas amoureuse. Valentin ne lui était rien, ni son cousin, ni son compagnon. Pourquoi songerait-elle à lui engager tout ? Seulement, Pauline se demande ce qu'elle devra répondre si M. César la veut pour femme. Et M. César, sans doute, va faire bientôt sa demande. Qu'en arrivera-t-il ?

CINQUIÈME PAUSE

La Mariette de l'Imberdis et son message. – *Gaspard sur les routes*. – Il arriva ce qu'elles n'attendaient pas.

Un soir de septembre, elles allèrent au jardin. Un parfum de coings et de feux d'herbes traînait dans les venelles. Une prune bleue tombait sur les tuiles, roulait parmi les orties. Dans ce grand calme, il sembla à Anne-Marie que quelqu'un les suivait. Elle eut peine à enfoncer dans la serrure la grosse clef à quoi pendait un morceau de bois.

La porte poussée, on se trouvait dans une resserre de brouettes et d'outils. Des tresses d'ail, des bottes de thym mettaient là une odeur rustique et vive.

Anne-Marie et Pauline chaussèrent des galoches. Il leur arrivait de jardiner un peu, de lier les salades ou de soulever

la citrouille pour glisser dessous la tuile qui la garderait de pourrir. Travailler, c'est laisser couler ses peines.

Anne-Marie s'était attardée à songer une demi-minute. Elle se leva pour bien enfoncer les pieds dans les galoches, fit deux pas. Quelqu'un, dehors, frôlait la porte. Son cœur s'arrêta. Elle jeta l'œil dans le jardin, par la fenêtre, ne vit pas Pauline. On toqua, d'un coup brusque. Elle marcha sur la porte et l'ouvrit.

Entra une femme à face rouge et sauvage, battue de deux mèches noires, une mendiante à la robe roulée sur ses cotillons, qui tenait un grand bâton à la main. Alors, Anne-Marie reconnut la Mariette de l'Imberdis.

Une déraisonnée qui s'en donnait peut-être plus l'air qu'elle n'en avait la chanson, afin de pouvoir insulter les personnes. Cette grande chabraque avait une maison ; elle était la droite sœur de M. de l'Imberdis, le charlatan qui vendait son onguent devant le portail de la paroisse, les dimanches ; mais elle aimait mieux courir les chemins. Elle entrait partout, refermait la porte d'un coup de sabot en ruade, et, sans bonjour ni bonsoir, d'une voix à crier au feu, débitait les nouvelles : les malheurs, les morts, les mariages. C'était un journal. On lui donnait toujours quelque chose. Elle le fourrait dans le devant de sa jupe troussée, comme font celles qui cueillent les pommes, et reprenait la porte.

Là, son entrée faite, elle tend à Anne-Marie un papier plié et cacheté avec de la mie de pain.

L'écrit n'était pas long.

« Vous avez dû savoir que je vous avais dit vrai. Mais vous vous y êtes prise trop tard. Si jamais je retrouvais qui vous savez, il faudrait tout de suite tenir compte de l'avis. »

Anne-Marie devint blanche comme sa guimpe, avec des yeux qui éclairaient. Elle tenait ce papier qui lui tremblait dans la main, et faisait des efforts incroyables pour avoir un mot. L'autre – ce fut si subit qu'il n'y eut pas à l'empêcher – rattrape la feuille, la met en boule et l'avale.

Elle allait pour sortir. Anne-Marie se jeta sur la porte, criant, appelant Pauline. Les voilà toutes deux après cette femme. Anne-Marie, cherchant ses yeux, la suppliait et trouvait pour lui parler du petit garçon perdu tout ce qui se peut de plus déchirant et de plus fort. Et des instances, des promesses, des prières. Une âme chrétienne n'y aurait pas résisté. Cette Mariette finit par la regarder ; elle se troubla.

— Je vous connais… Je connaissais votre mère. Une fois, j'étais petite, elle me donna deux pastilles. Je m'en souviendrai tant que je vivrai. Ces pastilles ! J'étais reine de France !

Sa voix, toute basse, coupée, machinale, comme si elle se parlait à elle-même, faisait contraste avec sa crierie de tantôt.

— Le papier, c'est un homme qui me l'a remis : « Tu le lui donneras et à personne autre. Tu le reprendras ensuite. » C'était loin d'ici, dans les bois, près d'une fontaine où je mangeais mes croûtes en les trempant.

Il n'y eut rien à en tirer de plus. Rien ne servit de rien. Une pièce de bois. Anne-Marie étala l'argent qu'elle avait sur

elle. L'autre envoya la main et le rafla d'un coup pareil au coup de patte d'une bête. Elle marmonna :

— J'ai la maladie de chercher le croûton.

Cela signifiait que l'argent ne pouvait rien sur elle parce qu'elle aurait toujours le goût d'errer en mendiant. Pauline imagina de courir au cabaret et de rapporter deux bouteilles. Ce vin passa comme de l'eau. La Mariette, appesantie, promit d'un signe de tête, si elle revoyait l'homme, de lui parler comme Anne-Marie se tuait de le lui demander. Elle se taisait, le regard plus lourd, la face plus flamboyante et plus sauvage, cuvant son vin avec de gros renvois.

Anne-Marie l'envisageait, cette femme qui pourrait l'aider à retrouver son enfant : et comment la toucher ? Comment la rejoindre ? Sur sa figure torturée, les larmes coulaient fil à fil.

Les émotions de ce soir-là la brisèrent. Elle faillit tomber malade. Un tourbillon d'espoirs et de craintes ne lui laissait aucun repos. Elle n'eut pas de cesse qu'elle n'eût vu Gaspard.

Gaspard, en achetant le bois de Combeneire, avait fait un coup magnifique. Son état dans le pays en fut bien augmenté. Il avait commandé des harnais tous pareils pour sa cavalerie. Il fallait voir cela : les houppes de laine bleue, les courroies, les grelots, l'éclat du vernis, le luisant des montures de cuivre ! On partait avant l'aube. À côté des limoniers, des cordiers, des brancardiers, les fouets claquaient en coups de pistolet dans la nuit. Les chars roulaient ainsi qu'un train d'artillerie, chargés de troncs énormes, et balançant de

leurs lanternes cerclées de grands ronds jaunes sur la route. Le convoi passait en ébranlant tout un canton. Ah ! il fallait voir ces descentes vers Jumeaux, où était la batellerie, ou sur Issoire par Sarpoil et Parentignat.

Le jour venait ; tout était gris encore, dans l'odeur du brouillard, qu'on commençait de voir filer par grandes brassées, très vite. Le bout des branches des fayards dégouttelait, sur le bord raviné où couraient leurs grosses racines. Une dernière grisaille s'enlevait, bue par la lumière, et du haut d'un tournant on se trouvait au soleil devant la plaine.

Devant l'Allier qui vient des bonnes terres chaudes de Langeac et de Brioude. Là-bas, c'est le Lembron, un pays riche, la plaine d'Issoire et ses trois Couzes. Là, Sauxillanges et ses fours de potiers ; Usson, sous le château en éboulis de la reine Margot ; la Comté, le pays des bois, comme on dit, sa terre à blé, devant les puys pointus couverts de chênes. Et l'Allier tourne sous les vignobles de Corent, de Soulasse ; puis les vergers de Veyre ; les pièces et les pièces de froment, vers Clermont, et les noyers au fil des routes, le grand pont de Pont-du-Château, et le Marais, passé Riom, le terreau noir si fameux qu'on le travaille à la bêche à deux dents, sans y mettre les vaches ; le grand bocage de pommiers et de saules ; et plus bas, vers Randan, là où le pays devient moins propre au labour, la belle forêt, feuillue et fraîche.

Les cloches des bourgs parlaient à Gaspard dans le vent du matin. Il avait fait amitié avec les gens, ceux des métairies et les autres, ceux des chantiers, des ateliers et des boutiques. Les mendiants même des chemins étaient de son alliance. Il marchait, la main sur la chaîne de ses gros pommelés, et il se sentait aussi solide que le tonnerre du ciel.

Il vint, il écouta longtemps sa cousine. Elle savait qu'il ne voulait croire aux histoires que s'il ne pouvait faire autrement. Elle s'y attendait : rien, rien du tout, dirait-il, ne prouvait que le donneur d'avis eût jamais su quelque chose. Mais non. Peut-être sentait-il que l'émotion d'Anne-Marie devait répondre à une réalité, ou comprenait-il que ces avis étaient véritables. Elle espérait de lui une promesse. Il lisait cela sur sa pauvre figure. Il avait pensé d'abord à ce qu'il pourrait faire. Il pensait maintenant à ce qu'il pourrait lui dire. Et puis elle le regardait si droit dans les yeux, d'un tel regard d'attente et de confiance qu'il ne sut pas ruser, ni même se retenir de penser tout haut devant elle.

Que pouvait-on ? Voyait-elle qu'il fallait tout attendre du temps, du hasard ? Voyait-elle bien qu'il allait sans moyens, sans lumières, comme s'il cherchait de nuit une aiguille dans un bois ?

C'était elle à présent qui se taisait, qui faisait signe qu'elle savait bien. Mais elle continuait de le regarder avec ce grand air d'attente. Un être qui attend tout de vous, qui vous apporte sa foi, qui se tient là, s'en remet tout à vous, comment ne pas tout lui donner ?

Il aurait voulu que sa poitrine s'ouvrît pour qu'elle pût y lire. Il se leva. Il ne savait pas ce qu'il pourrait faire, mais il essaierait de forcer le hasard.

SIXIÈME PAUSE

Le second jardin. – Détermination de Pauline. – Cette histoire de billet avait étrangement secoué Pauline. Elle avait

remarqué les allures du père et celles de M. César ; une demande en mariage n'allait plus tarder. Mais elle sentait d'autres choses dans l'air à cause de Valentin et de M. Amédée, à cause de Gaspard, de l'enfant perdu. Tout lui disait sourdement qu'on arrivait à un tournant. Se laisserait-elle mener par les événements ou saurait-elle faire ce qu'elle avait à faire ?

Au fond, elle était bien la sœur d'Anne-Marie. Plus indépendante, peut-être, quoique aimant davantage la compagnie ; moins chrétienne de pensée aussi, un peu plus attachée aux plaisirs, aux dehors ; mais le même fonds de vaillance, d'opiniâtreté et de candeur ; la même croyance généreuse qu'il faut suivre la vérité de son cœur, trouver la voie royale et n'en plus vouloir sortir.

Les nuits, elle se réveillait pour y penser. C'est terrible de se voir à une heure où la destinée est en jeu. Il faut se déterminer seule, parce qu'on est seule pour sentir ce qu'on sent et pour entendre ce que la noblesse commande. Les autres ne peuvent savoir, et ils veulent vous rendre heureux à leur façon. « Mais je ne me laisserai pas mettre la main dessus. Anne-Marie devait obéir à son âme et non à ce qu'on a fait passer avant cela : la famille, l'argent, les convenances. »

Pauline croyait que son parti était pris. Elle s'était résolue à une démarche qui la faisait trembler. « Je n'aurai jamais le courage, je sais seulement que je dois l'avoir. »

Elles descendirent à Ambert pour la foire, le jour de la Saint-Michel. Le temps était encore beau et clair. L'année, d'ailleurs avait été sèche, par malheur pour Grange. Faute d'eau, les papetiers avaient chômé plusieurs semaines.

Sur le soir, avec Fanchon, elles allèrent aider Mariette à cueillir les poires. Martin vint, amenant Barthaut, le magister du Monestier. Il était un peu fier de ses jardins, de son pavillon bourgeois, et il voulait les montrer au bonhomme. Valentin Verdier et le Dragon les avaient suivis.

On fit tous ensemble un tour complet, allée par allée. Le Barthaut, descendant de sa montagne, s'émerveillait des espaliers de pêches et de vignes. Là le petit noir qui est mûr pour la fête de Notre-Dame, là celui de la Madeleine, là le chasselas doré, le raisin gris, le raisin rose, les muscats dont on fait le vin de Madère, le gros raisin du Cap, si bleu sous ses feuilles si larges…

— Ah ! c'est que ça mûrit dans ce coin, disait Martin, la chaleur s'y ferme !

Et cueillant une tête de rose trop ouverte, un peu fatiguée déjà :

— Tenez, mettez ça dans votre poche, ça fera sentir bon votre mouchoir.

De derrière le mur, dans les feuillages de noisetiers pourpres, un pavillon rose surveillait l'enclos de son œil de bœuf.

— C'est le pavillon de M. César. Là-bas, ces têtes d'arbres, le jardin du maire. Après celui du maire…

Le Barthaut cependant dut repartir, et Martin le raccompagna. Chacun s'était espacé à sa fantaisie. Le Dragon prit à part Anne-Marie. Gaspard l'avait chargé de lui demander la lettre où ils avaient cru lire que l'enfant était chez un avare, chez Chassaigne. Anne-Marie avait toujours ce papier avec elle, dans un soufflet de son livre d'heures. Elle alla

chercher le livre dans la resserre et emmena le Dragon pour tâcher d'en tirer quelque chose sur leurs entreprises.

Lorsque le Dragon repassa devant le moulin, il s'entendit saluer par Martin qui fendait du bois au bas de l'escalier :

— Au revoir, petit !

Il ralentit, approcha. À sa mine, Martin comprit qu'il avait quelque chose à dire. Alors, lui :

— Tâche d'en trouver une à Saint-Amand. Si tu attends la Mariette, tu attendras trop. Mais, vois-tu, tu feras une heureuse en te tenant tranquille.

Le Dragon, d'un clin d'yeux, fit signe que tout irait comme il faudrait et qu'il ne s'agissait pas de cela.

— Ça ne fera peut-être pas du vilain, dit-il à mi-voix, mais gare l'histoire ! Vous ne saisissez pas ? Votre jardin est bien joli ; seulement, autant vaudrait qu'il ne joignît pas celui de Chargnat l'Empereur.

— Et pourquoi ça, petit ?

— Parce que M. Amédée était à la lucarne. Je l'ai vu, moi, en partant. Il aura vu se promener un monsieur et une demoiselle. Attendez la suite… À l'honneur de vous revoir, beau-père.

Cependant, au jardin, une lune quasi ronde avait commencé de luire entre les branches des acacias. Mariette et Fanchon voulurent achever leur cueillette.

Pauline et Valentin peu à peu s'étaient trouvés en arrière. Tout tournait pour Pauline dans un vertige fait de peur, de courage, de confiance. Un tournoiement de brouillards pâles qui lui vidait la tête. « Je vais oser une chose inouïe. Mais si je me trompais, s'il ne m'aimait point ? Je sais qu'il a l'âme sincère et grande ; mais qui suis-je pour qu'il veuille de moi ? S'engager maintenant et ici, et pour l'éternité ! »

Elle sentait sa jeunesse comme une sorte de manque, qu'une confiance venait combler, et il lui semblait que la noblesse serait de suivre cette confiance-là. « Mon ami, mon grand frère, comme ce serait bon de nous trouver l'un l'autre ! Mais le courage d'oser, le courage ! Si cette feuille qui vole tombe sur le buis, j'attendrai encore. »

Elle dit que du haut de la petite butte on devait apercevoir les maisons de Roche-Savine. Ils suivirent sans plus parler la sente qui montait en lacet à travers les touffes d'épine-vinette et de poule-qui-pond. On arrivait à un banc et à une table de lave sous de gros acacias caverneux. Pauline avait le souffle aussi court que si elle venait de gravir une montagne. De son gant, Valentin balaya une jonchée de feuilles, rondes comme des piécettes. Pauline ne s'assit pas. Elle entendait la voix d'Anne-Marie dans l'autre jardin. « Non, il n'en ira pas de nous comme il en est allé de Gaspard et d'elle. »

Valentin était debout, la main posée sur la table de lave. Dans la demi-clarté, il vit que Pauline cherchait son regard. À travers le feuillage clairsemé, la lune éclairait cette jeune

tête charmante : le col nu, les boucles roulant sur la joue, la petite bouche au sourire tiré, singulier, quasi perfide. Il vit les lèvres se séparer ; se séparer de nouveau… Elle paraissait vouloir dire quelque chose.

Elle avait des yeux d'un éclat extraordinaire ; et soudain, elle devint toute vermeille par le feu de son cœur. La voix lui manquait. Alors, elle posa simplement la main sur la main nue de son ami.

QUATRIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

La Poule-Courte assassinée. – Elle sauve le tailleur de la rage. – Le lendemain même de la foire, la Poule-Courte se montra au moulin. Et quels yeux aux aguets derrière ses besicles. Elle venait chercher des nouvelles de Pauline, ce pauvre agneau qu'on ne voyait plus. Peut-être Mme Anne-Marie hésitait-elle à descendre, à cause de la Fanchon ? Le fait est que M. Verdier le jeune courait après cette fille d'une façon qui faisait parler tout le monde.

Suivaient sur Valentin des horreurs et des rages que Mariette écoutait avec une grande mine apitoyée.

Martin s'avança, les mains aux poches. Après ce que le Dragon lui avait dit, il s'attendait bien à voir les Chargnat et leur Poule-Courte en campagne. D'autant plus qu'en ville le bruit du mariage avec M. César grossissait. C'était un bourdonnement étrange.

— Pauvre Poule-Courte, comme vous feriez mieux de penser à votre bonheur en l'autre monde qu'au bonheur de vos amis en ce monde-ci !

« Tu ne viendras pas chez moi faire tes manigances. » Il la prend par la main, la ramène jusque sur les marches. Maintenant, compte les clous de la porte, tu sauras combien il y en a.

Une des vaches de la Calandre était tombée dans le ruisseau et s'était cassé un pied. Le Dragon avait reparu dès l'après-dînée, un peu curieux de voir ce que les Chargnat allaient entreprendre contre Valentin. Il proposa d'abattre la bête sur place et de saler la chair. Il montra même comment s'y prendre : on met les pièces avec le sel dans un sac à deux gueules, car si la chair de porc n'en prend que ce qu'il convient, la chair de vache en prendrait dix fois trop. Martin et lui, chacun de son côté, tirant pour tenir la toile bien tendue, agitaient ce sac tant qu'ils pouvaient. Guillaume achevait de gratter la peau de la bête. Tous se démenaient. Mariette se voyait plus d'ouvrage que quand on saigne le cochon. Elle en était à regretter que son père eût mis la Poule-Courte dehors, le matin, parce qu'elle n'osait aller chercher Lucie.

— Parions, dit le Dragon, que la Dorothée revient ce soir. Il fait chaud ; elle est allée à la cave avec son verre en poche, elle ronfle à présent derrière ses volets. Mais quand elle se réveillera…

Martin emportait avec Guillaume un baquet de sang.

— Elle ne reviendra pas ; parions bouteille.

On parie. C'était une journée de gros soleil. Une bouffée de vent du midi, par moments, enlevait aux peupliers trois feuilles jaunes. Les pigeons roucoulaient sur le toit du Cadran-Bleu.

Martin ne voulait pas rester sur le malheur de cette vache. Il dit cinq ou six paroles au Guillaume ; et une minute après ils s'échappent, le meunier portant une seringue de cheval, et son valet un pistolet de cavalerie aussi long que le bras.

À ceux qui leur demandent où ils vont :

— Donner un clystère à une mule. Suivez-nous seulement.

Ils arrivent au Chicot avec tout un cortège. Martin fait signe au monde de se tenir coi, se hisse sur le dos du Guillaume, regarde par le cœur du volet. Au frais, dans la salle, la Poule-Courte ronflait, les mains sur le ventre. Il se poste, braque sa seringue. Le Guillaume arme son arquebuse.

Les femmes s'écartent en se bouchant les oreilles. Un marmouset n'a que le temps de se sauver en piaillant. Le coup part en l'air, faisant révolution dans le quartier. Et aussitôt des hurlements de goret qu'on égorge. La Poule-Courte paraît, dans la fumée, bramante, révolutionnée, dégoulinante de sang.

— Au secours ! On m'a assassinée ! Main-forte ! À mon secours !

Après cela, elle fréquenta moins le moulin. Mais peut-être sur le désir de M. César, elle n'hésita pas à aller espionner Pauline aux Escures.

Elle avait su qu'il était revenu quelque chose du petit garçon. Elle imagina – on l'apprit par Lucie – qu'il faudrait consulter là-dessus le bossu Gervais.

Ce bossu avait pris nom de sorcier ; un peu sur sa mine, son air malin, sa voix aigre comme un bouchon qu'on coupe ; un peu sur ce qu'il avait chez lui un mauvais livre, le ***Petit Albert*** ou le ***Dragon rouge***.

Gaspard et ses frères n'en pensaient pas grand'chose. Anne-Marie leur demanda pourquoi. Parce qu'ils n'aimaient

pas ces tailleurs qui travaillent assis. Et d'autres bonnes raisons. Chacun se fait ses idées.

Le Dragon avait quelque chose à dire qui regardait l'enfant. Il vint un matin aux Escures. Il trouva le bossu dans la cuisine, qui cousait, jambes croisées, sur la table.

Le Dragon passa près d'Anne-Marie dans la petite salle. Mais il n'y était pas de cinq minutes que, tandis que sa cousine continuait à parler, il se leva sur la pointe des pieds, alla à la porte et l'ouvrit si brusquement qu'il envoya le bossu rouler à quatre pas.

— Mais que diable faisais-tu là, pauvre ami ?

— Je cherchais mon dé, qui avait roulé.

— Ton dé ? Le voilà sur la table…

Comme le Dragon s'en retournait, du portail il vit venir la Poule-Courte. « Celle-là et le bossu vont se trouver ensemble, puisqu'Anne-Marie est allée chez le métayer. Et ce tête-à-tête ne vaudra rien du tout. »

Il s'arrêta, donna le bonjour à la Poule-Courte, lui dit qu'elle serait forcée d'attendre sa cousine, mais qu'elle aurait le bossu pour lui tenir compagnie.

— Je sais, fit la Poule-Courte un peu revêche, il est venu en journée faire un habillement pour le Nanne.

Elle savait tout.

— Oui ? Eh bien, surveillez-moi de près cette bosse. Pour moi, ce matin, il sent approcher une de ses rages.

— Qu'est-ce que vous me chantez ?

— Ce que je chante ? Comme si vous ne saviez pas qu'en lune nouvelle la rage le prend sept coups du jour.

Le Dragon la mène jusqu'à la fenêtre. Le bossu avait cette manie, quand il coupait le drap, et surtout aux tournants, de s'accompagner de grimaces qui lui tordaient le coin de la bouche.

— Vous voyez ? Si jamais il mord son étoffe, gare à vous : empoignez la demi-aune et faites vite : un coup par les dents de toutes vos forces. Il n'y a que ça pour arrêter l'accès. Quelqu'un l'aura déjà calmé tantôt : il a une grosse corne à la tête.

Elle passa sans répondre, entra dans la cuisine, pas très fière pourtant de s'y voir seule avec le bossu. Il essaya d'engager le propos, mais il la sentit sur ses gardes. Il pensa alors à son renom de sorcier et pinça le nez en ricanant. Elle, elle lui trouvait une façon bizarre. Les voilà, elle à attendre, au coin de la cheminée, lui à coudre une boutonnière, et tous deux à s'observer à la dérobée par petits coups d'œil.

La boutonnière achevée, il n'usait pas de fer à repasser, bien sûr. Selon son habitude – le Dragon ne la connaissait peut-être pas, – il prit l'étoffe à deux mains et, pour aplatir la boutonnière, se mit à mâcher de côté comme un chien fait d'un os à moelle.

Il ne mâcha pas longtemps ; par le travers des badigoinces lui arriva un tel coup de demi-aune qu'il ne sut où il en était. Jean de l'Ourse, celui qui abattait les forêts avec une canne de fer de deux quintaux pesant, même s'il était ressuscité tout exprès, n'eût pu mieux là que la Poule-Courte dans sa terreur.

Écharpé, stupide, éperdu, le tailleur jeta les mains à ses mâchoires. Il lui semblait n'avoir plus une seule dent qui ne branlât. Puis, empoignant ses grands ciseaux, il se lança sur la Poule-Courte qui n'eut que le temps d'enfiler la porte.

Ils ne couraient pas, tous les deux, ils volaient. On croit que s'il avait pu la rejoindre, il l'aurait mise en pièces.

DEUXIÈME PAUSE

Pauline parle à sa sœur. – Tracas d'Anne-Marie. – Catastrophe d'affaires. – Le soir même de la foire, comme Anne-Marie venait de se coucher, elle avait vu Pauline entrer dans sa chambre.

Pauline s'assit près du lit, se leva, tira un peu le paravent – c'était un cadeau d'Hortense, un paravent tapissé de gravures découpées, – comme pour faire là une petite chambre à elles. Elle paraissait très animée, et respirait vite. Tout de suite, voulant tout établir d'un coup, elle dit qu'elle s'était engagée à Valentin Verdier. Elle pensait mettre ainsi cet engagement hors de discussion, faire bien sentir ce qu'il était pour elle et sa force. Mais elle dut deviner aussitôt qu'elle avait blessé sa sœur : d'abord en ayant pris une telle détermination sans l'avoir consultée, et en venant la lui jeter à la figure ensuite. Anne-Marie, qui ne répondait rien, lui paraissait dans un état aussi violent qu'elle-même. Alors, elle essaya de montrer de la gaieté ; elle parla des Chargnat ; comment pourrait-elle entrer dans cette famille ? Non, ce n'était pas à cause d'Elmire. Elle avait horreur de M. Amédée surtout.

— Il a une façon de me regarder… Je ne peux te dire comme il m’est odieux. Je l’appelle ce gros lard.

Anne-Marie voyait dans tout cela un mélange d’audace et d’enfantillage qui la renversait. Elle éprouvait une sorte d’admiration traversée de peur, qu’elle prenait pour de la colère et qui l’empêcha d’entamer les sermons. « Comme je suis irritable ! Si je la chapitrais, je me monterais trop. Jamais je n’aurais cru que j’avais ce coin-là de mon père. »

Pauline la sentait raidie, et cela ne l’invitait pas à parler en confidence. De la chaise de nourrice où elle était assise bas, elle ne pouvait pas même bien la voir dans l’enfoncement du lit. Elle avait tiré les rideaux verts. Mais ce lit avec son placard-armoire à son pied, était fait comme une grande boîte de bois peint, ouverte d’un côté seulement et pleine d’ombre. Il y eut une conversation longue et confuse sur Valentin – Anne-Marie avait cru comprendre que Gaspard n’était pas tellement favorable au mariage Verdier, – sur les Chargnat, sur les obligations que pouvait leur avoir le père. Le tout à voix basse, de peur que le père précisément ne les entendit et ne leur demandât de sa chambre quel chapelet elles dévidaient.

— Que veux-tu ? Monsieur César avec ses reniflements, ces regards froids qu’il coule de biais, sa peau rose, je sens que je ne pourrai jamais, je ne dis pas l’aimer, mais le supporter près de moi. Et tu trouves que ce n’est pas une raison raisonnable ?

Cette contrainte d’étouffer la voix la faisait paraître plus fâchée. Elle s’était levée, elle secouait la tête, prête à batailler contre tous.

Pour empêcher Anne-Marie de mal juger Valentin, elle dit que c'était elle qui s'était déclarée à lui, raconta tout. « Elle veut, songeait Anne-Marie, me rappeler ce qu'a été mon mariage ; elle me signifie qu'elle n'a pas attendu comme moi qu'on disposât de sa main pour faire sans elle son bonheur ou son malheur. » Mais aussitôt : « Est-ce que je m'irriterais par dépit ? Si elle s'est résolue seule à une telle démarche et si elle montre à présent de la révolte, c'est ma faute : je n'ai pas su être sa mère, comme je l'avais promis, pourtant. Et là, lorsqu'elle a fait allusion à Robert, je n'ai pensé qu'à en être piquée, au lieu de songer qu'elle se trouvait en même situation que moi autrefois. »

Elle n'aurait pas été couchée, et dans ce lit quasi clos, qu'elle aurait attiré Pauline à elle. De plus près, elles se seraient mieux parlé. « Voilà où j'en suis, avec de l'aigreur contre cette petite qui devrait être mon enfant, doublement, puisque mon enfant à moi je ne le verrai peut-être jamais plus. De grosses larmes lui roulaient dans les yeux. Pauline s'en aperçut, et, commençant de sangloter, elle se laissa aller sur le lit. Elle cachait son visage contre l'épaule de sa sœur pour étouffer ce bruit qui aurait pu réveiller le père.

Vinrent doucement les remontrances, les objurgations. Pauline faisait non de la tête entre deux sanglots. C'était Anne-Marie maintenant qui essayait d'aller à la gaieté.

— Tu accuses monsieur César de renifler. Mais dis-moi qui renifle, ce soir, dis-moi ?

Finalement, il fut convenu que le lendemain Anne-Marie parlerait au père pour Valentin ; à ce prix, Pauline s'engageait à ne pas lui écrire tant que le père n'aurait pas dit s'il donnait des espérances.

Encore battue d'orage, d'un mouchoir chiffonné elle tamponnait son visage en feu, humide de pleurs.

— Si on ne veut pas que je l'épouse, je n'épouserai personne. Personne ; ou lui pour être mon compagnon à toujours et jamais.

Pauline avait regagné sa chambre. Anne-Marie, qui tenait à se lever la première, en vraie maîtresse de domaine, aurait aimé s'endormir. Elle ne trouvait pas le sommeil. Ses pensées l'effrayaient. « Si Pauline a vraiment donné son cœur… Mais si le père a déjà pris des engagements ? La contraindre, pourtant, ce serait affreux. »

Elle se tournait, se retournait. La lune était la même qu'autrefois, et couchait par terre ce même carré de blancheur où se décalquaient les barreaux de la fenêtre. Ces bruits, les mêmes, de la fontaine qui semble s'arrêter et reprendre plus fort ; du vent qui arrive de loin, remontant de la plaine, de côte en côte, de feuillage en feuillage. Les mêmes, cette odeur de jardin, cette fraîcheur d'automne. La lune des nuits de ses quinze ans, alors qu'elle se réveillait pour penser à son ami.

Se sont aimés sept ans
Sans jamais rien s'en dire
Au bout de ces sept ans,
Son père la marie,
Son père la marie…

Il lui avait fallu obéir à son père, comme dans la chanson : elle n'avait rien vu d'autre, mais qu'oserait-elle conseiller à Pauline ?

« Je parlerai au père demain après son café. M. César en est au point de demander Pauline cette semaine, surtout s'il lui revient quelque chose de Valentin. »

Elle ne savait pas que M. Amédée avait vu du pavillon les deux jeunes gens ensemble, et qu'à cette heure son frère et lui se concertaient là-dessus.

Elle essayait de se persuader que le père n'aurait aucune raison de rebuter Valentin Verdier, ou du moins de se démontrer qu'il n'y avait entre le père et M. César que des liens d'affaires. Mais sa tête travaillait comme un moulin, et de toute la nuit elle ne put fermer l'œil.

Depuis les grosses chaleurs Grange paraissait plus soucieux. On le voyait seul dans les chemins, les mains derrière le dos, et il croisait les troupeaux sans rien dire. La sécheresse, en réduisant les papeteries au chômage, avait rompu ses mesures. Cet échec des machines l'humiliait. De plus, les affaires de son frère pesaient toujours sur les siennes propres. Il avait dû faire expédier à la Nouvelle-Orléans du sucre et du tafia qu'on ne trouvait pas à vendre à la Guadeloupe.

Ce fut ce matin-là qu'il reçut une lettre de Bordeaux. Il la lut, passa au jardin. Anne-Marie devina qu'il avait quelque ennui considérable. À peine à la grille, il déplia le papier, et il ne pouvait le tenir ferme. Il marcha un gros quart d'heure, le long du parapet, allant et venant, mais du pas d'un homme

assommé. Ensuite il remonta vers la maison, sans paraître rien voir. Le Nanne ramenait un tombereau. Il le regardait sombrement, d'une façon si appuyée, que l'autre, empêtré, s'y prit mal, faillit accrocher la borne. Alors, un vrai coup de fureur, avec des injures si grosses qu'elles n'auraient pas passé le portail.

Il se mit à table et mangea sans un mot. En se levant, il se versa encore un grand verre de vin.

— Père, votre café ?

Il fallut le lui apporter comme il montait en voiture. Il partit sans demander à ses filles si elles voulaient aller à Ambert.

Il ne parla que trois jours après : son correspondant de la Nouvelle-Orléans avait fait banqueroute.

— Je m'arrangerai pour ne porter tort d'un sou à personne, même s'il faut hypothéquer le domaine. J'ai toujours payé recta…

Ses filles savaient quelle grande idée il se faisait de la probité ; cela menait tout pour lui. Pauline aurait voulu dire qu'elle ne se souciait pas d'une perte d'argent et que Valentin Verdier l'épouserait sans dot. Mais elle sentait en ce moment le père lointain, prenant les choses de tout autre façon qu'elle. Elle convint avec Anne-Marie qu'il fallait attendre pour lui parler. La maison avait un air d'enterrement.

— Ah ! tiens ! On se dit qu'on ne sera bien que là-bas, au jardin des orties, répétait le père comme un refrain. Un drap blanc, cinq planches, un bouchon de paille sous la tête…

TROISIÈME PAUSE

M. César fait la demande. – Grange parle à ses filles. – Il porte la réponse aux Chargnat. – Grange en était, comme on dit, à déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul. Il cherchait pour payer l'un à emprunter de l'autre. Ni M. Regouyat, ni le Cadet Redon ne purent l'aider. Finalement il dut retourner à M. César, qui lui avança les fonds, et qui promit même, si Grange se trouvait embarrassé lorsque les billets arriveraient à échéance que le renouvellement n'en souffrirait pas de difficultés.

M. César prêtait sur première hypothèque, à huit du cent. C'étaient des conditions raisonnables : Grange n'aurait pas pu trouver mieux. Il dit à Anne-Marie qu'il était tiré d'affaire, ajoutant que M. César avait eu des façons de haut parage.

Il était encore ébloui par la délicatesse de l'avoué, qui n'avait amené la question du mariage qu'après avoir consenti au prêt. Le mariage, dans ces conditions, l'allégeait, le libérait, lui rendait la vie. Le domaine hypothéqué à un particulier quelconque, il n'aurait pas vécu. Être maître chez soi et ne faire perdre personne, tels étaient pour lui la loi et les prophètes. Mais M. César devenant son gendre, ces hypothèques prenaient le tour d'un arrangement de famille.

En une soirée on convint de tout. Il y aurait communauté de biens. Sur les deux cent quatre-vingt mille francs que disait posséder M. César, cent mille entreraient dans la communauté, le surplus étant stipulé propre au futur et à sa famille. Il dotait sa femme de quinze cents francs de rente et lui assignait un préciput de quinze mille francs. La demoi-

selle de son côté apportait un mariage de quarante-huit mille francs dont le père se réservait de ne verser les fonds que dans cinq ans, en payant simplement les intérêts d'ici là.

M. César ne reparla plus de la contre-lettre. Après ce qu'il avait promis à Anne-Marie, Grange n'avait pas osé y revenir. Il n'allait pas dire maintenant à M. César qui était au vrai ce Robert, son futur beau-frère.

Malgré tout, il ne put s'empêcher de glisser un mot, touchant l'espoir qu'on avait eu de retrouver le fameux papier. M. César approuva, dit d'un ton un peu froid qu'il s'en inquiéterait dès qu'on l'aurait mis au fait exactement ; qu'il pensait du reste que M. Grange voyait où et comment entreprendre des recherches. Grange, le rouge aux joues, avec des rires de bonhomie, traita cela comme une chose en l'air, dont on reparlerait lorsqu'on serait sorti de la grande affaire des noces.

Il ne dut pas s'écouler plus de cinq jours entre le soir de la foire et cette conclusion du mariage. Anne-Marie attendait le moment favorable pour parler au père. Pauline se promenait dans l'allée d'où l'on voit la route, et y entretenait ses espérances, tirant parfois rêveusement le bout de quelque branche couleur d'aurore. Valentin lui avait fait remettre une lettre par le filleul de Gaspard ; elle dormait chaque nuit la joue sur ces feuillets. Mais, fidèle à la promesse exigée par Anne-Marie, elle s'était interdit d'y répondre. Elle avait simplement envoyé à son ami un bracelet de ses cheveux.

Au souper, ce soir-là, le père se montra plus gracieux, bien qu'occupé d'affaires à lui et suivant assez mal ce qui se

disait. Puis il revenait, cherchait un compliment à faire à ses filles sur la soupe de raves ou sur la confiture de reine-claude. Pauline sut le mettre sur les bois de M. Verdier et le faire causer un bon quart d'heure. Ce nom seul de Verdier dans une phrase, des propos quelconques sur leurs bois, sur leur métairie, donnaient à Pauline de grands plaisirs.

En sortant de table, elle s'approcha de sa sœur, lui souffla de parler ce soir même. Anne-Marie se demandait si le père était simplement satisfait d'être sorti de ses embarras, ou s'il y avait autre chose. Lorsqu'il leur demanda de l'accompagner dans son cabinet, elle frémit.

Il s'installa, les mains à cheval sur les genoux. Ce mariage, qui l'avait ravi, au Pontel, pourquoi ici l'oppressait-il un peu ? Sans le savoir il en voulait de cela à ses filles. Il parlait du dérangement de ses affaires et des services immenses que lui avait rendus M. César. Il essaya de passer de là au mariage. Son ton, son allure changeaient. Il s'embrouilla, s'arrêta, repartit, entama le chapitre comme si c'était chose de longtemps entendue…

La vieille odeur de cuir et d'humidité faisait mal à Pauline. Elle s'inquiétait de ne plus se sentir aucun courage. Le moment était venu pourtant où il fallait faire tête. Elle entendait à peine le père exposer les questions d'intérêt. Des mots inconnus, comme préciput, lui frappaient l'oreille et lui paraissaient avoir un sens secret, révoltant. Le cœur lui battait jusque dans la gorge.

Tantôt, à table, elle avait tout échafaudé encore. Il lui semblait que le père ne pourrait que se laisser convaincre. À présent, toutes ses raisons s'étaient sauvées. Elle saurait seulement dire qu'elle n'épouserait jamais M. César.

Embarrassé par le silence et par la pâleur de ses filles, le père s'empêtrait, parlait avec un soupçon de brusquerie mais sans chaleur et sans force. Pour sortir d'un moment si pénible il se résuma : un tel parti, c'était magnifique ; il savait pouvoir compter sur l'obéissance d'une fille qui ne lui avait donné que de la satisfaction et il était ainsi certain d'assurer, en même temps que la tranquillité de ses vieux jours, le bonheur de sa petite Pauline.

— Vous vous marierez d'ici à l'avent. Dans ces affaires, rien ne vaut de traîner quand tout est conclu.

Au premier mot de Pauline, et plus encore à son air qu'à ses paroles, il comprit que c'était non et non. Il s'attendait à quelque résistance, peut-être, non à cela. Parfois il disait, d'un certain ton, que la petite avait une tête aussi dure que la sienne. Mais aujourd'hui il ne songeait plus à lui en savoir gré. Il se leva, bouscula du pied sa chaise, marcha de furie jusqu'à la muraille.

— Échinez-vous toute une vie pour faire vivre vos enfants comme vous n'avez jamais vécu ! Quand vous croirez avoir un pauvre mot de merci, vous aurez ça qu'on n'en fera même pas compte. On ne se soucie ni de vous ni de vos peines. Mais, sacré tonnerre de tonnerre !…

Il repartait, continuait de faire le cabinet dans toute sa longueur. De l'épaule il heurta une liasse de brides pendue à une patte de fer, la fit choir sans s'arrêter. Pauline le suivait de ses yeux tout grands, et paraissait se buter dans son silence. Anne-Marie, clouée sur sa chaise par cette violence, tâchait par ses regards de supplier le père qu'il se calmât. Enfin, congestionné, tremblant, il se passa la main sur la face, et se redressant, de l'autre bout de la pièce :

— Vois, Pauline, ça vaudra tout autant, monte dans ta chambre. Je ne souhaite pas que tes enfants te donnent un jour le camouflet que je viens de recevoir de toi.

Il attendit qu'elle fût sortie et revint à son fauteuil. Cela lui avait fait une révolution. Que répondrait-il à M. César ?

— Parle-lui, toi, à ta sœur. S'il le faut, dis-lui qu'on lui donnera du terme. Nous trouverons un prétexte pour retarder jusqu'après l'avent. Raisonne-la, qu'elle ne reste pas sur ces enfantillages.

Il avança son fauteuil près d'Anne-Marie et se remit à lui exposer l'état de ses affaires. Si M. César exigeait le payement des billets à l'échéance, ce pourrait être la vente du domaine, et même la faillite.

— Tu sais que ça me tuerait.

Alors que tout s'arrangeait par ce mariage !

— J'ai trop gâté Pauline. Elle avait des canards, je lui ai acheté des pintades ! Il est vrai que les couvées ne font pas bonne fin ici ; le pays est trop froid ; ces bêtes crèvent avant d'avoir la tête rouge… Mais, enfin, nous la traitons en princesse. Il aurait fallu voir ça chez mon père. Qu'est-ce qu'elle s'est donc mis en tête ?

Anne-Marie n'osait parler à fond contre les Chargnat, parce que Gaspard paraissait maintenant les ménager beaucoup. Elle voulut pourtant demander au père s'il ne pourrait trouver d'autres prêteurs et sortir sans eux de ses difficultés ?

La colère le reprit.

— Tu ne sais pas où j'en suis, pauvre petite ! Vous, vous ne vous inquiétez de rien. Moi, je vois le train de ce monde. M. César tâcherait de mettre la famille plus bas que terre.

Jusqu'ici il n'avait pas vu si nettement qu'il se trouvait dans sa dépendance. La poitrine barrée, il tâcha de reprendre souffle, passa deux doigts entre son cou et sa cravate.

— Allez vivre avec ces belles idées de faillite devant vous ! Les ennuis qui arrivent, passe. Mais ceux que vous font vos enfants…

Et se tournant, s'adressant à Anne-Marie (oui, à elle !) :

— Pourtant, pauvre petite, j'ai toujours tâché de travailler à votre bonheur.

Grange attendit six grands jours avant de retourner au Pontel. Encore se fit-il bien enseigner par Anne-Marie ce qu'il aurait à dire. Pauline était toute jeune : il serait meilleur d'attendre un peu ; aucune maladie ne l'attaquait, non ; seulement elle avait besoin de se fortifier, d'être surveillée et dorlotée par sa sœur. Pourquoi se presser, puisque le projet tenait plus que jamais ? Il dit cela de son chef et n'ajouta pas, comme le voulait Anne-Marie, que M. César et Pauline avaient besoin de se connaître davantage.

Mais ces défaites, il les déballa en phrases si entortillées, avec un visage si contraint, que la chose paraissait tourner moins à un consentement qu'à un refus.

M. César jouait avec son paquet de breloques, et, par instants, comme pour le percer, jetait à Grange un regard oblique et rapide.

Tout d'un coup Elmire entra. Avec une amabilité au vinaigre, elle s'adressa à M. Grange et à son frère ensemble, les félicitant, leur demandant à quelle date ils arrêtaient le mariage. Grange avait chaud aux oreilles. Il fut sur le point de répondre qu'elle devait le savoir, puisqu'elle écoutait derrière la porte. Il recommença ses excuses. Elmire prenait une figure de chatte furieuse. Elle s'écria qu'elle voyait bien d'où le vent soufflait. Pauline, elle, s'estimait en âge d'agréer les empressements des messieurs, sans se demander si son papa la trouvait assez bien formée, assez grande fille. Certainement elle avait besoin d'être surveillée par sa sœur et de plus près encore que ne le pensait M. Grange.

Grange, le sang à la face, demanda à Mlle Elmire de parler nettement. Elle cessa de ricaner, ne fit qu'un saut à la porte, appela Amédée qui parut aussitôt, comme à la comédie.

M. Amédée voulut tout prendre en riant. Il s'étala dans un fauteuil, croisa les jambes.

— Eh bien, oui, quoi ! Le beau Valentin tourne autour, si vous tenez à le savoir. Parlez-en à la jeune personne…

Il faisait de ces amourettes un enfantillage sans suite, pourvu que le père y coupât court.

Si Grange contint la colère qui le faisait bouillir, ce fut parce qu'il se promit de tomber terriblement sur Pauline, le soir. Il protestait, criait, s'échauffait. Allait-on croire des ragots et des commérages !

Tout le monde parlait à la fois, mais M. Amédée plus fort que tout le monde. Il s'appliquait de grands coups du plat de la main sur la poitrine.

— Je les ai vus, moi, moi, non pas un autre. Mon pauvre Grange, je sais mieux que vous ce qui se passe autour de vous. Dites donc à vos amis qu'on ne s'est jamais moqué de nous sans le payer bougrement cher.

Elmire suivait sa sortie avec le plaisir de quelqu'un qui s'y associe de tout son cœur. Mais M. César, qui après les événements du printemps avait souffert de palpitations et de crises d'étouffement, ne voulait pas d'émotions. Sans dire ce qu'il pensait des excuses apportées par M. Grange, il débita un petit discours courtois, glacé, inquiétant, dont la conclusion fut qu'il fallait laisser réfléchir Mlle Pauline. Dans trois semaines il demanderait à M. Grange une réponse définitive.

QUATRIÈME PAUSE

Le père confère avec Anne-Marie. – Tourments d'Anne-Marie. – Elle ne sait que tirer de Gaspard. – Au Pontel, Grange avait eu à faire bloc avec Pauline, pour la famille. Déjà peut-être il en voulait aux Chargnat de le tenir ainsi. Sa colère entra et passa là, dans la bataille qu'il eut à mener contre M. Amédée, contre Elmire. De sorte qu'il arriva aux Escures moins furieux qu'on ne pourrait le croire.

Anne-Marie avait envoyé sa sœur chez le métayer, redoutant pour le retour du père quelque scène pénible.

Grange raconta l'entrevue en forçant tout. Il s'étendit sur son humiliation. Cette histoire sur Pauline et M. Verdier,

il l'avait rejetée à cent lieues comme hors de créance. Mais si Pauline persistait à refuser M. César, il ne saurait plus ce qu'il devrait penser et verrait alors de plus près à tout cela.

Anne-Marie n'aima pas beaucoup cette ruse du père, qui tâchait de prendre barre sur Pauline par le sentiment même qu'elle avait, pour lui imposer un autre mariage. « Non, je le juge mal : il croit à quelque imprudence d'enfant. Mais faut-il qu'il se sente dans l'embarras pour faire ainsi pression sur sa fille ! »

— Te rappelles-tu la sœur de M. Regouyat qui avait eu une fausse fréquentation ? On lui fit faire une réprimande par toute la famille assemblée. Puis on l'enferma dans une chambre et on l'y tint serrée plusieurs mois. Elle eut le temps de pleurer et de changer de sentiment. Il n'y avait eu rien de bien criminel ; elle avait seulement manqué de réserve. Eh bien, Pauline aura affaire à moi. Je la ferai passer par les petits chemins.

— Si M. César vous la demande, il sait bien qu'elle n'a en rien démérité de vous.

Il se radoucit un peu, écouta, la face rouge et rogue, Anne-Marie parler de la reconnaissance que Pauline pouvait avoir pour Valentin Verdier depuis le Pont-du-Merle. Mais alors il fut blessé de ce rappel. D'abord, il entendait savoir ce qu'il y avait eu entre Pauline et ce jeune homme. Et si elle avait été tant soit peu imprudente, il lui serrerait les pouces.

— Dis-le lui ! Commence par lui retirer tous ses livres : ne lui laisse que son paroissien et les ***Récréations de la jeunesse***. Je ne veux plus qu'elle aille sans permission dans les chambres du devant, ni dans le jardin. Elle ne sortira que pour aller à l'église, et toujours accompagnée par toi, tu

m'entends. Cette princesse ! Nous verrons si je ne la tiendrai pas !

Il allait parler, parler, pousser sa fureur, prendre de grosses mesures. Anne-Marie, pour rompre cela, l'entreprit sur le mariage de Zélie Messance et de M. de la Vernadelle. On mariait les propriétés qui iraient depuis la Dore jusqu'au mont de Grandrif. Mme de la Vernadelle annonçait que son fils pourrait désormais chasser sur ses terres tout le long de l'année : tantôt la grive en montagne, tantôt les canards sur la rivière. C'étaient des terres bien jointes, mais l'union des personnes, que vaudrait-elle ?

Le père haussait l'épaule. Comme si l'union des intérêts n'était pas de toutes la plus solide, la plus durable. Anne-Marie essayait d'entrer dans ses raisons, qui étaient celles de Gaspard aussi, puisqu'il semblait tenir pour les fiançailles avec M. César. Non, pourtant, elle ne les comprenait pas. Se pouvait-il que les hommes eussent la tête ainsi faite ? Elle se serait reproché comme un péché de rappeler à son père son mariage, dont il s'était tant applaudi. Mais elle le promena sur plusieurs unions de convenance qui avaient mal tourné par là autour, haussant la voix à la fin pour le mettre en garde contre une de ces alliances si ingrates, si pesantes, qui ferait le malheur de Pauline.

Il faillit éclater, et brusquement se démonta. Il venait de voir au cou de sa fille la cicatrice qu'y avait laissé le couteau de Robert.

Il marmonna deux mots du malheur extraordinaire d'Anne-Marie, qui ne devait pourtant pas fausser toutes ses idées. Il comptait qu'elle raisonnerait sa sœur. Que Pauline se débarrassât donc la tête de ses romans et vît les choses

comme elles sont. Pour se faire au mariage Chargnat, elle avait trois semaines.

Grange se croyait en grand ennui. Il ne voyait pas qu'Anne-Marie était dans un ennui bien plus grand, parce qu'elle prenait sur elle et ses inquiétudes à lui et le désespoir de Pauline. Avec toute la force qui se pouvait, Pauline déclarait que si elle n'épousait pas Valentin, sa vie, elle n'avait plus de goût à la vivre.

— Trois semaines pour répondre ? Eh bien, les trois semaines sont passées. Je dis non, comme j'ai dit non du premier jour.

Anne-Marie essayait de causer avec elle et lui demandait de songer à tout. Elle lui apprit enfin dans quelle passe se trouvait le père. Pauline se leva toute tremblante, voulut s'écarter. Puis les sanglots, l'abattement, la fièvre. Il fallut la coucher, lui apprêter de l'eau de tilleul.

Que lui dire ? Que dire au père aussi ? Anne-Marie de tous les côtés ne voyait que malheur. Il y eut des jours difficiles. Les repas, quel supplice, dans cette salle à manger obscurcie par les pluies de l'arrière-saison ! Grange avait dû vendre ses machines à la fabrique de la Vigne, où le ruisseau est plus fort. Il aurait désiré que cela ne se sût pas. Mais un marchand papetier l'accrocha au café Ronzier et le plaisanta lourdement. Rentré aux Escures, Grange s'enferma dans son cabinet, et refusa d'aller à table. Anne-Marie y vint ; elle fut rembarrée de telle façon qu'elle sortit les larmes aux yeux. Les servantes se mirent à pleurer. C'était la maison des âmes en peine.

Pauline, abattue sur sa chaise, descendait Dieu sait dans quels pensers. À quoi se résoudrait-elle ? Et que souhaiter pour le moindre malheur de tous ?

Anne-Marie prenait sa mante, allait à la métairie. Elle avait aimé parler avec le métayer et avec Gaspard des bêtes, des pièces de terre, des façons à leur donner. À présent il lui semblait que tout cela était inutile, tellement inutile ! Rien ne lui disait plus. Elle craignait de tomber malade et elle n'avait pas le droit d'être malade. Alors, avant de se mettre à table, pour pouvoir manger sans aucun appétit, elle se frottait la bouche d'un peu de vinaigre.

En sortant de la métairie, elle montait jusqu'à la route, prendre la bénédiction au coup de la grosse cloche. Puis elle s'en revenait, de pierre en pierre, sur la pointe de ses galoches, voyant les flaques blanchir, froides et vides comme le ciel du crépuscule. « On ne sortira jamais des peines. Ce sera comme pour ton petit garçon que tu ne retrouveras pas. D'ailleurs, s'il est mort, comment Gaspard te le rendrait-il ? Il n'y a pas d'avenir et tu es une créature finie. »

Elle regardait, dans l'obscurité descendue, les sorbiers, le château de pierre grise, les montagnes de sapins. Des nuages de pluie passaient. « Nous continuerons de vivre là sans bonheur, et puis un jour il faudra mourir. Si je savais mieux me résigner, retrouver l'amitié, le vieux courage… Si je savais mieux aimer Dieu, de tout mon cœur… J'y arriverais encore, si je n'avais que mes peines. Mais voir celles des autres et ne rien y pouvoir ! »

Gaspard devait voyager. S'il avait été là, peut-être aurait-il pu parler au père et s'en faire écouter. Il s'enrichissait depuis l'achat de Combeneire. Le père en était peut-être dépité, mais il en prenait plus de considération pour le cousin. S'il lui demandait de l'aider à se libérer des Chargnat ? On assurait que Gaspard s'y était pris de telle sorte qu'il avait fait baisser le taux de l'intérêt dans le pays. L'affaire des communaux était devant le Conseil d'État maintenant.

Par chance le père eut à se mettre en quête de Gaspard pour une vache malade. Il alla à la Belle-Bergère, l'y trouva rentré du matin, le ramena sur l'heure. Il était temps d'aviser. La bête crevait si l'on ne s'y était mis tout de suite. Anne-Marie et Gaspard la frottèrent longtemps avec des couvercles de pots enveloppés de linge. Grange, planté sur ses pieds, les regardait et embarrassait le passage. Il partit enfin, lorsqu'il vit la bête hors d'affaire. Anne-Marie put alors amener ce qu'elle avait à dire.

Ils causèrent ainsi, entre les allées et venues de la cuisine à l'étable. Ou plutôt, elle parla. Gaspard n'eut qu'un mot ou deux sur les amourettes, avec un coup de tête qui renvoyait loin ces histoires. On le sentait un peu raidi et brusque. Anne-Marie le regarda, se tut. Il s'activait autour de la vache, sans parler, l'aspergeait d'un révulsif, l'étrillait d'un bouchon de paille. La bête se secouait, tapait du pied.

— Là, il n'y a qu'à la laisser tranquille.

Il recula d'un pas. Anne-Marie tenait timidement la bouteille. Pour sortir de ce silence – elle semblait humble, presque confuse, – il lui sourit jusqu'à ce qu'il vît un sourire éclairer aussi son visage.

Il se trouvait à côté d'elle. Elle lui toucha la tête d'un doigt, appuya doucement sur une bosse de son crâne :

— C'est là qu'il a sa méchanceté.

Elle osa alors lui demander ce qu'il conviendrait de répondre à M. César dans un pas si difficile.

Il dit qu'il fallait laisser faire, laisser signer le contrat. Que c'était le seul moyen de tout sauver. Si, si, il parlait sérieusement. Il savait bien ce qu'il aurait voulu. Peut-être qu'il n'y fallait pas penser. Elle et Pauline n'avaient pas assez de manège, peut-être. Quand on est ainsi bâti, on ne se change pas, mais il arrive qu'on le paye cher. Renoncer à ce mariage sans avoir retrouvé la contre-lettre, il croyait que c'était la ruine, la faillite. Il se contenta de penser ce dernier mot. Anne-Marie savait que son père se verrait plutôt mort que failli.

Lorsqu'elle lui redemanda : « Que faire ? » il ne répondit à peu près rien.

— Nous verrons… Il faut encore préparer une soupe pour cette bête : deux chopines d'eau et une chopine d'huile de noix… Tu sais qu'arrive toujours ce qu'on n'attendait pas. Nous verrons, je te dis.

CINQUIÈME PAUSE

M. César perd sa botte. – Il la retrouve et ne l'a pas davantage. – Pour la Toussaint, Anne-Marie ne se trouva pas en état d'aller sur la tombe de sa mère à Champétières. Si elle

ne prenait pas le lit, c'était parce qu'elle ne se donnait pas la permission de le prendre.

Trois jours après, à la fin d'un dîner silencieux, le père dit qu'il descendait à la ville.

— Il y a cette visite à rendre à M[lle] Chargnat. Anne-Marie ne peut pas m'accompagner, mais Pauline doit le pouvoir.

Pour demander cela il avait un air de contrainte et presque de soumission qui serrait un peu le cœur. Pauline fit oui, de la tête, avec une grosse envie de pleurer, et alla mettre sa robe-redingote, la belle, de mérinos rouge, garnie de fourrures.

Grange la regarda. Il lui trouvait mauvaise mine. Sans bien savoir pourquoi, il entendit la montrer au Pontel avec cette figure souffrante.

Sous le bois des Fourches il aperçut de loin Gaspard et Valentin qui chassaient. Pauline les vit aussi. Ses pensées prirent une couleur encore plus sombre, qu'elles gardèrent jusqu'au Pontel. La visite dura un quart d'heure et lui parut interminable. Elle n'avait pu prendre sur elle de dire deux phrases.

Grange avait affaire à la sous-préfecture. Il laissa Pauline au moulin de Chinard.

— Nous allons au jardin, monsieur Grange. Mon père serre ses plants de dahlias, il en fera choisir deux à Pauline.

Grange savait Valentin là-haut ; il n'osa consigner sa fille.

— Sois là dans vingt minutes, pas plus tard !

Au jardin, il y avait le filleul – il aimait tant venir en ville chercher dans le ruisseau des clous rouillés qu'il vendait deux liards la livre ! Il y avait Gaspard. Il y avait Valentin…

Valentin avait couru seller son cheval et était venu au galop par les coursières. Gaspard l'avait accompagné pour l'empêcher de faire quelque sottise, et surtout pour parer à tout du côté de Grange.

L'accablement de Pauline n'avait pas échappé à une finette comme Mariette. Elle supposa quelque brouille. Elle croyait avoir les amourettes en aversion, mais elle voulait voir ces deux-là se rapatrier.

On n'était pas d'un instant dans le second jardin que Gaspard, au grincement d'une lucarne, leva le nez, juste à temps pour voir M. César se retirer de l'œil-de-bœuf. « Nous voilà jolis. Il va courir chercher Grange. Et Grange va faire quelque idiotie à grand fracas. »

Gaspard sortit en hâte dans la rue, se mit par contenance à battre du feu pour allumer sa pipe. Rien ne lui venait.

M. César parut. Il portait de magnifiques bottes à la Souvarof, ornées d'un gland d'or. Gaspard laissa tomber son briquet et prit subtilement, en le ramassant, une pincée de sable.

— Salut, monsieur César. Eh bien, les braves bottes !

— C'est du cuir de Russie. Pardon, dit l'autre, d'un ton assez frais, cherchant à passer outre.

— Quel cuir ! fort comme une semelle, souple comme un gant…

Et pour mieux tâter la tige, Gaspard coula la main en dedans, le long du mollet.

— À l'honneur, monsieur César.

Il rentra en deux enjambées, s'essuyant vivement les doigts, fit signe à son filleul.

— Vois ce bourgeois, là-bas. Suis-le. Il te demandera de lui tirer sa botte. Tire-la-lui et rapporte-la-nous. Allez, dépêche.

Lorsque M. César, qui se hâtait, fut vers la petite rue des Allées, les graviers commencèrent de se faire sentir. Encore vingt pas, il n'y tint plus. Il s'assoit sur une borne, et avisant ce gamin, l'appelle.

Le petit empoigne à deux mains la botte, l'arrache, détale avec. Le monsieur s'égosilla quelque peu, dans ce quartier désert, puis prit le parti de revenir au pavillon. Au tournant, comme il allait sautant, un pied chaussé et l'autre en chaussette, il se trouva nez à nez avec Mlle Grange. Il fit une telle figure que Pauline et Mariette eurent peine à répondre à son salut. À peine les eut-il dépassées qu'il entendit le fou rire les prendre. Un transport de rage lui donna des battements si violents qu'il dut s'appuyer au mur. L'idée d'une vengeance bien appuyée, qu'il voyait certaine, car Grange prendrait des mesures furieuses, le remit, seule, un peu d'accord avec lui-même.

Il faut croire qu'il s'était mal levé, ce jour-là, et n'avait guère de chance : la botte que Gaspard lui avait renvoyée par-dessus le mur voltigea dans le jardin et tomba dans les framboisiers. Il ne l'y avisa pas. M. Amédée devait la retrouver là, presque à la fin de l'arrière-saison.

Comme Gaspard repartait, il fut arrêté par le Guillaume de Montfanon sur le pont des Feignants. Quel pèlerin que ce Guillaume, avec son œil d'écureuil ! Garçon meunier, ménétrier, tambour de ville, il roulait partout ; mais ce pont près du moulin, c'était son quartier général.

Il connaissait déjà l'histoire de la botte et il fringuait de plaisir. Avec sa manie des procès, il avait vu ses bois, terres et prés passer un à un à M. César pour frais et débours. Et il venait de perdre sa dernière affaire. On comptait vingt et un avocats à Ambert, sans compter les autres gens de robe. Cela mange, un avocat, et un avoué mieux encore.

— Pauvre Gaspard, j'aurais tant aimé lui en jouer une ! Je vais être forcé de quitter le pays. Ce mange-monde ne m'a rien laissé !

— Que ta part de cimetière. Allons, n'y pense plus : viens boire.

— Si, j'y pense. Cette botte me trotte dans la cervelle.

M. César s'était proposé d'aller dès le lendemain donner à Grange des nouvelles de Valentin Verdier. Mais ces messieurs du tribunal le forcèrent à venir faire quatre heures dans une auberge du foirail. Pour s'y débaucher, de fois à autre, ils y buvaient une bouteille de vin bouché, en mangeant un morceau de fourme. Ils venaient là dans leur tous-les-jours, en casquette et sabots, fiers de se passer de main en main quelque gazette vieille d'une semaine.

Ils espéraient malignement lui faire raconter sa mésaventure. M. César avait attendu la nuit tombée pour revenir

du pavillon rose. Mais Mariette et ses amies ne s'étaient pas tues. Me Solier, Me Banière, tous ces messieurs l'entreprirent donc. Il n'arrivait pas à le bien prendre. Il reniflait, il enfonçait à petits coups la pointe d'un couteau dans la table.

— Si je tenais ce gamin, je lui couperais les oreilles.

Ce fut dit si froidement, avec une rage si serrée, qu'on se regarda.

Brusquement, ce silence désagréable fut secoué par un roulement de tambour. Piété au milieu du foirail, le Guillaume battait la caisse à faire trembler les vitres. Et il pivotait sur les talons pour montrer de partout au public une botte à gland d'or, accrochée dans le dos à son baudrier.

— Mais, Chargnat, regardez donc, ce sera votre botte !

— On fait savoir, criait Guillaume, touchant de deux doigts sa peau d'âne, qu'il a été trouvé une botte de monsieur. La demander au tambour, qui la rendra contre récompense.

M. César se précipita sur la place. La compagnie le suivit.

— C'est ma botte ! Je vous dis que c'est ma botte.

Il prend ces messieurs à témoin, veut envoyer chez lui chercher la botte qui apparie celle-là.

— Suffit, monsieur César. C'est le surnommé Graisse-Blanche qui me l'a apportée. Pour la récompense, voyez vous-même ; et il y a aussi mon tour de ville.

M. César mit la main au gousset avec raideur. Il fallut faire apporter bouteille, encore.

Lorsqu'il revint, du corridor il montra la botte à bout de bras, comme un lièvre. Elmire le dévisageait :

— Et l'autre ? Vous verrez qu'il aura perdu l'autre ! Oh ! non, té, tu perdrais tes oreilles !

— Quelle autre ?

— Hé ! celle que je t'ai envoyée à l'auberge, celle que tu voulais montrer au tambour. Tu l'y as laissée, à présent ?

Cinq bonnes minutes ne suffirent pas à éclaircir cela. Sur les deux heures, un certain Graisse-Blanche, un pilier du pont des Feignants, était venu demander la botte. Il avait dit que le tambour en promenait une et que M. César voulait prouver que c'était la sienne en produisant celle-ci.

Comme il n'admettait pas qu'on l'eût joué, M. César préféra se mettre en colère.

— Tu as laissé voler mon autre botte, finalement ?

Il sortit de la cuisine en claquant la porte. Elmire lui criait dans le corridor :

— On s'est encore moqué de toi ! On t'a fait retrouver celle que tu n'avais pas perdue.

SIXIÈME PAUSE

Le dernier bien du Guillaume. – Accident subit. – La complainte de M. César. – M. César, debout dans l'étude, tâchait de calmer ses palpitations. Irait-il consulter son médecin ? M. Vialleron le verrait heurter à la porte. Demain au tribunal

ces messieurs viendraient lui demander de ses nouvelles avec une petite lueur dans l'œil.

Il en était là lorsqu'on toqua. Le Guillaume entra, laissant ses sabots dans le couloir et touchant de deux doigts le bord de son chapeau.

— Ah ! vous voilà, vous ! Qui vous a apporté cette botte ?

Mais Graisse-Blanche. Il lui avait remis sa récompense tantôt… S'il avait pu se douter ! Vrai, il y a du monde trop canaille au jour d'aujourd'hui. Et M. César n'avait donc pas vu que c'était toujours la botte du pied gauche ?

Puis il reprenait sa voix paysanne, avec des hochements de tête sur son propre sort. Voilà, il venait dire son mot d'adieu. Il lui fallait quitter l'endroit, puisqu'il n'avait plus vaillant que lui et sa chemise. On lui avait trouvé un petit trafic à Saint-Étienne.

— Allons, faites excuse, je suis attendu par Etagnon, au Cadran-Bleu.

— Etagnon, le marchand de biens ?

M. César dressait l'oreille. Le bonhomme avait donc encore quelque terre à vendre ?

Le Guillaume parlait comme à regret, frottant l'un sur l'autre ses pieds chaussés de gros bas.

— Dire qu'il faut lâcher ça aussi ! Un enclos de trois quartonnées, fermé de murs, et fumé ! On y ferait pousser ce qu'on voudrait, monsieur César.

M. César lui reprocha de ne pas en avoir parlé plus tôt.

— Je vous ai acheté vos terres à des conditions que personne n'aurait consenties…

— Dites pas ça, monsieur César, dites pas ça !

Grand débat coupé de protestations, chacun refaisant l'estimation, puis revenant sur les procès : « Une chance à courir », disait l'un ; « que j'aurais dû laisser courir », disait l'autre.

— Allons, monsieur César, à Dieu soit ! Etagnon paye le souper, il m'attend.

Mais M. César le força à s'asseoir, à tirer de sa veste le sous-seing privé préparé par Etagnon. Ils étaient tombés d'accord à douze cents francs ; à l'enregistrement, ils déclareraient les deux tiers.

— Eh ! mais, vous n'avez pas signé encore ? Nous allons souper ; vous ne perdrez rien à causer avec moi.

Le Guillaume aurait bien voulu faire plaisir à M. César, seulement Etagnon l'attendait, avec l'argent. Il devait, lui, partir le lendemain au jour.

Etagnon attendrait. Il n'était pas à la pluie. Et le coffre de M. César valait sa bourse.

— Vous irez le retrouver au dessert si nous ne nous sommes pas entendus. Mais vous verrez que nous nous entendrons, bougre de vieux terrible !

Elmire ne fit pas trop bonne mine à ce compagnon crasseux comme un peigne. M. César pour remettre de la cordialité, versait souvent à boire. De verre en verre, le vieux lui parlait d'une voix plus ronde et lui abattait la main sur la

cuisse. Il avoua son idée de ne pas tout vendre au même, une idée comme ça ! Mais tous les écus étaient frères.

L'avoué offrait de payer en louis, demandant seulement un prix plus raisonnable. Il discutait, se récriait, si bien que le Guillaume se leva soudainement, sérieux comme si tout cela n'avait été qu'amusettes. On eut peine à le faire rasseoir, à lui faire indiquer les limites de l'enclos. M. César cherchait à se figurer Champétières et voyait assez bien cela. Il y eut encore quelques manèges de matoiserie. Mais le clerc dépêché au Cadran-Bleu y avait vu Etagnon en attente. À la fin des fins, l'affaire se conclut. Le coude en l'air, le Guillaume, échauffé, et les yeux noyés, topa trois fois dans la main de M. César.

— Vous le voulez ? En avant, portez armes ! Vous aurez mon dernier carré de terre.

D'avoir triomphé, M. César sentait la joie lui flatter le cœur.

Il pensa qu'il parlerait à Grange le soir – Mlle Pauline et Valentin Verdier ne perdraient rien pour attendre, – et dans la matinée du dimanche il monta à Champétières avec Mlle Elmire en croupe. Il faisait un temps vert, comme on dit, un peu bourru, qui n'allait pas trop à M. César. Mais il lui tardait de prendre possession de ce qu'il venait d'acheter. Ce fut ce qu'il dit à M. Solier sur la route. On revint sur ce mot, par après, et l'on fit des considérations là-dessus.

Ils arrivèrent comme finissait la grand'messe, M. le curé chantait encore. Trois hommes sortaient de l'église.

— Bonjour, père Mathevon, que contez-vous de neuf ?

— C’est bien tout vieux, monsieur César, excepté le vin. Vous êtes venu faire un tour ?

M. César dit qu’il venait voir un enclos que le Guillaume de Montfanon lui avait vendu. Mlle Elmire, à coups de mouchoir, chassait la poussière de sa jupe.

Un enclos, le dernier bien du Guillaume ? Le père Mathevon passait la main sur son menton et questionnait de l’œil les deux autres. La porte de l’église s’ouvrit lentement toute grande. Des paysans rejoignaient le groupe.

— Et vous dites par là derrière ?

M. César tira la vente de son portefeuille, inspecta ces hommes, d’un regard mécontent et sec, revint à son papier : « … de la contenance de quatre quartonnées, confrontant, du côté de jour le pré de Jean Mathevon, – voyons, c’est bien votre cousin ? – et la terre des héritiers Achard ; du côté de matin un pacage communal… »

À cause du cheval qui s’ébrouait, il forçait la voix. Des paysans encore s’approchaient, car on voyait mal l’affaire. La foule sortie de l’église roulait comme une crue et formait cercle autour de l’irritation rageuse de ce bourgeois qui agitait son feuillet de papier.

Mlle Elmire, qui s’était tenue à distance de ces paysans, se décida à intervenir : un enclos si bien fumé, au-dessus du bourg…

— Et vous l’avez payé, le Guillaume ?

— Je l’ai payé en louis. Il est parti hier matin.

— Oui, oui, je vois. Il vous a dit vrai en tout, monsieur César.

— Ah !

— C'était bien tout ce qui lui restait. Seulement j'ai des droits sur cet enclos, moi ; et plus d'un autre.

— Comment, des droits ?

Le père Mathevon se retourna, dit deux ou trois mots que M. César comprit mal. Un brouhaha monta, courut.

— Si vous voulez que je vous dise, il vous a vendu le cimetière de la paroisse.

La foule était là, étagée sur les marches, qui se pressait, se haussait, et de tous ses yeux regardait M. César. Le regardant, le dévisageant avec une passion de curiosité, de secrète joie, d'attente.

M. César devint cramoisi, devint violet. Il ouvrit lui aussi de gros yeux sur ceux-ci, sur ceux-là, fit une espèce de petit salut, chavira contre le flanc de son cheval et s'affaissa sur la place. Lorsque M. le curé arriva, dans la minute même, tout était dit.

Le Guillaume de Montfanon fit un trou à la lune. Le Dragon prétendit l'avoir vu à Lyon, à la montée du Gourgouillon, qui criait les petits pâtés, mais ce ne fut jamais certain.

Ainsi finit l'histoire de M. César l'Empereur. Ces choses se sont racontées longtemps. Puis, de veillées en veillées,

comme la montagne se mêle au nuage, elles se sont fondues et mêlées à de vieux contes.

C'est l'année de la disette. Un pauvre métayer se prend, s'en va, s'en va trouver son maître, lui demander une hémine de blé. Le maître, le gros bourgeois, ricane :

T'as quatre enfants, mets-en un à la broche,
Les autres trois, ça les soulagera.

Le malheureux s'en retourne, le cœur failli ; mais en son chemin il fait une rencontre : il rencontre Notre-Seigneur :

Où allez-vous, d'où venez-vous, brave homme ?
Vous avez l'air bien triste et ennuyé.

Notre-Seigneur lui ordonne de retourner vers son maître, de lui dire que les blés sont en herbe, et qu'il faut qu'il aille les voir. Le maître fait seller son cheval. À peine est-il aux champs que la terre s'ouvre et le cheval s'enfonce.

Adieu, adieu, les bourgeois de la ville !
Je suis damné pour un minot de blé !
Je suis damné pour une éternité !

CINQUIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

L'enfant des fées. – L'avare des grands bois. – Le petit Henri prend la campagne. – Toujours une oreille au vent pour les bavardages des routes, ceux des colporteurs, des musiciens, ceux des mendiants qui venaient à la Belle-Bergère troquer leurs croûtons contre du pain frais. Jeuselou, le Dragon s'en amusaient comme d'une gageure. Il savait si bien amener ceci, cela, faire parler tous ces frères-là sur les caches, par exemple, ou sur les avares.

— Des avares, dit un jour un marchand de bois d'Allègre, j'en ai vu pour plus de trois cent mille francs. Mais pas un pour approcher du Grabié des Griffoux, qui vivait en forêt près de chez-moi. Celui-là, le roi des oiseaux ! Il avait bien de quoi, le bougre, mais il était comme le crapaud, qui se nourrit de terre, et n'en mange jamais son content de peur d'en manquer.

Le marchand eut quelque mal à se rappeler le nom de ce Grabié. Ce devait être Charpaigne. Il avait une misérable cahute au fond des bois, derrière Saint-Vert. On l'y avait trouvé mort aux environs de Pâques.

Charpaigne ! Gaspard eut chaud tout d'un coup. Si c'était Charpaigne, et non Chassaigne, qu'il fallait lire ?

Mais les choses avaient été si couvertes qu'il mit plus de quinze jours à les retrouver un peu.

Un soir, un bergerot qui gardait ses bêtes, sous un grand bois, avait vu paraître un enfant plus blanc qu'un brouillard, avec des yeux drôles qu'il abritait de son bras, comme s'il ne pouvait supporter le jour. Cet enfant tenait dans chaque main des fougères, des fleurs rouges. Il avait dit des choses singulières. Il avait parlé de la grande lampe, c'était sans doute le soleil, qui paraissait l'inquiéter, car il lui tournait le dos.

Le bergerot, saisi de peur, lui avait demandé d'où il venait. Cet enfant, montrant la terre, avait fait comprendre qu'il était sorti de là-dessous.

Le voyant si étrange, si pâle, avec ses yeux luisants, son odeur de cave, son bouquet de digitales, l'autre le prit pour un fadou, fils de fade. Les fades, les fées, vivent cachées sous les roches, dans les lieux solitaires. Dès qu'on a cessé de sonner l'angélus, durant la grande Révolution, elles ont reparu, et plusieurs les ont bien vues alors, au pont de Thiolières ou en divers endroits. Le berger donc, dans sa frayeur tourna les talons et s'enfuit le beau galop.

Cependant, devant les herbes des champs et les oiseaux de l'air, le petit Henri perdait la tête. Le plein vent l'étourdissait ; le soleil l'éblouissait. Les moutons lui avaient confusément rappelé sa chèvre. C'était d'eux plus que du berger qu'il s'était rapproché. Mais, lorsque ce berger se sauva, il prit peur, lui aussi. Il pensa, comme pour se rendre raison de sa peur, que les hommes allaient l'enfermer de nouveau sous terre. Et il gagna les bois, cherchant le couvert et l'ombre.

Un peu de bise soufflait. Il transit, n'ayant jamais senti le froid. Il se trouvait mieux depuis que la grande lampe avait disparu, qui lui faisait mal aux yeux comme une brûlure. Il allait, il allait, mais déjà ne pouvait plus soulever ses pieds gonflés. La nuit était tombée peu à peu. Il lui sembla qu'il avait repris sans s'en douter le chemin de la caverne, et il se mit à pleurer de fatigue et de désespoir. Il s'assit à terre, au milieu du sentier, ne sachant pas ce que c'était qu'un sentier, seulement. Et, aussitôt assis, il roula dans le sommeil.

Il rêvait que des arbres le poursuivaient, des arbres qui étaient des hommes. Un d'eux l'attrapait, lui trouait le cou, c'était la fin… Il s'éveilla, porta la main à son cou, où quelqu'un appuyait du bout d'un bâton, ouvrit les yeux, les referma vite, les rouvrit à demi, gêné par le jour. L'homme alors le poussait du pied. C'était un grand vieux décharné, couleur de rave, avec le tour des yeux rouge. Un tremblement le secouait sans arrêt comme un jonc dans un courant d'eau. Il demeura un assez grand moment à examiner cet enfant étrangement fait, étrangement vêtu. Le petit, une main sur les yeux pour se garder de la lumière, ne comprit rien à ces questions : son nom ? son village ? L'homme le considérait avec méfiance, mais se disait que cet enfant, parce qu'il mêlait à son parler des mots qui n'étaient pas d'Auvergne, devait sortir de bien loin. « Ce n'est pas gros, ça prendra sa vie d'un croûton ; il gardera les chèvres et je pourrai aller en tournée dans les bourgs. »

Le Grabié des Griffoux faisait sa demeure au plus épais des bois. Des houx en meule noire y cachaient sa cabane, une cabane de pierre, qui s'en allait d'un côté, étayée sur

une jambe de sapin comme sur une béquille. Le toit de chaume bosselé, verdi de vieillesse, était rapiécé de genêts, maintenus par des bâtons en verrou. Au dedans, des bouquets d'épis garnis de toiles d'aragnes passaient entre les planches. Le Grabié vivait là avec deux chèvres parquées derrière une mauvaise cloison à hauteur d'appui. Mais la cabane était presque remplie d'un ramas de choses sans nom, sans couleur, cueillies derrière les fermes : pots égueulés, courroies racornies, cabas effondrés, loques durcies de boue, fers à cheval mangés de rouille, tout cela en montagnes croulantes, bouchant presque les quatre carreaux de papier huilé.

C'était un rêve bien sauvage, cette masure et ce mendiant tremblotant. Mais le sombre même du lieu allait bien aux yeux de l'enfant que le jour blessait encore. Et le feu, le tas de pommes de pin, les deux chèvres, ces débris de ferraille et de vaisselle, il se croyait dans le château d'un roi. Le Grabié lui apprit à garder les chèvres, et à rapporter du bois mort. Il lui apprit aussi, pour épargner le pain, et comme font les petits bergers, à déterrer les châtaignes de terre, qui sont grosses comme le bout du doigt et qui ont un goût entre celui de la pomme de terre et celui de la noisette. Il lui faisait ramasser des faînes, encore, mais le petit fut long à s'habituer à ce manger.

Le Grabié le tenait pour un simple, parce qu'il le voyait revenir du bois avec aux mains des fleurs blanches et des fleurs rouges. Il en avait un peu peur, il n'aurait pas osé le battre. Mais il ne craignait plus de le voir se sauver s'il lui plaignait trop le pain. Il avait remarqué que ce petit se cachait des créatures et préférait n'aller dehors qu'à la brune. Alors, il le prit comme il était, sans trop le charger de mauvaises paroles, sans le charger de croûtons non plus. Cela fit

une sorte d'association, le petit se terrant dans la masure ou au fort des bois, et le Grabié courant les villages.

Ce Grabié avait été de ceux qui se condamnent à manger du pain d'orge toute leur vie pour manger du pain blanc après leur mort. Ayant trouvé à bien vendre une terre, il la vendit, et vendit ensuite tout son bien pour le changer en louis qu'il porta sur lui dans une ceinture. Rien ne l'aurait fait toucher à cet or. Aussi se retira-t-il dans les bois pour y vivre de ce qu'il y pourrait trouver et de la charité des gens. Avec l'âge, son avarice devint entière, absolue. Les croûtes, il les gardait longtemps avant d'y mettre la dent, parce que quand elles sont dures et quasi moisies on en mange moins. Il les mendiait de porte en porte, couvert de guenilles si loqueteuses qu'on ne savait plus que par tradition que ç'avait été des habits. Et coiffé d'un chapeau luisant de crasse, qui paraissait du même âge que son chef, c'est-à-dire de quelque soixante-dix ans. Un épouvantail.

Cet hiver-là, le Grabié baissa beaucoup. Il se voûtait ; ses cuisses semblaient des bâtons ; on eût dit d'une figure de spectre, avec ses yeux éraillés qui faisaient mal à regarder. Le tremblement le secouait plus fort et il ne savait plus que marmonner sa complainte de cherche-pain.

Lorsqu'il y eut deux pieds de neige à plein pays, il ne put plus sortir. Il aurait voulu envoyer le petit dans les villages. Le petit ne comprenait même pas ce qu'il lui voulait. Alors, du lit où il gîtait, le vieux empoignait son sabot, et faisait mine de le lui envoyer par la tête.

Mais quand il l'entendait ronfler, l'enfant sortait du coin des chèvres, derrière la demi-cloison – c'était là qu'il couchait, – et venait s'asseoir devant le feu. Les yeux sur les braises qui se craquelaient, il suivait des sortes de visions qui lui servaient à s'expliquer les choses. C'était tout simple et très compliqué, comme dans les songes ; et parfois, pour mieux penser ce qu'il pensait, il avait besoin de se le dire à mi-voix. Il songeait au chaleil qui éclairait sa cave et que la vieille venait regarnir, et il songeait au soleil. Au jour, à la nuit. Il ne voyait pas que les jours étaient plus courts, et qu'il n'y avait plus de feuilles vertes, parce qu'aujourd'hui suivait hier sans guère changer, dans un déroulement de brouillard. Mais il se rappelait telle petite chose : cette fleur en rosace qui sentait si bon, agrafée à la jupe de la vieille. Dans son idée les églantines étaient liées au paradis, un mot qu'il avait retenu et qui le travaillait. Et tout cela roulait dans sa tête.

Il fit plus doux. La neige fondit. Si l'on sortait sur la porte, on entendait de partout un ruissellement d'eau. Le Grabié ne se levait presque plus. Un matin, l'enfant écarta les cendres, souffla sur les braises, ralluma le feu, puis revint traire les chèvres sans que le vieux lui parlât. Au soir, pas plus de nouvelles. Deux, trois jours passèrent ainsi. Il allait au bois avec les deux biques et restait plus longtemps dehors. Une fois, il s'approcha, toucha d'un doigt la main du vieux, la sentit aussi froide qu'une pierre du chemin. Il regarda ces yeux ouverts à moitié, blancs comme du lait qui a tourné.

Le lendemain il partit tout de suite. Mais ce jour-là, comme il rentrait, il vit bouger le vieil homme. Il fit deux pas vers le lit, une bête sauvage s'en échappa. Alors il fut tellement effrayé qu'il enfila la porte et se sauva avec ses chèvres.

Plusieurs semaines après, quelques hommes des environs prirent jour pour monter ensemble à la cabane, parce qu'on disait l'avoir vue de loin à moitié renversée. Ce que le Grabié avait amassé ne formait plus qu'un monceau : tessons, loques, ferraille, tout tenait sous un enduit de cendres et de moisissure. Le cadavre desséché était à peu près rongé par les bêtes. Rien n'avait plus figure de rien, sauf la ceinture d'or, qui creva quand on toucha au cadavre en ruisselant comme un soleil. Et, sous l'amas de saletés qu'il fallut attaquer à la pioche, on dénicha un chaudron plein d'argent blanc.

Quelques-uns parlaient d'un enfant qu'ils avaient aperçu parfois avec les chèvres. Si ce petit n'était pas une imagination, il avait disparu comme un feu follet par le milieu de l'air.

DEUXIÈME PAUSE

Gaspard et ses veillées. – Nouvelles des amourettes. – Les Chargnat reparaissent. – Son petit garçon vivait. Lorsqu'elle avait été certaine de cela, les remerciements avaient coulé si pressés de son être. Dieu est bon. Ah ! qu'il le garde à toute heure du jour ! Elle le sentait bien que son enfant vivait encore. Parfois, les soirs, du fond de ces campagnes, une sorte d'appel sans nom venait lui passer près du cœur. Le terrible c'était de songer qu'il grandissait, qu'il devenait une personne ; près de quels êtres vivait-il et que faisait-on de son âme ? Longtemps, elle avait renfoncé cette pensée en elle ; mais maintenant cela avait mûri, comme un mal blanc dont

les élancées ne cessent plus. Pourvu qu'elle ne le retrouvât pas trop tard !

« Gaspard promet de me le rendre. Il dit que, puisque l'enfant n'est plus dans une cache, il sera signalé, et que nous le retrouverons avant la Saint-Jean. Si cet été je pouvais le voir, attrapant les basses branches du cerisier, dans le Pré-Long, et mangeant les cerises. Je l'appellerais, il arriverait en courant, le vent dans les cheveux, se jetterait contre moi de toutes ses forces… »

Le goût de la vie lui revenait. Elle avait peur de s'être réjouie de la mort de M. Chargnat. Elle ne pouvait pourtant empêcher que ce fût une délivrance. Gaspard disait bien : le temps est le père des miracles. Mais elle ne voulait plus songer à ces tourments. Il y avait son petit garçon !

Il avait dû se tenir dans les bois avec ses chèvres. Alors l'idée était venue à Anne-Marie d'une grande battue, sous ombre de débarrasser le pays des loups. Ce serait malaisé à organiser. Mais Gaspard tenait les paysans par l'affaire des communaux.

Sans cesse on venait lui demander un conseil, un service. De son fait, la vie changea beaucoup dans la montagne. Avant lui, les vaches n'avaient pour toute ration, l'hiver, que leurs dix livres de foin. Quand on les lâchait en mai, qu'elles sortaient de l'étable noire, les côtes en cerceau et les cuisses écaillées de bouse, on les eût prises pour les vaches maigres de Pharaon.

« En mars, tu sèmes du trèfle dans ton blé. L'année suivante, tu as du fourrage. Et tu verras si ça se connaîtra à ton bétail ! » On l'écoutait, sans le quitter des yeux, appuyant

d’un coup de tête pour ranger ce qu’il avait dit et ne plus le laisser perdre.

Ils ne sont pas épais ceux qui en savent autant. Ce fut lui le premier par ici qui cultiva le trèfle et qui fabriqua des chars, de vrais chars, non plus ces méchantes carcasses sur quatre roues pleines ; il avait su en regarder la façon dans les Vosges, pendant les guerres ; et s’ils sont plus beaux vers Ambert que dans le Velay ou dans la Limagne, c’est à lui qu’on le doit.

Il y eut moins de terres en jachères ; et les gens prirent goût à bâtir des maisons qui donnaient plus d’aisance. À avoir des jardins avec des ruches, des arbres à fruits, des bouquets. Saint-Amand y gagna bon renom de la butte de Montpensier qui commence l’Auvergne, jusque passé la montagne de Bar qui la borne.

Déjà, de bien loin, on parlait de la Belle-Bergère. On demandait à Gaspard d’enter les arbres, parce qu’il avait la main à cela. On venait dans son atelier faire la veillée et le voir façonner un joug, emmancher une hache. L’un entrait, puis l’autre. « Salut, Gaspard et la compagnie ! — Ça va ? — Il faut bien tout. » Ils s’asseyaient, les mains nouées entre les genoux, les vieux, les priseurs au dessous du nez noir comme de la poix, près des jeunes qui tiraient sur leur brûle-gueule. Le petit poêle ronflait. L’odeur du vin chaud à la cannelle se mêlait à celle du vernis que le Dragon passait sur les harnais à légers coups de pinceau. Ils regardaient tous ces outils, le tour qui est comme un arc à courroie de cuir, le couteau-paroir, le deux-mains, la varlope et le guillaume, le trusquin, l’herminette. On pouvait demander à Gaspard de fabriquer des pièges à taupe ou de raccommoder une vielle :

il n’était embarrassé sur rien. Avoir ainsi bonne idée sur toutes choses, c’est un don du sort.

On causait. Quelqu’un remontait la mèche du chaleil avec une épingle. Gaspard ne parlait pas beaucoup. Mais par le chiffre seul de sa personne, il donnait aux garçons l’idée de cette liberté qui regarde tout en face et qui ne craint homme qui vive à la rencontre. Cette liberté, qui naît sous le feu de l’ennemi, quand on est tous égaux et tous du même âge, apprend aux gens de cœur à ne plus faire état des conventions, des conditions.

Non, il ne bavardait guère : un mot ou deux qui tombaient bien ; mais si on l’échauffait contre ceux qui faussent le droit et tyrannisent les pauvres gens sans méchanceté, alors, ah ! il se levait droit en pied, et l’œil en feu. Quand il parlait ainsi de la droiture, en homme qui suit son cœur, il vous empoignait, vous arrachait de terre. On se taisait comme sous le coup de la foudre. Mais après cela, s’il avait eu besoin de vingt paires de bras, il n’aurait pas été obligé d’aller cogner à vingt et une portes.

Anne-Marie le savait, et elle aimait penser à tout ce qu’il pourrait faire pour lui rendre l’enfant perdu.

Le printemps revenait, avec ses arbres noirs de mouillure, ce tramail d’argent ruisselant, lointainement, aux pentes des prés reverdis, ces coups de vent et de lumière détalant par la montagne, et ce bleu soudain du ciel, comme la force d’une chanson.

Ses frères et ses amis étaient plus souvent en ville, près des demoiselles, qu’ici, prêts à le suivre.

Les amourettes allaient bien et n'allaient guère. Bien, très bien auprès des chères et tendres. Pour le jour de l'an, Plampougnis avait apporté à Lucie une poire rouge confite au sucre ; le Dragon à sa Mariette un mouchoir de cou en cotonnade de couleur. Elles y avaient répondu l'une par une bourse brodée d'initiales en perles, l'autre par un médaillon bleu céleste, représentant en cheveux tressés deux tourterelles sur un autel de gazon, et au dos : « Don de Lucie. » Mariette, qui se moquait de tout, qui aurait tourné en ridicule un aussi bel ouvrage que la mairie d'Ambert, fit mettre aussi ses cheveux en sentiment. Le médaillon fut de fond vert, couleur d'espérance, et l'on y vit un petit chien, symbole de fidélité, sur un parterre de pensées et de fleurs d'amour.

Espérance, fidélité… C'est qu'auprès des parents les amourettes n'allaient guère. Les vieux croient de leur office de bien marier les jeunes. « Qu'est-ce qu'on lui donne ? – Quinze cents francs, son armoire et sa garniture. » Et après : « La famille ? – Il n'y a eu ni fous ni voleurs, ni pendus. » Et enfin : « La fille ? – C'est de bon naturel, épargnant et vaillant. »

Les entrevues entre la Poule-Courte et la mère de Plampougnis n'avançaient pas les choses. La dot, cette dot de Lucie, il n'était question que de cela. Compte tes poules, je compte mes coqs. Plampougnis, lui, ne savait même pas quelle bête c'était, une dot. La Poule-Courte continuait à le regarder de travers.

— Mais que lui reprochez-vous ?

— Il mange trop. Le bien de la Lucie, il l'aurait mangé en trois semaines, ce dévorant.

— Que voulez-vous ? C'est un défaut qui se voit. Chez d'autres, il y a d'autres défauts qui ne se voient pas.

La Mariette le tournait ainsi. Son père à elle s'entêtait à rebuter le Dragon, tout en lui riant quand il le voyait arriver.

— Tu es trop fou et la petite est trop jeune. Que sais-tu, toi ? Gouverner les chevaux et parler aux demoiselles. Tu ne saurais pas même faire une omelette.

C'était le dimanche des brandons ; il y avait sur la table des œufs, une motte de beurre.

— Si de ces œufs tu me fais une omelette, je te donne la petite.

Le Dragon vole à la poêle. Mais, lorsqu'il veut casser les œufs, le voilà camus : ils étaient cuits durs.

— Vous êtes content ? Un jour vous serez encore plus content de m'avoir pour gendre.

Il se consolait en menant Mariette à la ronde autour du feu de joie. Toute vive, toujours en action et chantant sans cesse, il l'aimait ainsi.

Quand je ne puis courir, je vole,
Quand je ne puis voler, je cours.

Il fallait danser, chanter et rire, et puis après se regarder tant qu'on pouvait, de ces yeux qui aiment et qui parlent du cœur. « Peut-être serons-nous l'an prochain ces deux mariés du quartier qui viennent mettre le feu à la grande meule de genièvre et d'épines. Mais comment amener les parents à cela ? »

Ce même dimanche, Anne-Marie et Pauline avaient été invitées à manger les soupes dorées au moulin.

Grange avait à voir Mlle Elmire et M. Amédée. Ils renouvelleraient certainement les billets, comme l'avait promis leur défunt frère.

M. Amédée changea de jambe dans son fauteuil, regarda le pied de la table, fit observer que le pauvre César, de son côté, avait adressé une requête à M. Grange ? Grange, de la main, signifia que par malheur il n'y avait pas eu à lui rendre réponse.

— Mais, n'est-ce pas, nous pouvons croire que vous auriez agréé sa recherche ?

Grange commençait de se sentir mal à l'aise. Il dit que pour sa part, bien sûr, il désirait beaucoup…

Voyant que la fin de la phrase ne venait pas, M. Amédée se leva, plia l'épaule, déclara qu'il aspirait à la main de Mlle Pauline et qu'il espérait que sa flamme serait bientôt couronnée.

Grange aurait senti le plafond lui arriver sur la tête qu'il n'aurait pas été plus étourdi. Il ne sut que balbutier :

— Laissez refroidir les cendres de votre pauvre frère.

Sur quoi, M. Amédée exposa lourdement qu'on pourrait bien pendant ce temps lui couper l'herbe sous le pied ; que du reste – et il appuya son dire d'un salut qui avait sa portée – les raisons qui rendaient désirable l'union de son pauvre

frère et de la jeune personne allaient parler encore plus haut en faveur de cette union-ci.

Il aurait fallu tout de suite poser que Pauline ne saurait ainsi passer d'un prétendu à l'autre, que la chose demandait à être amenée au long de quelques semaines. Grange vit seulement que la demande de M. Amédée serait plus fâcheuse encore que celle de M. César ; et comment dire cela d'honnête façon ? Il n'osa pas revenir sur le renouvellement des billets et se retira en personne qui n'a plus l'esprit présent.

Lui qui respirait, après cette mort, qui croyait avoir du relâche !… Il avait envie de s'asseoir comme s'il venait de recevoir un coup sur le crâne. De la voiture, en ramenant ses filles, il regardait, sans la voir, tomber la pluie. Il se sentait tellement dans les mains des Chargnat qu'il suivait des raisonnements pour se prouver que Pauline ne répugnerait peut-être pas à accepter le percepteur. « Il a l'air plus martial, plus ouvert que son frère. Une femme qui saurait le prendre… »

Il se déchaussait, d'habitude, en rentrant. Il resta botté comme si cela devait lui donner plus d'assurance. La pluie avait cessé. Des gouttes se détachaient, une à une, des bourgeons noirs du frêne pleureur, au milieu de la cour. Debout sur la porte, il ne se décidait pas à rentrer. Pauline revint près de lui ; et elle était là, doucement, à compter de l'œil les feux des brandons qui s'allumaient en grosses étoiles rouges sur les terrasses de la montagne.

Alors, il regagna la salle qu'on achevait de desservir. Il y faisait froid. À la lumière du quinquet, le feston de salpêtre qui montait du bas de la muraille paraissait plus blafard. Il observa Pauline, fut frappé de voir qu'elle avait repris sa

mine d'écolière, ses yeux qui riaient de gaieté. Que c'est jeune et léger, et rose à la joue ! Après tout, admit-il, il suffirait d'une petite révolution dans sa fantaisie.

Il tira à soi une chaise, s'assit avec une débonnaireté assez mal jouée, et entama son petit discours.

TROISIÈME PAUSE

Idées sur les Chargnat. – M. Amédée manque de perdre la vue. – La tête de veau mugissante. – Ils étaient bien revenus, les jours noirs. Il y eut des entretiens entre le père et Anne-Marie, où Anne-Marie s'enfonçait dans sa chaise rotonde pour se sentir étayée par le dossier. Elle n'aurait pas tenu sur ses jambes. Le père ne se mettait même plus en colère : il n'avait aucun ressort.

— Ta sœur est une péronnelle de comédie. Songe au parti qu'est M. Amédée, qui vient d'hériter de son frère. Elle est folle, je serais dans mon droit en la forçant à ce mariage. En tout cas, qu'elle voie bien les choses : si les billets ne sont pas renouvelés, je suis pris de trop court, c'est la faillite.

Comment parler à Pauline ? Anne-Marie avait vu que passer, simplement, devant la maison de M. Amédée lui donnait un frisson nerveux. « Cette maison toute noire sur la rue, je la prends pour une cage de corbeaux. » Ceux qui ne sont pas tristes ne vont pas chercher des idées pareilles, mais celle qui est enfoncée dans les ennuis se fait des monstres de tout.

On n'éviterait donc pas d'aller à du malheur. Vers qui se tourner, sinon vers Gaspard ?

Lorsqu'Anne-Marie l'entretint de Valentin et de Pauline, Gaspard prit ce qu'elle appelait sa face de bois, une figure dure, colorée, lointaine. La demande de M. Amédée lui avait donné une espèce de contentement, comme s'il l'avait prévue. Ses yeux brillaient. Anne-Marie aurait voulu le comprendre. Elle conta que le percepteur passait pour un tyran. On le surnommait le Blaireau, parce que tout s'enfournait chez lui comme dans la tanière du blaireau : il savait se faire apporter les coins de beurre et les saucissons de campagne, les lièvres et les pleins paniers de poires ! Si on lui riait encore, parce qu'on le craignait, on le détestait bien ! Comme il passait, l'autre jour, devant l'église, une femme avait murmuré : Passe, va : je t'arrêterai pas. » Anne-Marie avait essayé de faire parler ce vieux bon Barthaut. « Me fais rien dire ; il faut être chrétien, pauvre petite. »

— Le tonton Amédée ? disait Gaspard. Mais on ne pouvait lui reprocher qu'une chose, comme à Plampougnis : de manger trop ! C'était le bon vivant, le bon garçon.

Non ; Anne-Marie faisait signe que non.

— Il est grossier, il est sans gêne, avec presque des coups de marteau par moments ; mais bon garçon, non. Tu ne le crois pas. Et moi je sens qu'il a le cœur dur comme un morceau de fer.

— Écoute, il tient ton père, à cette heure, et voilà. Au moins, ne lui fais pas la tête, puisqu'on ne peut pas vous demander davantage.

Gaspard reparti, elle réfléchissait. Il fallait que ce M. Amédée tînt en effet le père, parce qu'au fond le père ne l'aimait point. Les façons de M. César lui imposaient, lui donnaient le change. M. Amédée, il le trouvait grossier

comme du pain d'orge. Si donc il l'acceptait pour gendre, c'était contraint et lié ; Gaspard même ne voyait pas comment on pourrait libérer le père en si peu de temps.

Mais pourquoi Gaspard avait-il prévu la demande de M. Amédée, comme si elle confirmait ses suppositions ?

Et il paraissait ne pas vouloir travailler contre ce mariage. Parce qu'il n'y avait rien à faire ? Il trouverait toujours quelque chose à faire, s'il s'y donnait de tout son sens.

Lors de l'émeute, cela pouvait aller loin. Peut-être voyait-il la foule lancée contre les Chargnat, M. César lâchant un coup de pistolet, de gros événements. « S'est-il avisé qu'une pincée de gravier dans une botte a fait davantage ? Il dit que le rire est grand. Il doit vouloir mener les choses ainsi. Ses yeux ne trompent pas : je l'ai senti enragé, endiablé, comme aux jours de ses quinze ans, jadis. »

En descendant de son coucou, un soir, M. Amédée entendit le Dragon dire au maréchal :

— J'ai failli ne pas reconnaître notre percepteur : comme il a mauvaise mine !

Le lendemain et dans la semaine, en naviguant par le bourg, il put ouïr dans son dos des propos cousins de ceux-là.

— Vous l'avez-vu ? Il ramasse une drôle de figure.

— Un de ces quatre matins, un coup de sang l'abattra comme son pauvre frère.

Ces compliments font toujours plaisir, même quand on crève de santé. M. Amédée se redressait, plastronnait ; mais, il avait beau faire, il baissait l'oreille.

Un dimanche, il prenait l'air sous sa coudrette. Passa Jeuselou.

— Salut, monsieur Amédée. Vous vous délassez de vos chiffres ? Vous auriez besoin de vous divertir. Venez faire la partie chez Treize-Langues.

M. Amédée refusa brusquement, mais se ravisa et suivit le garçon. Ils rejoignirent Plampougnis et Benoni dans un cabaret du bourg. On but, on joua au piquet, on mangea les tripes avec ce qu'il fallait de moutarde, on rebut, on rejoua jusqu'à la nuit franc-noire. Le tonton, suivant l'habitude qu'il avait prise dans les noces, posa son bras sur la table, son front sur son bras, et piqua un somme.

De grands éclats de voix l'en tirèrent ; Jeuselou et Benoni se disputaient :

— Voilà celle que tu devais jeter ! Té ! regarde, l'atout était trèfle.

Il les entendait manier les cartes, les abattre sur la table. Et il ne voyait rien. Tout était noir pour lui.

— Allons, ça va. À moi la donne. Je tourne le roi, je le marque.

Il gémit d'épouvante.

Les autres le questionnèrent, – comment, il ne voyait pas la chandelle ? – se levèrent.

— C'est vrai que ses yeux semblent morts. Si nous n'arrêtons la congestion, et tout de suite, il demeure aveugle.

Ils l'entraînèrent dans la cour. Plampougnis se jeta sur la pompe. Jeuselou, Benoni le poussèrent sous le jet, qui le doucha, le glaça, l'abrutit. Ils lui plongèrent la tête dans le seau avant de lui frotter les oreilles d'une serpillière, et ne le lâchèrent que lorsqu'ils n'en purent plus.

La congestion avait cédé. M. Amédée voyait en plein, à présent, la lumière de la chandelle. « Et dire que vous ne la voyiez pas, tantôt !… » On l'entoura, on lui donna de bons conseils. Mais il ne consentit pas à se laisser saigner par le Dragon qu'on était allé quérir.

Le filleul amena à Gaspard son oncle d'un village, un vieil homme au bon visage humble et ouvert. On comprenait qu'il avait dû longtemps concerter cette visite avec sa femme : elle l'avait habillé de ses dimanches, lui avait noué un beau foulard au cou.

En payant ses impôts, il avait oublié sa quittance sur le bureau du percepteur. Quand il était venu la réclamer, il s'était entendu dire par la gouvernante que M. Amédée était à Ambert. Comme cela trois dimanches de suite. Sa vieille femme alors avait arrangé dans un panier les poires de leur poirier, celles qu'ils gardaient pour le filleul ; et il était revenu en semaine. M. Amédée prit négligemment une poire, l'avala en deux bouchées, une autre, haussa l'épaule, consulta un registre, et dit qu'il ne pouvait y avoir de quittance, puisqu'il n'y avait pas encore de payement.

— Comment, monsieur ? C'était un matin qu'il neigeait ; je vous ai porté l'argent dans un sac, tout en écus de six livres.

M. Amédée se leva, l'empoigna par l'épaule et claqua la porte sur lui, le menaçant d'un coup de botte s'il le voyait revenir.

À présent il le faisait sommer de payer ses impôts.

Cela fut conté avec un accent de vérité qui ne laissait pas de doute. Gaspard avait entendu d'autres histoires, d'ailleurs. Il pensait beaucoup au tonton.

Ses yeux luisaient, à croire que le diable lui sortait par les fenêtres, tandis que le vieil homme disait la menace du coup de botte, et son tracas.

— Suis-moi, té ! Allons causer avec cet autre.

La gouvernante leur cria d'entrer – elle ébouillantait une tête de veau, – et les voilà dans le bureau du percepteur, M. Amédée se retourna, les considéra :

— Si tu viens payer, tu ne fais que bien. J'ai vu l'huissier. Tu le verras, un de ces jours.

— Mais, monsieur, rappelez-vous !

Le vieux donne des particularités : il neigeait, c'était le mardi après la Chandeleur ; il avait aligné ses écus ici ; la quittance était là ; il avait oublié de la prendre parce que M. Amédée s'était mis à parler d'un loup qui courait le pays vers Carcasse.

— Tu l'as rêvé.

M. Amédée dit cela d'un air froid, mais un peu contraint. Cette nuance de contrainte, il sentit aussitôt que Gaspard et le filleul, qui avait suivi, venaient de la saisir.

— Assez causé, les fonds ou la quittance ! Ni moi ni le gouvernement ne sortirons de là.

— La quittance est ici, vous la retrouverez, dit Gaspard. Monsieur Amédée, prenez garde. Tout le pays parle. Un jour les bêtes mêmes crieront contre vous.

— Quand les bêtes crieront, je verrai. En attendant, mon ami, de quoi te mêles-tu ?

— Je pourrais bien me mêler de plus de choses que tu ne voudrais, fit Gaspard à qui le sang montait au crâne.

Il avança d'un pas, les yeux toujours fichés sur lui. M. Amédée était un puissant gaillard, – à la suite d'un pari il avait soulevé sur son dos la patache de Clermont, – mais il passait pour craindre naturellement les coups. Il s'établit pesamment dans son fauteuil, et, rentrant le menton, élargissant ses bajoues, il défiait, tutoyait Gaspard du regard. Croyait-on qu'il fût homme à se laisser picoter par des farces ou pousser par des menaces ? Du reste, si on venait le menacer, lui, fonctionnaire public dans l'exercice de ses fonctions, on aurait affaire aux tribunaux. Et il débita deux ou trois grosses phrases, comme en portent les papiers du gouvernement, sur la force armée qui le ferait respecter au besoin.

— Avez-vous dit ? Bon. Écoutez quatre mots. Je crois, moi aussi, que la force armée vous fera respecter un jour. Mais comprenez-vous ce que parler veut dire ?

M. Amédée blêmit. Il se réinstalla, la tête en avant, sans cesser de regarder Gaspard, qui continuait de le regarder droit, de ses yeux de feu. Il y eut là, sans un mot, un moment si violent que le vieil oncle se mit à trembler et lâcha sa canne d'épine.

Le percepteur finit par se détourner en disant, avec une mine atroce, qu'on reprendrait cette conversation-là.

— Eh bien, entendu, à l'honneur de vous revoir.

Gaspard sortit. Il sentait qu'il ne se commandait plus.

À midi tapant, M. Amédée passa à table. Il n'avait pas déplié sa serviette qu'une stupeur le cloua sur sa chaise. La tête de veau fumant dans le persil, venait de lancer un meuglement. Une bramée qui ne pouvait sortir que d'un gosier de bête, et qui reprenait, qui sortait à deux pieds de lui, de cette tête dont il voyait alors trembler le mufle, les joues cuites. Encore un coup, il la voyait, cette tête de veau, lourde, absurde, aveugle, qui mugissait, là, à deux pieds de ses yeux.

Cette face de brute reprenant vie et voix, qu'on imagine bien cela. Ce fut comme s'il se trouvait devant le démon, devant le monstre même de la bestialité stupide. L'effet fut tel que les trois sueurs le prirent. Il recula, se cognant au buffet, gagna la porte comme il put. La tête beuglait toujours, effroyablement.

Par l'autre porte, le filleul se faufila, vint à cette tête de veau. Il en retira une grenouille, emprisonnée sous la langue brûlante. (Le mot de Gaspard : « Les bêtes crieront », lui

avait donné des idées.) Puis il passa à la cuisine dire à la gouvernante que, décidément, cette canne d'épine, il ne la retrouvait pas.

Le vieil oncle vint la chercher dans l'après-dînée : elle avait glissé sous le bureau. M. Amédée était là, non comme un homme qui fait des chiffres, mais affalé, hébété, le teint brouillé, l'œil vague. Un moment, il demeura ainsi, voyant et ne voyant pas, puis étendit la main vers un tiroir, en tira un papier.

— Tiens, elle s'est retrouvée, ta quittance. Si tu l'as laissée, elle a été serrée. Je ne peux pas me souvenir de tout. La voilà. Tu es en règle.

QUATRIÈME PAUSE

Gaspard en campagne. – Tourments aux Escures. – La montagne de Roche-Savine. – Ce qu'il avait à faire accélérait son sang. Une colère aussi. « Je me suis découvert bêtement ; j'ai cédé à la fureur, comme Valentin qui ne sait que bouillir. Et maintenant, comment s'y prendre ? »

Avec quelques fonds et son crédit, il était arrivé à parer au plus pressé. Grange avait payé les traites de fin mars. Était-ce cela qui avait imposé au Blaireau ? Il avait consenti à ce que la réponse de Pauline fût différée jusqu'à la Fête-Dieu. Ou bien, simplement, voyait-il que les Grange seraient alors en son pouvoir, parce qu'ils ne pourraient jamais faire face à la grande échéance de fin juin ?

« Comme j'aurais dû rester coi, ne pas lui chanter ma chanson ! Il fallait que Grange acceptât sa demande ; et

l'étourdir de confiance, le peloter, le rouler, le forcer à abattre ses cartes. S'ils tiennent tant, l'un après l'autre, à épouser Pauline, en stipulant la communauté, serait-ce parce qu'ils auraient en main la contre-lettre ?… Il reconnaît, en tous cas, qu'il y a un démêlé entre nous… »

Gaspard refusait de suivre son imagination trop loin. C'était elle qui l'avait emporté, en lui peignant ces petites gens humiliés, cette Pauline abominablement contrainte ; Anne-Marie même pliée d'angoisse, une angoisse comme sous la morsure de la douleur. Ah ! pouvait-il se contenir !

Mais sa sortie ne l'avait mené à rien : il ne savait qu'entreprendre. Allons, il mettrait tout en un ; selon son mot. Éclaircir la vieille affaire, retrouver l'enfant, relever des traces de la contre-lettre ; travailler contre ces gros, ces Chargnat, pour les gens de la montagne, ce n'était qu'une même chose. Seulement, il se voyait hors d'espérance d'avoir jamais la contre-lettre, si Pauline n'épousait le percepteur. Et rien ne sauverait Grange de la faillite. Il ne pouvait faire de miracles.

Mais peut-être qu'il viendrait à bout de changer le pays même : les routes, les champs, les fermes. « À cette heure, il n'y a que quinze ou vingt propriétaires par commune. Le reste est manouvriers, tâcherons, dans des cambuses sans étable ni grange. Eh bien, regarde ; les Regouyat, les Solier, les Goyon ; combien sont-ils qui ne demandent qu'une chose : vendre leurs terres ! Il y a cela depuis la paix : l'industrie et les actions industrielles, qui donnent de bien autres revenus que les domaines. Les bourgeois vendront, puis ils quitteront les bourgs pour la ville. Si les paysans veillaient et voulaient, dans cent ans, par ici, chacun aurait son bien et porterait mieux la tête. »

Parfois, de Toutée, de Mauzun, il faisait halte devant les espaces peuplés de gens, d'histoires, de travaux et de vies. Il suffirait de tout diriger selon la bonne pente, comme ces rigoles qui font ruisseau, qui font rivière et drainent le canton, changeant en une prairie ce qui eût été marécage. Et cela va mieux ainsi, sous le soleil. Il voyait les campagnes et les villes, leur monde, et leur train, depuis le journalier qui fagote au bord du bois jusqu'au banquier derrière son grillage et ses registres à coins de cuivre. Il aurait affaire à tous ; et il voyait et concevait et ferait tout par ordre.

L'air prenait un goût d'herbe neuve, à la lumière de mars. Dans les prés, les femmes courbées, pas par pas, cueillaient la doucette ou le pissenlit. Le soleil séchait les chemins et donnait l'envie de voler avec lui à la rencontre de la belle saison.

Il ferait toutes choses seul, car les frères et amis étaient à leurs amourettes : là-bas, dans ces jardins où se chauffe le crépi du vieux mur, où l'on retrouve l'odeur, si bonne, des giroflées, près d'un poirier caduc. Les soirs sont longs, dehors, et l'on a envie de dire à une jeune fille tout ce qu'on garde dans son cœur. Mais arriveront-ils seulement à épouser leurs belles ?

« Et Valentin qui sèche de ne plus voir Pauline ! S'il est mis en faillite ; comme je le connais, Grange se cassera la tête d'un coup de pistolet. Tout ce que je pourrais, ce serait de sauver Anne-Marie en lui rendant l'enfant. Mais sait-on jamais tout ce qu'on peut ? »

Pauline aurait voulu parler à Gaspard. Et il lui semblait qu'elle ne savait plus parler, qu'elle nourrissait un grief contre tout le monde. Contre la vie. La vie qui vous prend au piège.

Agenouillée, elle essayait de greffer un rosier en écusson. La belle matinée ! Des ballots de vapeurs voguaient au loin sur les monts dans le vide bleu de l'étendue. Deux papillons jaunes menèrent une minute leurs jeux au-dessus de la terrasse, puis repartirent avec tout l'espace devant eux. Comme on pourrait être heureux, si seulement…

Le père serait mis en faillite : cela voulait dire qu'ils seraient chassés des Escures. Que lui faisaient les Escures ? Une maison de paysans où partager avec Valentin du pain noir et des peines, verrait entrer plus de soleil. Et que lui faisait l'honneur de la bonne société ?

Elle sentait obscurément qu'elle disait cela par révolte, parce qu'elle était déjà sans liberté et sans espérance. L'honneur, n'était-ce pas de ne vouloir savoir ni l'argent, ni le monde ? « Je serai vôtre pour toujours, quoi qu'il arrive ; nous ferons notre vie ensemble. »

Et les personnes d'âge avaient raison, celles qui ne croient pas à ces ententes-là, celles qui parlent lourdement de l'argent, si certaines qu'il mène tout. « Moi, l'aurais-je cru, liée par l'argent ! Mais si je n'accepte pas ce M. Chargnat, ce sera comme si je tuais le père avec un couteau. »

La veille, elle avait chargé Anne-Marie d'apprendre au père son engagement avec Valentin Verdier. Que dirait-il ?

Tantôt il lui semblait que cet engagement était si fort qu'il ferait tout son destin. Tantôt il lui semblait que c'était la

vieille histoire, tant de fois arrivée à d'autres qu'à elle, l'histoire de la vie plus forte que tout. Elle ne savait pas ce qu'elle pouvait. La vie était pour elle comme une personne dont elle ignorait les moyens, la force. Est-ce qu'elle parlerait à Gaspard ?

Valentin, elle ne l'avait pas revu. Mais, depuis sa dernière danse, elle n'avait pas souffert qu'un autre lui prît la main pour la mener en place. Elle avait imaginé de porter une robe semblable à celle d'Anne-Marie. « Voyez, je suis en noir. — Ah ! pardon. »

Elle ne se trouvait pas encore tout à fait malheureuse, parce qu'elle évitait de savoir ce qu'elle avait décidé. Mais elle ne se sentait aucun courage.

En se relevant, elle vit venir Anne-Marie. Anne-Marie avait dû causer avec le père.

Anne-Marie dit deux mots des rosiers, du temps. Puis comme pour parler de cœur à Pauline, elle parla de son petit garçon. Elle désespérait de le retrouver, certains jours. Ses pauvres ossements, la pluie les blanchissait peut-être sous un buisson, au fond des bois. Et c'était pourtant l'enfant qu'elle avait le droit d'aimer, de tenir contre elle, la petite personne chaude et vivante qui l'aimerait !

Pauline lui passa le bras autour du col. Elle comprenait qu'Anne-Marie renonçait à rapporter ce qu'avait dit le père ; et elle ne le lui demanderait pas. « À quoi bon, se disait de son côté Anne-Marie, lui faire savoir que le père a tout écouté, de la façon lasse et sombre qu'il a maintenant, pour déclarer à la fin, avec un haussement d'épaules, que les engagements qu'une jeune fille prend sans sa famille ne peuvent avoir aucune valeur ? »

Elles se tenaient embrassées. Anne-Marie, silencieusement, s'abandonnait à ses pensées.

« Nous voilà devant les choses de la vie. Comme on devrait s'aimer, s'entendre contre le mal, entre créatures ! Et voyez, dans la même famille, le père et Pauline se font souffrir l'un l'autre, et il n'y a à cela aucun remède.

« Pauline, ma Pauline ! Le père aussi, pourtant, il faudrait le comprendre. Sa vie, à lui aussi, est engagée. S'il doit faire perdre ses créanciers, il ne supportera plus de vivre. Il a tant travaillé, s'est tant tracassé, et voici que ça ne sert de rien, parce que ses deux bêtes de filles ont l'esprit à autre chose ! Il ne peut pas changer son être. Pauline non plus. Chacun est seul au monde. Je ne sais même pas leur parler, les assister. Il faudrait que je vaille ma pauvre mère.

« Mais je ne fais plus aucun ouvrage que je ne doive refaire, ces jours-ci. Par moments, je ne sais pas vers quel pays je vais, dans le noir. Cette nuit, je me suis levée, croyant prier, je suis venue à la fenêtre. J'aurais voulu… point d'arbres, point de jardin… »

Celui qui est malade ne pense rien de bien ; il fait tout tourner à sa tristesse. Peut-être avait-elle de l'humeur contre Gaspard même, comme s'il prenait trop bien les choses, qu'il n'y vît jamais qu'une occasion de lutte. « Enfin il est fait pour lutter et pour faire, et moi pour aimer et pour me tourmenter. On le dit : le chagrin tue l'homme et nourrit la femme. »

Quand Gaspard venait aux Escures, il lui semblait qu'on y laissait tout aller désormais. Comme si Grange ne s'y sentait plus chez soi. Anne-Marie tournait, tracassée, l'œil fixe.

Pour la première fois il la vit se tromper dans ses besognes. Cela lui fit un peu mal. Il reprit son fusil ; il allait dans la montagne, au-dessus de Roche-Savine. Elle lui dit timidement qu'elle allait le suivre. Le père était dans les bois ; par là-haut.

Il ventait et il y avait du brouillard. Dans le chemin elle commença de lui parler. À présent, elle avait besoin de sa présence pour le mieux comprendre. Mais quelle chose bonne c'est de parler à un ami comme on se parle à soi-même, de lui tout dire et d'en attendre tout ! Car on retrouve alors cette amitié hors de laquelle on ne respire pas.

Elle disait que M. Amédée prenait d'autres manières : plus distant, plus méfiant, plus menaçant. Que fallait-il en penser ? À quoi donc allait-on ?

Gaspard supposait que ce changement datait du jour de la quittance. « Après ce que je lui ai dit et parce qu'il a vu Grange se débarrasser lors de la première échéance, le Blaireau croit peut-être que c'est la guerre et qu'on lui refusera Pauline. S'il le croyait, il serait bien capable d'imaginer de grosses canailleries pour l'avoir tout de même. »

Il expliqua à peu près cela à Anne-Marie, sans l'effrayer. Il aurait voulu qu'elle se fît d'avance à ce qu'on voyait approcher, la vente, la ruine. Le père retournerait aux Îles peut-être. Elles, pourquoi ne s'installeraient-elles pas à la Belle-Bergère ? Il ferait réparer le bâtiment du jardin. Elle aurait alors son petit garçon…

On ne rencontrait personne. Ils avaient dépassé les restes d'un clos bordé de grandes vieilles épines tortes, aux branches fourrées d'une bourre couleur de vert-de-gris. Les ruines de Roche-Savine n'étaient qu'une motte de pierres

grises et de gazon, aux casiers émoussés. Le brouillard s'abaissa. Une mer de nuages s'était formée au-dessous de leurs pieds, poussée par la bise qui creusait en copeaux les crêtes de ces houles. Anne-Marie et Gaspard suivaient un chemin de troupeaux, sur ce découvert de pacages battus des vents. De par-dessus les bois un gros nuage revint. Dans ce gris tout semblait se défaire. On ne voyait plus que quelques genièvres à moitié effacés, quelques pierres – une grosse au bord du sentier portait encore le sang et les plumes d'un petit oiseau. Après ces ruines on ne savait plus où l'on était : dans un autre pays au-dessus du monde. Aussi seuls qu'Adam et Ève au commencement des temps…

Anne-Marie sentit venir sur elle une espèce d'esprit sauvage. « Et si je voulais, pourtant, me séparer de tous et de tout ? Les gens, est-ce que c'est ma vie, à moi ? Mais trouver la liberté, la solitude ! Oui, si je voulais connaître le vœu de ma vie ?… Ici, le monde est fini, et nous sommes tout seuls. Mon bien-aimé resterait avec moi, de jour en jour, jusqu'à l'heure de la mort. »

… Elle ne comprit pas d'abord ce que Gaspard disait ; c'était comme s'il songeait tout haut. Il disait qu'il s'était cru d'une autre pâte que les paysans, si lents, si têtus.

— Mais veux-tu savoir leur vrai rêve ? C'est d'être leur maître au point de n'écouter personne, de suivre leur sentiment tout seul, et sans se soucier de quoi que ce puisse être. Eh bien, j'ai reconnu qu'au fond j'étais comme eux. J'ai toujours aimé ce temps de brouillard dans la montagne, parce que c'est la liberté, la sauvagerie…

Elle fut saisie qu'il lui eût dit cela au moment où elle suivait des pensées de folie semblable. Peut-être avait-il deviné le silence de sa vie à elle ? Je sais que tu me crois la

courageuse et sage. Le serai-je jamais ? Et pourtant il le faut : être dans son chemin, dans la droite voie, parce qu'autrement il serait impossible de vivre.

C'était elle maintenant qui parlait. Elle voyait bien que Gaspard ne pourrait pas faire ce miracle de les sauver de la ruine. Mais où les créatures ne peuvent plus rien, il y a Quelqu'Un qui peut tout.

— Je prierai de toute la foi de mon cœur. Je ne sais pas à quel bien m'attendre, mais, même sans espérance, je garde une confiance encore.

Il marchait à son côté, et il regardait la lumière qui était dans ses yeux.

CINQUIÈME PAUSE

Le Gourg du Drac. – La pêche aux flambeaux. – Trait d'énergie du curé de Saint-Amand. – Entre la Chapelle-Agnon et Bertignat, il y a des ravins enfoncés qu'on nomme les gorges de Carcasse. Les pentes avancent en éperons de ronciers et de pins, ou plongent en dévalées de bruyère. Tout en bas, sautant, tournoyant en cent replis, roulant à grand bruit entre ses boulets, le ruisseau écume comme du lait bourru.

Au sortir de la première messe, Anne-Marie avait été abordée par le tailleur. Faute d'homme de bien, on l'avait fait sacristain de la paroisse. Il lui dit qu'il avait entendu dire qu'on disait… Bref, le bruit courait, selon lui, d'un enfant à l'aspect sauvage qui rôdait dans les bois de Carcasse.

— Il t'a fait, dit Gaspard, le conte du gourg du Drac.

On peut voir dans ces gorges deux cascades, dont l'une a creusé une pierre qu'on donne pour le Bénitier du Diable, et l'on dit que, là près, le Drac sort du gourg sous forme d'un petit homme velu et bizarrement fait.

Ce conte de nourrice, Gaspard le savait de naissance. Mais Anne-Marie était là presque suppliante. Il lui promit qu'ils battraient les bois tous sept le jour des Rameaux.

Durant la semaine, sainte, il attendait le préfet, des messieurs.

Le dimanche donc, ils vont dîner chez M. Jean, à la Chapelle, et sitôt après, gagnent les bois.

Ils y trouvèrent des terriers de renard, et sous les racines, dans les endroits sablonneux, quelques morilles, mais n'aperçurent pas âme qui vive. Et de monter et de descendre, et de ne pas laisser passer un creux de roche. Valentin tâchait d'être à ce qu'il faisait ; mais il avait la tête en feu et sa Pauline dans le cœur. Gaspard ne le quittait pas : sans savoir pourquoi, il lui tardait d'être sorti de ces ravins.

Il ne voulut pas qu'on soupât près du ruisseau. Ils remontèrent sous les arbres. La place était sèche, le bois aussi sonore et aussi tranquille qu'une église. Une lumière singulière, qui ne donnait point d'ombre, celle des crépuscules de printemps, emplissait le lieu. Des coups de vent tiède traînaient des odeurs de source, de verdure, de fraîcheur. Le ciel s'ouvrait toujours davantage, sur un vide de pâleur entre les fûts de pins, et le silence était si grand que le bois paraissait plus désert encore.

Comme ils tiraient des carnassières les œufs durs et les bouteilles, ils eurent la surprise de voir arriver le bossu. Il se trouva qu'il venait là à la pêche aux grenouilles. Il s'assit,

sans trop demander si on l'invitait. Et il briba si bien qu'il ne devait plus se ressentir du coup de demi-aune reçu naguère par les mandibules.

Ils se levaient, secouant les miettes. À ce moment, Gaspard crut voir, là-bas, quelqu'un se défiler entre les arbres. Chopine se souleva en dressant les oreilles. Peut-être une idée, il n'aurait pu dire. D'ailleurs, parce qu'au lendemain des Rameaux, les grenouilles tournent crapauds, la campagne, ce soir-là, est pleine de garçons qui vont les pêcher aux lanternes. On les vend écorchées et enfilées à des baguettes, pour la semaine sainte. Au beurre noir, en omelette ou en civet, c'est un manger délicat, mais le diable emporte ces petits os !

La nuit tombait. Le bossu fit tant que les plus enragés décidèrent de le suivre à la pêche. On alluma des branches garnies de résine. Le bossu portait au bout d'une perche un panier à salade rempli de pignoles qui flambaient. Les grenouilles, attirées par la lueur, sautaient de l'eau sur les bords, et on les assommait d'un coup de bâton.

Chopine, deux ou trois fois, avait donné des marques d'inquiétude. Lorsqu'on arriva vers le gourg, Gaspard dit qu'il était temps de repartir. Mais le bossu, en trois sauts de chèvre, traversa le ruisseau.

— Une minute, je vais voir vers la cascade. C'était un plaisir de le regarder voler de pierre en pierre, secouant son panier de flammes.

— Si quelque vieille l'aperçoit, le pays saura que le drac était à Carcasse !

Tout d’un coup, Gaspard jeta l’œil sur Chopine : elle grondait, le museau pointé vers le haut de la pente.

— Écoutez !

Par-dessus le bruit sifflant du torrent, une sorte de roulement se précipitait, devenait un bondissement à gros frappements sourds.

— Jetez ces torches ! Et vite ici, tous ! Sacré bon sang, nous sommes cuits !

Une masse énorme parut s’enlever devant eux, creva les buissons, s’abattit dans un rejaillissement, sauta à contre-pente, retomba en envoyant encore l’eau par grandes flaques.

Déjà une autre roche dévalait, en vingt bonds, ébranlant le terrain, éventrant les verdures. Elle passa comme un tonnerre, suivie dans le moment d’une autre.

Ce fut la présence d’esprit de Gaspard qui les sauva. Il les ramassa tous sur un dos d’âne. Les roches, malgré leurs sauts à hauteur d’homme, suivaient les creux de la pente. Ils ne traînèrent pas là, d’ailleurs. Ils se lancèrent comme des loups sur cette échine, pour aller voir de près ce qu’il y avait là-haut.

On ne s’était pas soucié de les attendre. M. Jean, le seul qui eût un pistolet, crut voir des ombres qui détalaient et tira sur elles. L’amorce devait être mouillée : le coup fit long feu.

Le bossu les appelait d’en bas. Ils le revoyaient s’écartant et allant secouer son panier, comme un signal. L’affaire était concertée. Il les avait menés dans la souricière.

Il les rejoignit lentement, portant toujours son panier flambant où il remettait des pignoles. Gaspard le lui prit des mains, le vida sur l'herbe, piétina les flammèches.

— As-tu vu ? Quelque simple nous a pris pour le drac. On nous a fait dérouler dessus quatre grosses pierres qui ont failli nous enlever comme des quilles.

Et ils revinrent, le bossu au milieu d'eux. Ils avaient sué une rude chemise. Mais le cœur bat mieux à courir des malandrins qu'à pêcher des grenouilles. Ils sentaient qu'on était aux bouillons de la lessive, à présent.

Par hasard, le lendemain matin, Gaspard rencontra M. le curé près de la communauté. Le bossu passait ; il leur donna le bonjour.

— Monsieur le curé, savez-vous ? Tenez à l'œil monsieur votre nouveau sacristain. Je ne vous en dis pas davantage.

L'abbé Boutarel croyait savoir que le bossu avait une tabatière avec des figures gravées contre la modestie. Il imagina, suivant ces pensées, que Gaspard le lui signalait comme porté à débaucher les filles. Il le surveilla donc de si près que ce même matin, de la sacristie où il accrochait son surplis, il l'entendit dire à la veuve de Chassaigne :

— Je t'attendrai au Saint-Martin sur les neuf heures, ce soir.

Le soir, sitôt la soupe mangée, le curé se tourna vers sa servante.

— Allez chez Chassaigne et ramenez la Jeanne-Marie passer la veillée avec vous.

La veuve serait-elle allée au Saint-Martin ? Le sacristain n'était pas un galant joli-joli, quoiqu'on ait prétendu qu'il savait par sortilège apprivoiser les courages les plus revêches. En tout cas, elle n'osa résister à l'invitation de la cure.

Lorsque M. le curé la vit installée à filer près de la servante, il passa dans le corridor, jeta sur son dos la grande mante que l'autre y avait accrochée, rabattit le capuchon, et se munit d'un nerf de bœuf. Comme neuf heures sonnaient, il descendit vers le Saint-Martin, qui est un faubourg de trois maisons.

Le bossu se promenait par cette terre vague, à travers les gratterons, les tuiles cassées et les choux d'âne, se bourrant le nez de tabac pour passer le temps. L'abbé Boutarel n'attendit que d'être à portée. L'autre, qui s'avançait vers une pauvre femme timide et craignant les raisons, vit un démon lui tomber dessus à coups de nerf de bœuf. Les cornes lui seraient venues à la tête qu'il n'aurait pas été plus étonné. Il lâcha la tabatière et se mit à crier comme un petit loup-garou. Puis il ne faut pas demander s'il tira ses grègues.

Son pasteur le poursuivit une cinquantaine de pas et regagna la cure, où il jeta au feu la fameuse tabatière qu'il avait rapportée comme un trophée du champ de bataille.

SIXIÈME PAUSE

Les amis se concertent. – Les spectres du bois des Fourches. – Entrevue de Pauline et de Valentin. – Tandis que les autres

s'en retournaient à Saint-Amand, Valentin et M. Jean étaient rentrés à la Chapelle. Ils revinrent à cheval au matin, et attendirent dans la cour de la Belle-Bergère le départ de la patache pour parler à Gaspard. Ils voulaient savoir ce qu'il pensait de l'aventure.

Ma foi, il n'avait pas eu le temps d'y songer beaucoup. – Voyons, le bossu travaillait pour le compte de quelqu'un ? – Mais pourquoi se faire tout de suite des idées ? – Les pierres n'avaient pourtant pas dégringolé d'elles-mêmes ? – C'était peut-être le fait de deux ou trois lourdauds sans malice.

— Oui, dit Valentin ; seulement, il y avait dans le chemin un cavalier et un piéton. Lorsqu'ils nous ont entendus, l'un s'est jeté de côté, sous le couvert, et l'autre a fait prendre le galop à sa bête.

Gaspard, assis sur le timon d'un char, se battait la jambe avec un liteau. Un hochement de tête, une moue de doute…

En les raccompagnant, il fit signe de l'œil à Jean Domaize. Un quart d'heure après, Jean revint seul.

— Il y a que je ne veux pas parler devant le lieutenant. Il ne voit plus la petite, il ne sait ce qui arrivera, il est outré de colère et de peine. Alors, il irait trouver l'Amédée, il lui couperait la figure en quatre.

— Il ne sait pas biaiser.

— Ça ne ferait pas les affaires. Je parierais que les Chargnat ont pu se faire remettre la contre-lettre. On ne la leur reprendra pas de vive force. Tu bats du feu, ton papier s'envole en fumée, ni vu ni connu. Il faudrait arriver à savoir comment ils l'ont eue, comprendre la manigance.

Donc, mener l'Amédée doucement. D'abord parce que dans deux mois il pourrait faire sauter Grange.

— Mais sois tranquille. Je sais qu'il a des conversations avec le bossu ; je sais qu'hier il est rentré tard à cheval ; je sais que vendredi il ira à Ambert…

M. Jean dit que Valentin et lui, la veille, avaient cru le reconnaître dans ce cavalier. Si Valentin n'avait pas parlé de leurs soupçons, c'était de peur que Gaspard ne vît là des mouvements de jalousie et de haine. De peur aussi de ressembler aux gens du bourg qui voyaient en M. Amédée l'être le plus despote et le plus mauvais que la terre eût porté, depuis qu'il était gros richard par la mort de son frère.

Ils causèrent encore un peu.

— Ce n'est pas tant ce que nous ferons, nous, c'est ce qu'il fera, lui, qui nous le livrera. Le mener doucement, mais l'inquiéter, le pousser, et tu verras qu'il fera des sottises.

Le Dragon appelait Gaspard. La voiture du préfet et de ces messieurs arrivait.

Le vendredi saint, ce grand monde reparti, Gaspard envoya ses frères chercher Plampougnis et Jeuselou. Il prit avec lui son filleul et monta les attendre au bois des Fourches.

La lune se levait sur les monts, presque ronde. Le grand vent de la semaine sainte tombait, qui avait soufflé tout le jour. Il faisait tiède. On trouvait l'odeur des violettes qui avaient poussé dans les feuilles mortes sous les haies, on la perdait pour celle d'un fagotier de pin. C'était une nuit tra-

versée de bruits, de souffles, de choses qu'on démêlait mal, dans cette demi-clarté changeante des nuées étirées et de la lune.

Les amis ne tardèrent pas. Gaspard leur demanda s'ils n'auraient pas peine à passer quelques heures à la fraîche. Il avait apporté des draps, mais ce ne serait pas pour coucher dehors.

Ils s'assirent dans les genêts. M. Amédée était allé souper à Ambert, manger le saucisson du vendredi saint avec deux autres bonnes têtes. Il reviendrait tard, plein de vins et de viandes.

Ce saucisson, c'était en secret. Le percepteur ne posait pas au farouche que la vue d'une soutane met en rage. Au contraire, il n'aimait rien tant que d'inviter quelque curé de la montagne et de le chavirer en droguant son vin de cendre de pipe. Jamais homme plus content de soi alors.

Il pouvait être près de minuit lorsqu'il remonta d'Ambert ; ou plutôt lorsque son cabriolet l'en ramena. Le cheval allait son pas, habitué à revenir de lui-même à l'écurie. M. Amédée, rencoigné dans la capote, son castor sur les yeux, la bouche ouverte, ronflait. Une secousse l'éveilla. Il faillit tomber, se rattrapa ; et, le cœur cloué, fumant de peur, crut devenir fou. La jument, plantée droite entre les brancards, reculait, reculait, en hennissant d'épouvante. Trois spectres plus hauts que des géants venaient à lui sur la route. Ils étaient trois, tout blancs, immenses, et c'était terrifiant de voir arriver dans la nuit ces présences sans nom, chacune une fois plus haute qu'un homme. Cela avançait, tendait le bras. Il entendit crier :

— Dans un mois, minuit pour minuit, et vendredi pour vendredi…

Sa bête, au risque de verser le cabriolet, le fit pirouetter, et repartit à fond de train. Il aurait voulu la fouailler, mais, baigné de sueur, délié, défait de tous ses membres, il restait incapable de lever le doigt. Il ne recouvra ses esprits que lorsqu'il se vit sur le Pontel, devant la maison de feu César.

… Ils se débarrassaient de leurs draps, et Jeuselou, le Dragon, le filleul, sautaient des épaules où ils étaient juchés. Gaspard les laissait parler. Mais à la Belle-Bergère, dès que le petit fut allé coucher, il les retint tous quatre. Soudainement, en voyant le Blaireau affalé et pesant, un souvenir l'avait frappé, ses idées s'étaient rejointes.

Ce bourgeois, au Pont-du-Merle, qui se renfonçait dans la cheminée, c'était lui. C'étaient les Chargnat qui avaient déniché la contre-lettre, non pas en la tirant des mains de quelque malandrin, mais dans sa cachette même, à Chenerailles ; et qui s'étaient ensuite débarrassés de Carcaille parce qu'il les avait reconnus. Ils avaient joué le tour à Robert en s'emparant du papier, et ils entendaient en faire leur profit à eux. De là ce besoin d'épouser Pauline, – sous le régime de la communauté de biens.

D'ailleurs, on n'était pas plus avancé de voir cela, puisqu'on ne pourrait le dénoncer sans découvrir Robert, ce qu'Anne-Marie ne souffrirait jamais. Mais savoir qu'il était une canaille de la grosse espèce, cela faisait le même effet que quand on sait la mèche à la mine et le feu qui court le long du cordon.

Pourvu que Valentin ne se mêlât pas de lui donner l’éveil ! Il fallait absolument obtenir du lieutenant qu’il promît de ne pas bouger.

Le lendemain, Mariette s’arrangea pour entraîner Pauline au jardin. Valentin y était avec Gaspard.

Valentin revint le soir, la bride de son cheval au bras, pour sentir la terre sous ses semelles. Il se récitait des vers latins qu’il avait oubliés depuis le collège, et il allait, sous la lune, contre le vent qui courait la montagne. Il allait, à peu près fou de bonheur, de désespoir et d’enthousiasme.

Pauline lui avait parlé. Il n’y avait pas une jeune fille comme elle, sur terre. Tant de candeur, tant de confiance !

« Que c’est beau, un jeune être, qui, les yeux sur les yeux, vous dit tout de son sort ! Elle était debout, près du grand acacia, le sein battant. Je voyais ses lèvres, à mille petites fronces comme la feuille du charme. Elle était là, avec son visage fier, éblouissant, et son odeur de chèvrefeuille au soleil. Elle m’expliquait tout, les embarras du père, qui a tant vieilli depuis l’autre année, ce qui tombe sur eux, et tout. Elle me regardait au visage, comme pour voir si j’étais bien celui qu’elle croyait, si elle ne se trompait pas. Si touchante et si courageuse ! Que pouvais-je, moi, sinon me remettre de tout à elle, et accepter qu’elle fît mon malheur si elle le voulait, s’il le fallait ? Il se tire encore assez de coups de fusil dans le monde – il paraît que les troubles reprennent en Espagne, – j’irai chercher les balles, tant que la terre me portera.

« Elle disait qu’elle ne pourrait pas condamner son père à la faillite, mais qu’elle combattrait jusqu’à la dernière mi-

nute. Qu'une jeune fille puisse se lever du milieu des gens et vous parler si droit, ah ! cela fait bondir le cœur. Elle était extraordinairement belle, alors, d'une rougeur rose, et il y avait une lumière d'aube qui venait de la profondeur de ses yeux, comme si elle n'était qu'une âme, qu'un feu d'aurore.

« Que la vie puisse donner de pareils moments, quelle chose singulière ! Je me rappelle des instants de grand danger, – l'attente sous les boulets à Leipzig, la mêlée de cavalerie à Arcis-sur-Aube, – où la conscience s'avivait, s'illuminait ainsi, et les facultés s'enflammaient à un point surnaturel ; des instants qui se détachent par leur éclat, qui s'impriment sur le cerveau avec toutes leurs particularités. Et là de même. Ç'a été la vie ordinaire qui prend feu ; nous avons passé dans un autre air, pareil à celui qu'on voit trembler au-dessus de la flamme. Je ne sais pas ce qui sera, on ne va pas contre son sort. Mais, jusqu'à l'heure de la mort, j'irai avec cela dans le sang, à travers les ennuis, les hommes et les jours. »

SIXIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Les autorités visitent le pays. – Gaspard organise une battue. – Singulier propos de M. Amédée. – La mode était venue des promenades pittoresques. Le préfet et ces messieurs de Clermont, celui des impôts, celui des eaux et forêts, celui des chemins, désirèrent voir les curiosités, coutumes et sites de nos petits pays.

Gaspard les conduisit le jeudi saint au bourg de Viverols, pour la fameuse procession nocturne des Pénitents blancs. Et de là, à Ambert, pour le cournaire, qui chante de la plate-forme du clocher aux quatre vents du ciel, dans un cornet de fer battu de dix pieds de long.

Le même jour, il fit visiter à ces messieurs les moulins à papier de Grange. Il projetait d'y ramener la fabrication du papier timbré, qui s'était transportée à Thiers. Si Grange avait su s'y prendre, il obtenait de l'État un monopole, avec de grosses avances qui redonnaient vie à ses fabriques. Gaspard l'avait mis à même d'obtenir cela par le préfet. Mais le malheureux ne s'occupait plus que de regretter la contre-lettre. Un homme, c'est celui qui est à ce qu'il peut faire, et Grange était tout à ce qu'on ne pouvait plus défaire, maintenant.

Il voulut raconter sa vie à ces messieurs. De son parapluie, il la dessinait en dents de scie sur le sable.

— Il y a eu le malheur de ma fille quand un brigand est venu l'épouvanter à Chenerailles ; je suis remonté. Il y a eu la mort de ma pauvre femme : un précipice, la remontée ; un autre précipice : la mort de mon pauvre frère et la façon dont on nous a volé son héritage…

Il se mit sur la contre-lettre, ne parla plus que de cela. Gaspard l'aurait pilé.

Après cette visite, il guida ces messieurs aux rochers de la Volpie, les fit asseoir dans le Fauteuil du Roi et regarder par le Trou du Renard. À la Pierre-Folle des Balays, dans la vallée de l'Enfer, à la cascade du Creux-de-l'Oule, à la Grand'Rive, au prieuré de Chaumont, à l'étang de Riols ; et au Chambon, pêcher les écrevisses. Il les promena partout.

On a raconté qu'il leur avait procuré des baudets, et que son filleul imagina de peindre le nom des autorités sur la queue des ânichons. De sorte que, quand la caravane traversait un village, elle était saluée de vivats qui portaient juste. « Voilà monsieur le préfet ! Vive monsieur le préfet ! Et voilà monsieur l'ingénieur ! Vive monsieur l'ingénieur ! »

— Je n'aurais pas cru, disait l'un, être populaire jusque dans ces montagnes.

— Ah ! disait l'autre, les braves gens ! La bonne et honnête population !

Gaspard les eut si bien en main qu'il les mena où il voulait. Le tracé de plusieurs routes fut décidé, et l'arrêt du Conseil d'État, légitimant les usurpations sur les communaux, promis pour le mois de juin.

Enfin, il obtint qu'on organiserait une grande battue. Qui sait si ce jour-là, en faisant parler tant de chasseurs et de gardes, il ne relèverait pas quelques traces de l'enfant ?

Le temps n'était plus de la Bête du Gévaudan qui, ayant tué soixante-dix personnes et en ayant blessé soixante et onze, fit régner une telle terreur qu'on ne trouvait plus de bergers. Mais Gaspard remontra que paraissaient encore dans la montagne certains gros vieux loups qui se faisaient un nom à force de ravages. Si donc M. le préfet donnait des ordres pour cette battue très étendue, il se verrait bénir par un peuple qui avait déjà son nom en recommandation.

Le préfet donna des ordres, et l'on mit ses paroles dans le journal. Mais qu'il était malaisé de monter la chose ! Et d'abord d'établir l'entente entre les gens des villages.

D'un bourg à l'autre, pas d'amitié perdue. Chaque endroit a son sobriquet : les Lions de Valcivières, les Pelauds de Saint-Anthême, les Pataires d'Ambert, les Ventres-Jaunes de Marsac – à cause de leurs marécages et de leurs fièvres, – les Peille-Chèvres d'Arlanc, les Mange-Lard d'Auzelles, et comme cela d'un bout à l'autre de l'Auvergne. Ces noms volent, puis d'autres plus gros ; puis, les coups de poing et les coups de bâton. À chaque fête, une bataille.

Mais il y a des hommes qui savent se faire écouter. On s'était bien trouvé d'écouter celui qui s'occupait des communaux et des routes. Certains soutenaient que ces routes feraient tout renchérir dans le pays, parce qu'on viendrait de la ville y chercher les œufs et le beurre, le bétail et le four-

rage. Bien sûr ! Et les bois d'abord prirent de la valeur. Et la journée de bûcheron monta à quinze sous.

On paye bouteille, on parle aux bonnes têtes, on les raisonne. Les grandes foires d'Ambert sont faites pour cela, celle du mercredi saint, celle de la Saint-Georges. Gaspard aimait ce train, devant la bonne vieille église où les maisonnettes s'adossaient, entre les jambes de pierre qu'elles enfumaient. Il aimait, parmi les bennes de légumes, les charrettes, les rangées de pots et de terrines sur la paille, ce mouvement de ceux de la ville et de ceux de la campagne.

En tricot sans manches, le boulanger sort de son fournil, appelle un paysan, celui qui lui vend ses fagots. Derrière les vitres vertes, on voit le savetier qui, tout en poissant le ligneul, cause avec un vieux de son ancien village ; et l'âne attend à la porte, chargé de deux sacs déchirés remplis de plants de choux. Le marchand mercier et le bourrelier achèvent d'installer leur montre. Un vieux passe, tirant son bouc qui marche à pas comptés ; un colporteur cherche ses chalands dans la foule. Quel bruit de propos, de rires ! Et de partout le bêlement des cabris aux pattes liées qu'on apporte.

Il aimait cela, ces boutiques, ces rencontres, tout ce commerce à cent trafics d'un peuple qui s'est peu à peu arrangé pour qu'il y ait plus d'aise dans son monde. Ces foires, c'était la vie même d'un pays qui se faisait de fête, au pied de la grande tour dorée dont les gargouilles, là-haut, voient filer dans le bleu de l'air les cris des hirondelles.

Et quand ces hommes le quittaient, en lui secouant la main, le plaisir de la réussite lui chauffait le cœur. Quelqu'un lui avait rendu l'amitié. Il suffit de vivre près d'Anne-Marie parce que sa grande affaire à elle est d'aimer, et l'on devient meilleur à respirer le même air qu'elle.

Mais la battue n'était pas encore sur pied. Il fallait aussi se faire entendre des bureaux. Là, ils se renvoient la balle l'un à l'autre de derrière leurs paperasses. Personne pour décider, personne pour agir, Qu'on les tire de leur trantran, c'est cela même qu'ils ne veulent pas.

Gaspard bouillait. « Si j'étais maître ! Ces gens assis qui fourrent des bâtons dans les roues ! »

Et il avait à solliciter ces gens-là, lui qui aimait à user ses souliers plus que son chapeau. La mécanique publique, les formules et la comédie des rangs, avec ce tarif exactement réglé des considérations et des mépris, tout cela enfin qui fait de l'homme une pièce de machine, il en aurait volé au plafond. Si pleins de leur importance, ces gens en place, armés de leur solennité et de leurs phrases !

Cette comédie de mensonges par-dessus les intérêts, les rancunes, les amours-propres, quelle dérision ! Il faudrait que le roi pût s'occuper du royaume comme un homme s'occupe de son domaine, qu'il fût le roi, dont le métier est de vouloir dans son cœur le bien de tous. On verrait alors une France où tout irait des quatre roues.

Mais c'est bête de penser que tout pourrait aller comme il faudrait. En remontant sur son cheval, à la porte du procureur du roi ou du lieutenant de louveterie, il ne se tenait pas de sourire. « Comme je deviens ! Voilà que je voudrais, moi aussi, être un gros, un de ceux qui se mêlent de faire tourner la terre. »

Un loup enragé fut signalé du côté de Fournols. Gaspard, du moins, vint le dire aux personnages des bureaux, et

que le préfet ferait retomber sur eux les malheurs qui arriveraient. Les lettres de convocation partirent enfin. On fixa le jour vers la fin de mai, à une huitaine de là. Toutes les communes en seraient, jusqu'à la Haute-Loire, et chaque maire amènerait son monde à un poste convenu.

Gaspard faisait tout cela pour Anne-Marie. Il n'en attendait pas grand'chose.

La veille au soir, M. Jean, qui était venu de la Chapelle pour la battue, rencontra M. Amédée, qui droguait sur le foirail, d'un air sombre, remontant tous les dix pas son pantalon.

— Eh bien, monsieur Chargnat, vous avez graissé vos bottes ?

— Et pourquoi ça, les graisserais-je ? J'en sais qui se croient solides dans les leurs, et qui y passeront avant moi.

— Qu'allez-vous chercher ? Je vous parle de la battue.

— Ah ! la battue ? Je n'irai pas, je suis malade.

— Vous êtes malade ?

— Non, ça va. Mais la battue… il y aura des accidents. Alors, pour ce qu'on chanterait… Je sais que j'ai des ennemis.

— Des accidents ? fit Jean Domaize. Vous savez qu'il y aura des accidents ?

— Avec tout ce peuple… et le beau désordre que ça va faire…

Il mâchonna quelques paroles et, après un salut de la tête, rentra en tirant sur soi la porte.

M. Jean rencontra les trois frères et leur fit part de cette conversation. Il fut convenu que tous prendraient le lendemain les précautions les plus exactes.

DEUXIÈME PAUSE

La grande battue. – Gaspard et Valentin au bois des Tourtes. – À la pointe de l'aube Gaspard se leva.

De sous les Fourches, il vit un matin plein de rumeurs, de rosée, de feux légers sur les nuages. Le coton traînait par touffes d'où sortaient les buissons et les arbres. Toute la montagne fumait. L'eau déroulait, au talus, des crosses de fougères.

L'air était maintenant tout de vagues buées et de trouées de bleu. Il ne faisait pas chaud. Des roulements de carrioles, des appels lointains, des rayons humides, emplissaient la campagne. Le brouillard se massait, coulait dans les fonds en bancs couleur de tourterelle.

Une troupe passa sur la gauche ; des paysans. Une autre de gens du bourg, le maréchal, le boulanger, le messager de la poste, qui avaient de gros souliers ferrés et des casquettes de cuir. On les entendait parler : « Je mangerais bien ma paye sans ça… », disait le maréchal. Ils allaient vers les bois armés de baïonnettes emmanchées et de sabres, les sabres rapportés de l'armée en 1815, pour traverser les départements où l'on égorgeait les soldats. Comme cela est déjà loin ! Il ne faut que vivre pour tout voir.

Des abois couraient sous les sapins des Chapioux. Les chasseurs, ceux qui avaient des fusils, coupaient par les pa-

cages pour gagner leur poste. Deux cornets se répondaient et s'éloignaient vers Virennes.

Gaspard irait le plus loin qu'il pourrait, tout le long des rabatteurs. Le lendemain, comme s'il s'était égaré, il pousserait jusqu'à Saint-Vert, fameux par sa côte qu'il faut deux heures pour monter. La vraie France bossue. Sur ces dévalées, vous voyez pourtant les vaches chercher leur vie, tournées et ramenées par les chiens. Mais si quelqu'une se manque, elle roule jusqu'au bas.

Il avait pris du pain pour deux jours dans son sac.

Dès le matin, il vit que la battue suivrait un train désordonné. Vingt communes avaient été convoquées, tous les hommes valides devant rejoindre, depuis Saint-Amand jusque vers Fayet-Ronnaye et Sainte-Catherine-du-Fraisse. M. de Chaméane, qui avait promis d'amener sa meute, n'avait point paru au rendez-vous. Mais il était venu plusieurs bourgeois d'Ambert, le procureur du roi et ses gendarmes, le garde général avec les forestiers de toute la région. Chacun de ces messieurs commandait, de sorte que tout se faisait dans le plus grand bruit et sans aucun ordre. On se groupait à volonté ; on tirait des coups de fusil de droite et de gauche ; les uns allaient de la lisière au milieu du bois, les autres du milieu du bois à la lisière. Ceux-là battaient en retraite, disant avoir tout fouillé, alors que ceux-ci en étaient encore à fourrager dans les taillis.

Deux ou trois communes firent cependant de bonne besogne, et, menés par leur maire, ceux de Champétières surtout.

Dans le bourg, en mangeant la soupe de midi au pas des portes, on raconta que Valentin Verdier avait tué de bonne heure un loup gris entre Fournols et le Chambon.

Comme ils passaient par là sur les huit heures, Gaspard et Valentin avait été appelés à la rescousse par des paysans contre un vieux loup qu'on venait de lever et qu'on traquait. Valentin abattit la bête d'une balle placée en plein crâne. On fit une décharge pour l'annoncer aux chasseurs, et la nouvelle en courut par tout le pays.

D'autres, cependant, battaient les bois des Escures et de la Souderie, le Bois-Noir et le bois des Fayes. Dans le haut du Bois-Noir, ils découvrirent le cadavre d'un loup qui paraissait ne porter aucune blessure. Ce loup avait écarté et déchiré toute la mousse du lieu, d'où l'on conclut qu'il était mort de la rage. Il se fit une seconde décharge. Ceux de Champétières, qui l'avaient trouvé, voulurent l'emporter, comptant le promener dans les villages pour se faire donner des œufs et du lard. Ceux de Saint-Amand accoururent et il s'éleva une grande querelle.

Pendant que les choses allaient partout avec cette confusion, Gaspard veillait à ne pas quitter Valentin. Il s'était gardé de dire où ils passeraient ; mais le loup de Fournols les avait signalés ; et depuis, il avait le sentiment qu'ils étaient suivis.

De bois en bois, de buissons fous en buissons fous, ils se trouvèrent au bois des Tourtes. (Il a pris ce nom des tourtes que ceux de Saint-Bonnet-le-Chastel y apportaient au pied des arbres, durant une grande peste. C'était pour fournir des

secours aux pestiférés d'Arlanc et de Marsac, dont ils fuyaient l'approche.) À la fin, Gaspard voulut en avoir le cœur net. Il laissa Valentin prendre quelque avance et se pelotonna au milieu des genêts.

Un moment passa. Mais Valentin, qu'il avait averti ce matin de se tenir sur l'œil, fut surpris de sa disparition. Il revint sur ses pas, l'appelant de place en place. À cet instant, Gaspard vit un grand homme maigre sortir de derrière une aubépine et se montrer tout juste le temps de faire un geste du bras du côté de Valentin. Peut-être pour le signaler à d'autres estafiers de par là-bas ? Plutôt, semblait-il, pour le mettre sur ses gardes. Mais Valentin, qui lui prêtait le flanc, ne regardait point de son côté.

Gaspard avait des yeux à voir courir le vent. Il était sûr d'avoir vu clair.

En un tournemain, il se débarrassa de sa carnassière, encombrante avec sa ration pour deux jours ; il signifia à Chopine de se coucher là ; et, le fusil en main, il se mit à courir tout courbé vers le coin du bois où Valentin et l'homme avaient disparu.

Il n'avait pas fait trente pas. Tout à coup, à main gauche, il vit ou devina un remuement, à peine, dans une touffe de sureau, et un point d'acier qui étincelait. Avant même de rien penser, il plongea comme une cane, la tête en avant. Jamais il ne l'échappa si belle. La balle fit voler son feutre. Il épaula tout courant, lâcha son coup sur la bouffée de fumée qui se coupait aux fûts des arbres. Pour recharger il se jeta derrière un gros pin. Et il ne giberna pas. Dès qu'il fut paré, il commença d'avancer vivement, le doigt sur la gâchette, de tronc en tronc. Valentin l'appelait sans qu'il répondît.

Comme il entendait quelque bruit vers le bas du bois, il s'attendait à être salué par d'autres coups de feu. Mais point. Il tomba sur une espèce de clairière. Un grand bonhomme, peut-être celui de tantôt, se leva soudain de derrière des verdures et se mit à fuir, en enjambant des touffes de broussailles. Ce ne devait pas être celui qui avait tiré. Gaspard se défia, par bonheur, et, dans le moment, débusqua l'autre. Il se mit à ses trousses, et il répondait maintenant aux appels de Valentin, tâchant de l'attirer sur la voie.

TROISIÈME PAUSE

On annonce que Valentin est blessé dangereusement. – Pauline sur le chemin du bois. – Le voyage en chariot. – Sur les quatre heures, au Monestier, le Barthaut ramait les pois dans son jardin, lorsqu'il entendit heurter précipitamment à la porte. Un homme avec une poire à poudre et un carnier, mais sans fusil, était là, à bout d'haleine. Il fit signe de la tête qu'il n'entrerait pas.

— Il y a un malheur… On a cru tirer sur un loup, vers la Roche… M. Verdier, le fils, a reçu des chevrotines dans l'estomac… Il voudrait la demoiselle des Escures… Il est là, dans le bois, sur le bord du chemin… Courez, faites vite : il peut passer d'un moment à l'autre.

Barthaut, le sang gelé, n'arrivait pas à mettre la main sur son chapeau propre.

— C'est que Valentin Verdier ne lui est pas parent. Mon cousin Grange trouvera-t-il bon ?…

— Taisez-vous ! Pour n'importe quel malheureux elle viendrait. Le sang sautait comme d'une fontaine. Qu'elle ne s'amuse pas si elle veut le trouver encore !

L'homme s'essuya le front de la manche de sa veste et repartit en courant chercher un prêtre.

Pauline cousait au coin de la terrasse. Parfois, la lèvre mordue, elle écoutait les rumeurs de ces troupes dans les bois, ou le vent dans les feuillages de la combe. Un souffle revenait battre la feuille du tilleul. L'air était plein de cris de mésanges.

Anne-Marie était allée à la lisière, avec l'espoir de rencontrer des forestiers, des gens de la montagne, et, qui sait ? d'en tirer quelque chose qui concernât son petit garçon. Le père était avec elle. Ou peut-être dans quelque coin du jardin, bêchant, en sabots. Il travaillait ainsi jusqu'à ce que l'eau lui coulât de la face. Il n'allait plus dans ses bois, ne sortait plus des Escures. Même il se négligeait, lui qui était toujours propre sur soi comme un marin. Il traînait des journées sans peigner ses cheveux et ses favoris, sans nouer sa cravate. Et il ne quittait plus la veste de droguet râpé qu'il passait pour aider le Nanne dans l'étable ou dans la grange.

Pauline entendit rouler des pierres dans le raidillon. Elle se pencha, vit le vieux Barthaut qui montait en hâte, son chapeau à la main, rouge et fondu de sueur. Il leva vers elle une figure si extraordinaire qu'elle se mit debout et courut au portail. Ce fut elle qui tira tout du pauvre homme, parce que les phrases étaient parties qu'il avait arrangées dans sa tête. Qu'il y avait un malheur. Qu'on avait blessé quelqu'un. Alors, d'une voix basse comme un souffle, elle demanda :

— Valentin Verdier ?

Elle avait perdu toute couleur de vie. Par une inspiration de son bon cœur, le vieux Barthaut embrassa la pauvre enfant près de partir en faiblesse, et lui dit qu'elle soignerait Valentin, qu'elle le guérirait, qu'il avait reçu de bien autres blessures durant les guerres. Il fallait appeler Anne-Marie et faire diligence. On les attendait avec des secours au bois de la Roche.

Elle regarda cette montagne, ce moutonnement de pins sombres. Elle serait là-bas dans un quart d'heure. Qu'y trouverait-elle ? Et désormais, que serait sa vie ?

Déjà, elle ne perdait plus une seconde. Elle envoya le Barthaut à sa sœur, de l'autre côté des étangs, mit dans un panier de l'onguent vulnéraire, de l'eau d'arquebuse, du linge, et partit avec la Fanchon, sans même prendre le temps de changer ses souliers plats.

Un lièvre sortit des ronces – elle vit son œil effaré, bombé, sa houppe de queue noire et blanche, – traversa le chemin, signe de malheur. Elle décida que cela ne comptait pas, un jour de battue.

« Anne-Marie est bien devenue superstitieuse depuis ses adversités. On dit que les malheurs arrivent en troupe. Les siens, ceux du père, les miens à présent. Je le savais, je m'y attendais. Ce matin j'ai eu un frisson lorsque Fanchon m'a dit que Valentin avait tué un loup. Je m'attendais à quelque chose. Mais s'il faut que ce soit cela… »

Elle avait vu sur la face naïve du vieil homme, presque comme sur un miroir, l'effet de ses yeux torturés, de sa figure couleur de cendre. Elle avait eu le sentiment que ce

vieillard était là ainsi qu'un enfant devant elle ; elle, la petite fille d'hier, tout empêchée à épeler devant lui les lignes de l'abécédaire qu'elle suivait du doigt. Mais il semblait comprendre pour la première fois ce qu'est l'amitié au cœur d'une jeune fille et quelle force cela peut avoir. Pauline aurait pu lui faire faire n'importe quoi sans qu'il songeât davantage à ce que diraient Grange et les gens.

Elle allait, presque toujours courant, tenant le panier qu'elle n'avait pas consenti à donner à Fanchon. Elles avaient dépassé le Monestier et pris la coursière qui chevauche la montagne.

Ce sont d'autres bois, dans ce lieu : des pins qui laissent voir le ciel ; des bouleaux pleins d'air et de lueurs à mille facettes ; des alisiers, chargés de boutons d'argent verdissant ; une corbeille de fougères autour d'une fontaine, comme l'image d'un vieux conte ; des endroits de pierraille chaude, de ronces, de baies sauvages, et des sentiers de chèvre qui s'en vont en tournant vers le haut, sous la roue du soleil.

Pauline avançait sans rien voir. Des paysans parurent qui du bras l'engagèrent à se hâter. Quelqu'un, qui devait revenir du bourg, arrivait en courant derrière elles.

Elle ne sut ce qui arrivait : Fanchon la bousculait, s'abattait. Elle vit sans comprendre un homme qui tenait une grosse pierre liée dans un mouchoir. Et elle fut elle-même lancée de côté dans les broussailles, renversée, ligotée, bâillonnée avec son écharpe.

Elle entendit boire bruyamment, à la régalade, la fiole d'eau d'arquebuse. Le panier vola d'un coup de pied à travers la fougère. Un homme se précipita, chercha les bandes de linge, l'onguent.

— Amusez-vous à des bêtises. Allons, du poil !

Celui qui parlait devait être le chasseur qui était allé trouver Barthaut. De la main, il montra les pieds de Pauline à un grand maigre, de mine inquiète, qui se tenait près de lui. Il la prit lui-même par la tête.

— Et celle-là, qu'est-ce qu'on en fait ?

Un des paysans, du bout de son sabot, écartait la Fanchon qu'ils avaient liée et bâillonnée aussi. Son chignon l'avait gardée d'être assommée tout d'abord. Le chasseur s'arrêta, la regarda par-dessus l'épaule :

— Hé ! mais, elle n'est pas si dégoûtante. Emballez cette belle avec la demoiselle.

Ces paysans, dépoitraillés dans leur chemise de chanvre roux et leurs haillons, semblaient ce qu'il y a de plus grossier : des faces suantes et crasseuses sous de grands chapeaux de campagne. Ils chargèrent la Fanchon et tous descendirent à travers bois jusqu'à une voiture à deux chevaux. Le chasseur s'emporta, menaça de bûcher l'autre, parce qu'elle n'avait pas été tournée d'avance. Avec beaucoup de jurons, on enfourna Fanchon et Pauline au fond, sur du fourrage, et on les recouvrit de couvertures.

— N'ayez pas peur, nous ne sommes pas si méchants que nous sommes mal habillés. On ne vous fera pas passer une mauvaise nuit. Et demain matin, si vous voulez quitter vos galants, libres comme l'air.

Il parlait et il riait, en homme échauffé de vin, tout en s'installant sur le siège avec son camarade. On entendit s'éloigner les sabots des paysans.

Quand la voiture, cessant de cahoter, partit au trot, Pauline comprit qu'on avait rejoint la route et qu'on descendait vers la ville ; à une fraîcheur, au roulement qui changea, qu'on passait sur le grand pont, plus tard. Elle reconnut le bruit du moulin de Chinard, celui que faisait la porte de l'église. On tournait à droite : prenait-on l'ancien chemin de Marsac ? Au bout d'une grosse demi-heure, la voiture roula sur l'herbe et s'arrêta.

Les cordes qui garrottaient Pauline lui entraient dans la peau. Elle n'aurait voulu demander aucune grâce ; mais ses mains étaient tout en fourmillements et si douloureuses qu'elle se démena, se souleva pour montrer qu'elle n'en pouvait plus. Le chasseur vint, jovialement, et s'occupa de desserrer les nœuds. Puis il rajusta le bâillon, tout en s'assurant qu'elle pouvait avoir son souffle. Il redit d'un ton goguenard qu'il ne fallait pas être en peine de leur petite farce – il s'interrompit pour se moucher entre ses pieds, – que le lendemain matin ces demoiselles ne se porteraient pas plus mal, au contraire. Il lui mit du foin et une limousine roulée sous la tête. Elle put voir qu'on était dans une chênaie, coupée de hauts buissons, proche sans doute de la Dore. Les hommes dételèrent les chevaux et leur donnèrent l'avoine.

Le chasseur sifflotait. Un temps assez long passa tranquillement. Les deux paysans qu'on avait laissés dans le bois rejoignirent. Alors, le chasseur commença de s'impatienter, sacra, s'éloigna un peu, comme pour aller voir, revint. Mais arriva une seconde voiture.

Pauline n'entendit qu'un murmure de propos. Par instants, pourtant à la façon de gens qui ont bu, ils parlaient plus haut :

— Ça-va se méfiait. J'ai eu du mal à m'en dépêtrer…

— Ils t'ont bien perdu ?

— J'ai roulé mon chapeau dans ma blouse, fourré le tout sous une pierre. Puis, je me suis mêlé au monde et j'ai repris la charrette…

Ensuite, ils tirèrent les prisonnières de la voiture et les couchèrent avec assez de soins dans ce chariot garni de paille et recouvert d'une bâche de toile. Les deux paysans s'assirent derrière, jambes pendantes, le chasseur et le grand maigre par devant ; et l'on repartit doucement, avec des chevaux frais. On prenait la montagne de l'autre côté de la plaine.

Il n'y avait pas plus d'une heure que cette idée était venue à Pauline : mais alors, ce n'est pas vrai, Valentin n'est pas blessé ! D'abord, elle avait continué de croire qu'il l'était, et même pensé confusément que lui aussi avait été attiré dans une embuscade par ces hommes. Rien ne le disait pourtant. Elle en discutait et elle tâchait de ne penser qu'à cela. L'odeur du vin que soufflaient ces haleines, la crasse des paysans, plus encore les allures de coureur d'auberges du chasseur, tout lui donnait cependant une espèce de honte écrasante. L'épouvante s'amassait peu à peu, comme des eaux de crue montent derrière un barrage, avant de le crever de leur poussée et de noyer le pays d'aval. Il lui semblait presque encore que tout cela, mené avec ce sans-façons tranquille, n'était qu'un risible cauchemar. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces individus feraient d'elles

ce qu'ils voudraient parmi ce remue-ménage, les gendarmes et les hommes du pays dans les bois de l'autre montagne, Valentin et Gaspard partis vers la Haute-Loire pour ne rentrer qu'après-demain.

Venait la fin du jour. Il n'y avait que le chasseur dans le chariot, les trois autres prenant les raccourcis pour soulager les bêtes. On fut secoué de cahots à croire qu'on allait verser. Les roues montaient sur des pierres, retombaient dans l'eau, des branchages se froissaient contre la bâche. Il semblait à Pauline qu'elle s'enfonçait dans les bois, dans la nuit, comme dans un pays sans espérance. Tout l'accablait, maintenant ; tout l'abattait dans une détresse sans fond. Elle essaya de prier, mais elle ne parvenait pas à former sa prière.

Ensuite, les chevaux firent halte. Les paysans chargèrent Fanchon sur un brancard fait de deux leviers et de feuillages, et prirent le devant. Ils s'éloignaient, traînant les pieds d'un pas saccadé, comme ceux qui portent la civière des morts.

Ils revinrent chercher Pauline. C'était un bois de fayards. Les rames s'abaissaient et s'étendaient au ras du sol, balançant à peine. Sous elles, rien ne poussait. L'endroit écarté, désolé, semblait sombre comme une caverne. Un champignon blafard faisait tache dans ces demi-ténèbres. De ces arbres tous pareils de noirceur et de silence tombait une tristesse qui oppressait. On ne sortirait jamais plus de ce bois fait comme un mauvais rêve.

Puis ce fut une clairière molle où le pied glissait. Une mare luisait faiblement. Au fond, un pavillon ouvert par une lézarde, s'adossait à un haut fourré funèbre.

On a dit qu'une fille avait été forcée là, puis pendue à l'un des arbres. Le lieu depuis était resté à l'abandon. Il sen-

tait les vieux crimes, ceux qui se sont à moitié perdus dans la mémoire des campagnes, mais dont l'horreur demeure en un lieu marqué, comme au fond d'une cave un relent de sang et de moisissure.

QUATRIÈME PAUSE

Le chasseur et ses propos. – Pauline et Fanchon au pavillon. – Le chasseur poussa d'un coup de pied la porte ronde, battit le briquet. Une chouette s'envola, qui se coulait là, par la lézarde. La première salle avait une fenêtre bouchée de planches et des murs verdis par le bas, d'un vert gluant de marécage. Des gravats encombraient la cheminée à hotte. La seconde, derrière, avait jadis été décorée de chasses au loup en grisailles : des futaies couleur de plomb, des poursuites, des mêlées de loups-cerviers et de limiers hagards, échines hérissées et crocs dehors ; tout cela figuré par un méchant peintre dans un royaume de brouillard, de larves et de furies. Parmi ce gris qui s'effaçait, quelques touches rouges avaient tenu, d'un rouge de poison, aux gueules et aux yeux de ces bêtes diaboliques.

On posa Pauline près de Fanchon, sur un lit de grosse menuiserie à quatre colonnes. La fenêtre garnie de forts barreaux donnait sur rien, sur des branches.

Le grand maigre, qui serrait les épaules sous sa limousine, parut demander au chasseur s'il ne devait pas délier les prisonnières. L'autre relâcha encore un peu les nœuds. Ensuite, il dit à mi-voix de porter la servante sur le devant dès que l'autre arriverait.

— Moi aussi, je veux passer un moment d'agrément. Mais je vais descendre le chercher, puisqu'il ne connaît pas les chemins.

Il se rapprocha, pourtant, toucha l'épaule de Pauline :

— Faut pas avoir la tremblote, mademoiselle. Si vous faisiez la sauvage, alors, oui, on pourrait vous attacher aux quatre montants par les poignets et par les chevilles. Vous recevrez une petite visite, voilà. Mais vous ne voulez pas rester novice toute votre vie ?…

Il riait, penché sur elle. Pauline entendait, encore occupée par son idée d'une farce abominable, mais s'enfonçant dans sa honte et dans sa transe. À quatre heures, elle cousait sur la terrasse, devant la campagne. Elle avait remarqué des bêtes à bon Dieu sur le parapet. Il y avait des semaines de cela. La tête fumante, les mains mortes, elle demeurait soigneusement immobile, comme si le moindre mouvement devait faire crouler tout le malheur.

Fanchon, reprise certainement de sa folie, se tendait, avec un furieux désir de faire craquer les cordes, et tenait fichés sur le chasseur des yeux aussi luisants que ceux d'une bête.

Il se redressa pour moucher entre deux doigts la mèche pleine de champignons qui empuantissait l'air. Il la posa à la porte, de façon à éclairer les deux salles.

— Je descends. Les margajats sont dehors, qui boivent devant le feu.

Ils avaient allumé du feu dans la première salle aussi. Les flammes éclairaient d'en bas le grand maigre, qui demeurait là, comme un homme dans l'indécision. Il alla à cô-

té, couvrit un peu ce feu, déplaça la lanterne, revint. Lorsqu'il fut près du lit, se retournant, il glissa derrière son dos quelque chose entre les mains de Pauline. Puis, avec une contenance singulière, il fit le simulacre d'enfoncer son chapeau et de s'enfroquer dans la limousine. Après quoi, il laissa couler la limousine à terre et posa le chapeau, comme s'il les abandonnait à qui les voudrait. On l'entendit prendre à brassées les feuillages du brancard, et se coucher dessus.

Pauline l'avait regardé avec tout ce qui se peut d'attention. C'était un couteau qu'il lui avait remis entre les mains, et ce couteau la rendait à la vie. Elle scia péniblement les cordes de ses poignets, trancha celles qui lui garrottaient les bras, les jambes, et, avant même de se débarrasser de son bâillon, délivra pareillement sa compagne.

De bouche à oreille, elle la suppliait de faire sans faute et sans bruit ce qu'elle lui dirait. Elle, elle allait prendre le manteau, le chapeau ; Fanchon se glisserait derrière elle, qui la masquerait à ceux du dehors, et essayerait de gagner le bois.

Elle lui répétait tout cela en lui tenant les mains.

Fanchon souffla :

— Je donnerais un de mes bras pour que ce fût ce chasseur qui dormît à côté. Je ne partirais pas si vite.

Pauline la devinait reprise de sa folie, et se demandait, dans des affres terribles, si ces hommes ne faisaient pas que leur tendre un piège. « Dès que nous bougerons, ils se jetteront sur nous comme des bêtes. »

Elle voulut reprendre le couteau. Fanchon, qui s'en était emparé, le serrait si sauvagement qu'elle n'osa le lui disputer. Elle l'aurait pourtant payé de tout son bien.

Pour mettre Dieu de son côté, elle fit un signe de croix ; et elle se laissa glisser à bas du lit. Elle crut ne pouvoir se tenir debout : ses jambes lui semblaient de laine. « Ce sont ces cordes, si longtemps. Mais la force, j'aurai la force. » Elle se roidit, marcha en s'appuyant au mur, alla se coiffer du chapeau et endosser la limousine. Une limousine bien trop grande, qui traînait. Jamais ils ne voudraient la prendre pour l'homme.

Ses souliers de prunelle craquaient, et ce bruit lui était comme le crépitement de la mèche allumée à la poudrière. Le dormeur paraissait comme mort. Mais, au premier faux mouvement, l'explosion pouvait, dans un fracas de feu, abattre les murailles et la forêt sur elles.

Les deux brutes avaient allumé leur feu à six ou huit pas du pavillon, là où la terre était la moins fangeuse. Ils avaient un tas de bois mort derrière eux, et en tiraient de quoi jeter à la flamme. Voyant une ombre avancer hors de la porte, ils tendirent un gobelet et crièrent au camarade de venir boire un coup de riquiqui.

« Ma taille va me trahir », pensa Pauline. Elle s'assit aussitôt sur le seuil même, baissant la tête.

— Les filles sont ficelées, elles ne s'envoleront pas !

Entre Pauline et eux il y avait, appuyé au mur, un fusil de munition. Le feu l'éclairait en plein. Elle le regardait, à croire qu'elle se l'entrait dans les yeux. C'était comme si elle le tenait dans ses deux poings serrés. À ce moment, elle se sentait la force de dix hommes.

La Fanchon s'était glissée derrière elle et se tenait accroupie dans l'ombre. Mais impossible de descendre ces trois degrés et de longer jusqu'au coin la muraille que leur feu éclairait toujours.

Les moments passaient. Le chasseur pouvait revenir à toute minute. Et si l'autre, là, le dormeur, se levait soudain en criant ? S'il était attaqué de peur, de regret ? Pauline ne vivait pas. Se dresser, prendre sa course, comme un chien fou ? Elle se voyait arrêtée par les buissons, dans la nuit, et ces brutes arrivant sur elle. Une transe pesante la clouait.

Un des deux hommes se retourna, ramassa entre ses mains ce qui restait de bourrée, le jeta au feu. Les flammes repartirent, mais deux minutes après la dernière se détacha, mourut en l'air. Ils ne se décidaient pas à aller faire du bois mort. De leurs sabots fumants ils poussèrent seulement les braises en un monceau. L'ombre vint, encore rougeoyante. Mais Fanchon ne marchanda plus. Elle poussa lentement Pauline, et, en tâchant de rester masquée par elle, glissa le long de la façade. Pauline compta jusqu'à cinquante. Puis, courbée comme si elle cherchait quelque chose, en quatre pas, elle gagna le coin.

CINQUIÈME PAUSE

La nuit dans les bois. – La robe blanche**.** – La nuit n'était pas très noire ; mais parfois elles glissaient sur la bourbe autour d'une eau dormante, tombaient sur les genoux. Elles essayaient de tenir leur chemin droit vers le couchant ; et sans cesse quelque fondis ou quelque fourré les contraignait à un détour. Les sentiers se perdaient dans la mousse. Ce renfle-

ment de gazon qu'elles avaient cru être une voie ne marquait sans doute qu'une limite ; et elles arrivaient à un endroit gris où elles enfonçaient, une narse, une tourbière. Elles la longeaient, repartaient droit, montaient, descendaient ; c'était un éboulis de roches qui les arrêtait. Un peu de brouillard flottait, au-dessus de quoi l'on voyait par moments une planète, comme une gouttelette rouge, et une rognure de lune. Mais elles les avaient maintenant devant elles, au lieu de les avoir, comme tantôt, à main gauche.

On entendit les jappements d'un renard en chasse. Un chuintement d'eau ou de vent, on ne savait, venait de très loin dans la montagne. Et par là-dessous un monde de bruits étranges ; peut-être des cris et un brouhaha, comme si les hommes, là-bas, s'avisaient de leur fuite.

Pauline boitait. Ses souliers plats, l'eau les avait détrempés, ils ne tenaient presque plus. Elle dut s'asseoir sur un arbre renversé qui portait des masses de terre entre ses racines.

— Regardez ! Il y a un sort sur nous.

Fanchon montrait, près d'un bouleau, un sapin fait comme un chandelier à trois branches.

— Je l'avais remarqué voilà plus d'une heure. Nous n'avons fait que tourner en rond.

La lassitude, le découragement perdaient Pauline. Soudain, un coup électrique la dressa. À deux cents pas – peut-être, on ne pouvait savoir, dans cette nuit, – des hohoho ! partaient, comme s'en lancent les bergers d'une montagne à l'autre. De loin, y répondaient des cris pareils. Un des hommes venait de trouver le chapeau ou la limousine.

Elles hésitèrent, écoutèrent, rapprochées, et d'un même mouvement se mirent à courir.

L'idée d'être reprise par eux lançait Pauline comme une folle. Elle laissa un de ses souliers entre deux pierres sans s'en apercevoir. Tête basse sous les branches, s'abritant la figure d'un bras quand les rames les fouettaient, bronchant, trébuchant, se rattrapant à un arbre, elles couraient et couraient. Leur cœur tapait ; bientôt le souffle leur manqua. À ce moment, elles virent la lisière et elles la gagnèrent d'un effort sauvage.

Devant elles, la rampe s'élevait, une lande tachetée de roches pâles et de sombres genièvres que le vent avait rabattus en mottes. De cette crête, elles verraient peut-être une maison.

Là, il fallait marcher sur la bruyère et les cailloux. Pauline avait entortillé son écharpe autour de son pied. Elle tâchait d'aller encore, mais se sentait à bout de forces. La crête sur le ciel paraissait toujours aussi loin. Pauline se laissa tomber devant un bouquet de genièvres. Fanchon regarda les étoiles et dit que l'aube devait être proche.

Les cris de tantôt reprirent, brusquement, jetés avec plus de force. L'homme alluma quelque torche en manière de signal, et agita la flamme à la lisière.

— La vése ! La vése !

— Comment peut-il me voir ? Je ne le verrais pas, moi, sans la torche.

Pauline était si épuisée qu'elle ne se décidait pas à repartir.

— C'est votre robe blanche. Ah ! si vous pouviez courir encore, nous leur échapperions !

Alors Pauline reprit la montée. Des cris les suivaient, les relançaient, des cris comme des poussées de rire, qui la rejetaient en avant pour cinquante pas… Fanchon tentait de l'entraîner en la soulevant à demi ; mais les cris gagnaient toujours. La crête était loin sous les étoiles, au bout de cette bruyère déserte. Avant le matin, avant les maisons, ces hommes les auraient rattrapées.

— Donne-moi le couteau et sauve-toi… Fanchon, donne-moi ce couteau !

Fanchon ne répondit pas. Mais, la traînant, la portant elle l'amena derrière une grosse roche où toutes deux se blottirent.

Les hommes poussaient un grand cri de dérision. Ils étaient cinq. Ils s'égaillèrent pour les prendre comme au filet, et montèrent avec moins de hâte. Le ciel commençait de blanchir. Fanchon leva la tête pour les observer, retrouva le chasseur à sa toque de fourrure. Elle reconnaissait vaguement les deux paysans, le grand maigre, et près de lui quelqu'un qui devait être un bourgeois, un monsieur.

Ils arrivaient sans plus crier. Tout d'un coup, ils se jetèrent tous du même côté, en hurlant, à la poursuite de la robe blanche. Elle venait de partir en flèche de derrière la roche, et, au lieu de remonter vers la crête, elle filait à flanc de pente.

Elle semblait aller par bonds de pierre en pierre, sans se soucier de cette troupe qui galopait lourdement et qui s'égrenait. Il y avait quelque chose de fou dans cette lancée, cette façon de se rejeter hors de portée de l'un, puis de l'autre, comme si une idée l'emportait, par delà toute crainte.

Malgré le chasseur qui se trouvait le plus à main gauche, elle parut vouloir tourner de ce côté et s'échapper vers le bois. Il prit aussitôt de biais, à corps perdu, pour lui couper le chemin. Dans la minute, il en fut proche à la toucher. Il courait le bras en avant et il lui érafla l'épaule. Elle se dégagea, d'un écart. Mais comme elle allait être atteinte de nouveau, elle se retourna, se jeta sur lui. Ce fut si subit qu'on vit mal le choc. Il y eut un cri à faire transir, un vrai cri d'assassiné : le hurlement désespéré de l'horreur à la face de la mort. L'homme, qu'un furieux coup de couteau dans le flanc avait porté à terre, se plia en deux, mordit du talon dans l'herbe, se roidit, pour se laisser aussitôt aller comme une chose qui n'a plus vie.

Les autres ne perdirent pas leur temps à tenter de le faire revenir. L'air tremblait et poussait de dans le bois une lueur rouge. Au hurlement, deux coups de fusil venaient de répondre. Le mort en un tournemain eut ses poches vidées. Et la troupe s'envola, se défilant du côté de la lisière.

— Pauline ! Pauline !

Valentin et Gaspard l'appelaient à grands cris. Ils sortaient du bois, trop tard pour voir les chenapans, assez à temps pour voir la robe blanche en fuite par la lande. Ils l'appelaient en vain. La même idée les saisit tous deux, qui les fit suer d'angoisse : celle de la folie, d'une démence qui l'enlevait maintenant à soi-même.

Ils s'entre-regardaient, épuisés, appuyés sur leurs fusils, après cette montée au pas de course lorsque, dans le moment, ils virent devant eux une autre Pauline. Une Pauline en robe de sergette rousse, comme une paysanne. Tremblante, souriante, essayant de parler et ne le pouvant.

Elle embrassa Gaspard, puis mit les bras autour du col de Valentin, et, se serrant étroitement contre lui, elle se prit à pleurer avec des petits sanglots qui secouaient sa tête brune.

Elle relevait la tête pour sourire à travers ses larmes, faire signe qu'elle était heureuse, que tout était bien, mais qu'il fallait la laisser pleurer un peu.

SIXIÈME PAUSE

Le monsieur du Pavillon des Amourettes. – Récit de Valentin. – Pauline et lui au Siège de la Reine. – Le chemin des épines. – Gaspard était allé au cadavre. Il reconnut un mauvais garçon du Vivarais, un nommé Romanche, dit Sauguet, dit Pierrot, dit Main-Froide, celui même qui était venu aux Escures, en montreur de bêtes, voler l'enfant. On comprit la Fanchon, alors : elle avait pris la robe blanche pour entraîner la bande loin de Pauline ; et peut-être aurait-elle pu s'enfuir, mais elle avait reconnu son voleur, et elle ne voulait plus lâcher le couteau.

Benoni arrivait. Ne trouvant rien de meilleur à faire, il offrit sa gourde. Dès qu'il fut au fait, il dit qu'il partait à la recherche de la pauvre Fanchon. Gaspard auparavant l'emmena vers le bois. C'était pour qu'il l'aidât à porter le

cadavre dans une narse, sous les premiers sapins. Ils l'y poussèrent, l'y envasèrent. Une eau noire, gargouillante, déborda, couvrit l'herbe. Puis l'herbe fangeuse reparut, le lieu tremblant s'aplanit. Personne ne serait venu chercher un corps là, sous le brouillis d'un large saule.

Alors ils rejoignirent Pauline et Valentin vers la crête. Ce devait être le Siège de la Reine, qui domine le col de Chemintrand : un lieu raboteux, encombré de têtes de roches, dont l'une est creusée en cuve. Une autre porte un anneau d'or, et celle-là se soulève pour découvrir un trésor à l'élévation de la messe de minuit. Cherchez-la parmi tant de pierres, qui dévalent du haut en coulée d'éboulis.

Le vent agitait des touffes de noisetiers. Là-bas, le ciel devenait de la couleur d'une feuille de saule. On devinait des espaces où couraient des chaînes de montagnes et des chaînes de nuages.

Pas de Fanchon. Pauline s'était assise à terre. Un gazon fin comme des aiguilles et de grosses violettes d'Auvergne en sombre velours poussaient autour de chaque roche. Elle voulut demeurer là, les mains dans l'herbe. Gaspard et Benoni allèrent plus avant.

Gaspard, se laissant distancer par son frère, s'arrêta cent pas plus bas pour faire la pause. Si fatigué qu'il laissait ses suppositions se dérouler plus qu'il ne les formait par ordre dans sa tête.

« C'est l'Amédée, parbleu ! Il aurait fallu tomber sur lui au moment juste. Nous le trouvions au pavillon, avec la contre-lettre dans sa poche. Ce Main-Froide, et l'autre, le grand maigre, le Bréléqué, sont les gens de Robert. Les Chargnat ont eu partie liée de tout temps avec la bande.

Mais lorsqu'ils ont trouvé le papier, ils l'ont gardé pour eux. Robert leur aurait fait rendre des comptes au Pont-du-Merle. »

« Anne-Marie a raison : avec sa grosse astuce de matou qui sait où la viande est pendue, l'Amédée a de temps en temps des coups de marteau. Cette contre-lettre, dont M. César préparait déjà la réapparition, l'a rendu fou. Je l'ai vu les yeux hors de la tête parce que son métayer avait manqué de gagner douze francs sur un veau, et il profite d'une quittance non réclamée pour voler dix écus à un vieil homme. Alors ! un papier de trois cent vingt mille francs !… Et si décidément Pauline ne voulait pas de lui, cela tournait à rien. Ma foi, forcer la petite. Il se disait qu'ensuite on serait trop content de la lui donner. Il devait penser surtout que lorsqu'elle se verrait recouvrer grâce à lui tant de mille et de cent, elle ne saurait plus lui en vouloir… D'ailleurs il les tient, Grange par les billets, Anne-Marie par Robert… »

Ses idées se ramifiaient, s'embrouillaient. Il prit le parti de s'allonger sur la bruyère et de faire un somme.

Cédant au sommeil, Pauline s'appuyait de l'épaule à l'épaule de Valentin. Sa tête allait, plongeant, roulant. Il fallait se sauver plus loin, se sauver encore. Elle se frayait passage à travers des feuillages, ses mains erraient sur des écorces. Elle ne pourrait passer et les hommes étaient sur ses talons…

Alors elle se réveillait, accrochée à la veste de son ami. Elle ouvrait sur lui de grands yeux qui soudain riaient.

Pour voir s'ils étaient seuls, elle se souleva un peu. Et avec toute l'enfance de son cœur, elle posa la joue contre cette grosse veste de chasse, contre cette poitrine. Puis, la face brûlante, elle s'en détacha.

Ils étaient assis à côté l'un de l'autre, adossés à la roche. Comme elle avait fait un soir de septembre, elle posa la main sur la main de son compagnon. Elle voulait savoir comment il était venu la retrouver ici.

Au sortir du bois des Tourtes, Gaspard et Valentin avaient été rejoints par la Mariette de l'Imberdis. Elle les cherchait depuis le matin de bois en bois. Depuis que vers le Grand Tournant, elle avait revu l'homme, ce long à face de carême, qui lui avait une fois remis une lettre pour Mme Anne-Marie.

— Cours dire au fils Verdier qu'il ne se mette pas de la battue. Il te récompensera bien. Et s'il apprenait quelque chose, qu'il aille au Pavillon des Amourettes.

Gaspard savait qui était l'homme : ce Bréléqué que les messieurs des bois avaient contraint autrefois de porter le premier coup au vieux prêtre assassiné près de la Greleyre. « Ça ne me lâche pas. J'ai perdu ma religion depuis cinq ans, mais le mort voudrait que je revienne… » Pour se racheter, il avait fait évader l'enfant et cette nuit Pauline.

La Mariette entendue, Gaspard et Valentin décidèrent de rentrer au bourg. Ils sortaient de Sumontargues lorsqu'ils entendirent un cornet de chasse qui sonnait à reprises. Ils y répondirent de même façon. Benoni, à cheval, était près d'eux une minute après.

Anne-Marie, sitôt avertie par Barthaut, était partie avec lui pour le bois de la Roche. Dans une grande émotion, car

des chasseurs venaient de lui dire que Valentin ne pouvait y être. Au bois, voyant la place piétinée, le panier d'un côté, la fiole de l'autre, elle comprit tout. Pauline enlevée ! Elle qui craignait tant que la justice ne vînt un jour à découvrir la vraie figure de son mari, elle n'hésita pas : elle voulut les gendarmes, puisqu'elle n'avait pas Gaspard. Mais leurs chevaux, laissés pour la battue dans une écurie d'auberge, étaient hors de service, quelqu'un ayant eu l'atroce malice de leur verser du verre pilé dans l'oreille. Alors, elle envoyait Benoni.

Ils tinrent un conseil de deux minutes sous un frêne. Le meilleur leur parut d'aller au pavillon selon l'avis donné. Gaspard connaissait à peu près le lieu. Sans s'amuser à chercher du secours, la nuit tombant déjà, ils décidèrent de descendre à Marsac, où ils pensaient trouver des montures. Mais à Marsac, à cause de la battue, personne n'avait de cheval à fournir. M. le curé, les voyant animés comme s'ils venaient de se battre, refusa net de prêter sa jument blanche. Ils se procurèrent à grand'peine deux méchantes bêtes, auxquelles Benoni fit avaler un demi-setier d'eau-de-vie, mais qu'il fallut laisser, fourbues, dans une ferme au bas des bois…

Le matin venait, dans le vent. Deux étoiles brillaient encore, grosses et limpides. De la crête, Pauline et Valentin voyaient, au milieu d'échines de pins, le ruban d'un chemin encaissé, les prés d'herbe rude et la traînée des toits de Viverols sous les tours rondes de son château.

La vallée s'élargissait, gagnait de l'espace vers le Velay et ses puys laiteux comme la pervenche, encore veinés de neige.

Ils redescendirent. Un bois, à un quart de lieue leur masqua le levant. Le ciel demeurait d'un bleu nu, sans aucune teinte d'aurore. Au-dessus des sapins, des rayons d'ombre s'écartaient en gerbe. Il y eut sur la dentelure des arbres un minuscule nuage de feu, si brillant que les yeux en soutenaient mal l'éclat. Et ce fut le soleil : la lumière qui donne tant d'aise au cœur, la belle lumière emplissant la lande, et là-haut les campagnes de l'air où se jouaient deux aigles.

La rosée mouillait tout. Valentin arracha des bruyères – car la bruyère brûle même verte – et les enflamma avec un peu de poudre. Pauline, toute rose et secouant sa tête ébouriffée, tendait les mains à la flamme. Elle voulut faire un vrai feu pour le voir monter et grandir. Valentin déracina des genévriers morts. Elle prétendit qu'il ne savait pas les arranger, et s'agenouilla près de lui. Leurs têtes se touchaient, leurs mains se mêlaient, ils s'entre-riaient et reculaient ensemble quand le vent leur soufflait au visage la fumée brûlante et les bluettes.

Ils s'étaient relevés et se tenaient debout. Elle se pendit doucement à son bras.

« Vous êtes là, et vous êtes ma part du monde. Sur ce lieu étendu et désert monte un feu allumé par nous. Que tout prenne, à présent et parte ainsi en flammes, car nous sommes ensemble pour faire notre vie à nous deux, du milieu du monde, comme ce feu des pâles pacages d'ici. »

Les langues rouges, créatures d'un autre élément, s'élançaient, sautaient, se perdaient dans cet air bouillant qui ondoyait vers la nue. À trois pas d'elles, la bruyère restait givrée. Et au moindre fil d'araignée tremblaient des grains de pierreries allumés de feux purs couleur de l'herbe et de l'aurore.

Gaspard revint. Benoni partait décidément à la recherche de Fanchon, qu'il entendait ramener lui-même aux Escures. Ils reprirent le chemin du pavillon. Là était le rendez-vous. De Marsac, Gaspard avait envoyé un billet au Dragon Baptiste. De loin on le vit qui patrouillait avec Plampougnis, à la lisière, Grange était là, et Anne-Marie.

Ce furent des moments…

Anne-Marie était encore secouée de bonheur, de terreur, d'émotion, de besoin de savoir. La tête lui sautait. Tandis qu'il la mettait au fait, elle regardait Gaspard de tous ses yeux, comme pour en deviner davantage. L'affaire, on allait l'étouffer en ramenant Pauline. M. Amédée les braverait donc avec encore plus d'effronterie, de rancune. Même, si on le poussait, il était homme à venir aux Escures parler de Robert et se poser comme sa victime.

Gaspard disait qu'il lui mettrait la main dessus. Qu'on le voulût ou non, c'était la guerre. Se rappeler le gourg du Drac. Et le bois des Tourtes ? Attendrait-on qu'il machinât quelque scélératesse mieux réussie ? Il fallait bien en venir à la grande explication.

Cet air de force et de commandement faisait peur à Anne-Marie. Cela irait-il aux coups de pistolet encore ?

On décida de gagner la pauvre ferme où étaient restés les chevaux. Un petit berger gardait ses moutons par la montagne. Il ne devait pas rencontrer des dames bien souvent en ces quartiers. Lorsqu'on lui demanda le chemin, par sauvagerie, il ne sut pas répondre. Mais il accompagna Anne-Marie et Pauline.

Pauline, sans trop traîner le pied, marchait près de sa sœur. Elle était un peu fâchée de ne pas la voir aussi enlevée de joie qu'elle-même. Anne-Marie s'en excusait, parlant de ses tourments depuis la veille. Et ses tourments, non, elle les renvoyait, à présent ; mais ceux par lesquels avait passé Pauline cette nuit, comment les oublier si vite ?

Ah ! dans l'esprit de Pauline, ils étaient loin.

— C'est le chemin des épines ! Rappelle-toi : tu m'as toujours dit que c'est ce chemin-là qui mène au paradis, et qu'on oublie d'un coup ses peines quand on est au bout.

Anne-Marie essaya de sourire. Comme si l'on était jamais au bout ! Pauline croyait donc les cieux ouverts, alors qu'approchait sans doute le plus noir de l'orage ? Elle n'allait pas lui dire cela, pourtant. Elle tourna la tête, soupira, vit le petit berger qui marchait contre sa robe.

— Mais il faut retourner vers tes moutons !

Elle chercha une pièce d'argent dans sa bourse.

— Va, pauvre petit. Si tu nous suivais, tu trouverais peut-être le chemin des épines, et, ce matin, ce serait trop tôt pour toi.

Elle l'embrassa, se releva toute pensive. Elle regardait la feuille neuve d'un sorbier où passait le vent, et ce ciel de soie bleue, au-dessus des grandes montagnes. C'est vrai, mon Dieu ! que ce monde est fait pour nous donner une idée du bonheur. Mais seulement l'idée… Elle regardait au loin… Et le petit berger suivait ce regard comme si la dame voyait là-bas au bout des monts le pays même du paradis.

SEPTIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Grange et les jours à venir. – Politique étrange de M. Amédée. – Gaspard retrouve Chopine. – On n'aurait pu dire précisément ce que c'était ; durant cette première quinzaine de juin, il sembla qu'on vivait un pied en l'air : dans l'énervement, dans l'attente. On usait le temps en allées et venues. On ne savait à quoi se prendre ni à quoi se tenir.

Mais Grange était absent de tout. Il se cachait de ses filles et il allait boire de l'eau-de-vie blanche, ce qu'il y a de plus fort. Anne-Marie avait tellement de soucis qu'elle renvoyait ceux qui venaient de ce côté-là. Elle ne pouvait concevoir qu'au milieu de leurs adversités ce fussent des affaires d'argent qui les accablassent. Le sort de Pauline, le sort de son petit garçon… Gaspard avait promis de le retrouver avant le vingt-quatre. Et Gaspard ne s'inquiétait-il pas trop d'Amédée Chargnat pour s'inquiéter encore de l'enfant ? Aussi, quand elle entendait le père dire au dîner que ses affaires s'arrangeraient d'un coup, elle était disposée à l'admettre.

Grange gagnait le jardin, parlant tout seul. « Elles s'arrangeront d'un coup de pistolet, oui. J'aurais voulu mourir honnêtement, comme mon père et ma mère… »

Jamais il n'avait pu joindre Amédée Chargnat pour lui parler du renouvellement des billets. M. Amédée était à Am-

bert, selon la gouvernante. On disait qu'il avait demandé un congé, et qu'il habiterait la ville. À Ambert, Grange l'avait cherché au Cadran-Bleu, au Lion-d'Or et partout. Le lendemain, le surlendemain, de même. M. Amédée était rentré, mais il était ressorti. Grange avait couché au moulin de Chinard pour le toper dès le matin. Il n'avait jamais pu voir qu'Elmire, qui lui avait paru de mine encore plus tirée qu'à l'ordinaire. Et d'une humeur si enragée qu'elle ne lui ferait certainement pas grâce d'un jour de retard.

Grange se sentait au bout du fossé. Dans quinze jours l'huissier monterait pour le protêt ; puis suivraient la saisie, la vente.

Sans cravate, les cheveux dérangés par le vent, il marchait dans la cour. « Quand je vois arriver les oiseaux de malheur, je sors par les écuries, je vais dans le bois me tirer un coup de pistolet derrière l'oreille… » Ce serait une honte sur la famille ; mais la honte serait plus grande encore d'être failli.

Il sentait trop fort ce que c'est que la probité. La probité exacte, souveraine, nette comme l'or. Ne jamais prendre plus que son dû, et n'avoir jamais fait tort d'un liard à quiconque. « N'aie pas le plus petit manquement là-dessus à te reprocher, car aucun argent, aucun avantage ne valent la fierté de conscience. » Il en arrivait à se dire, le malheureux, que le sang montrerait du moins qu'il avait tout engagé. « Si je vous ai fait perdre votre argent, j'y ai perdu mon existence. »

Il se parlait ainsi avec de demi-gestes rompus, en se promenant entre le frêne pleureur et la grille du jardin. Il vit Gaspard et Valentin Verdier venir à lui par le portail. Deux

secondes, sans peut-être bien les remettre, il les regarda, et vite il s'écarta derrière les bâtiments.

Un soir, trois jours après la battue, Benoni avait ramené Fanchon aux Escures. Et lui-même était rentré à la Belle-Bergère, l'œil frais, avec sur toute sa personne quelque chose de vif et de dégagé qu'on ne lui avait jamais vu.

Cette pauvre petite, disait-il, n'était pas du tout déraisonnée. Un furieux besoin de vengeance l'avait emportée. Mais, vite revenue, elle s'était imposée d'aller pieds nus par pénitence à la fontaine de Sainte-Elidie. Il l'avait accompagnée, de peur que ceux du pavillon ne lui fissent payer la mort du camarade.

Quelle promenade dans le bois sans fin de la sauvagine, aux sentes de feux verts, prises en écharpe par le soleil ! Hallier sur hallier, futaie sur futaie, leur chemin les avait menés toute une journée parmi les lumières des mousses et les ombres des branches. Là, loin des personnes, sous la feuille, on aurait mené une vie d'enfant, sommeillant dans la fougère, nourri de la framboise et du chant du coucou. La petite, après confession, avait passé la nuit en prière au bord du bois. Et à l'aurore, dans la fontaine où la sainte a lavé sa tête, elle avait vu les trois gouttes de sang qu'y peuvent seulement voir ceux dont le cœur est toute pureté.

Ses frères l'écoutaient et paraissaient près de croire que si la Fanchon s'était débarrassée de sa folie, ç'avait été en la lui passant.

— Si vous saviez ! Ça vous couperait en deux. Figurez-vous qu'elle m'a fait boire de l'eau ! Quand on a grand soif,

ce n'est pas si mauvais qu'on dirait bien. Il aurait fallu la voir : elle buvait aux fontaines comme un bouvreuil.

Il s'attendrissait. À leurs questions il répondit d'un air de négligence. La petite s'était mise en grande amitié avec lui, autrement elle n'aurait rien confié, car elle tremblait d'être témoin et d'aller devant la justice. Mais elle avait fini par le lui dire dans les bois. Alors il lui avait promis, sur sa foi jurée, qu'on ne l'obligerait jamais à le répéter aux juges. Quand elle fuyait en robe blanche, elle avait reconnu un monsieur, un monsieur du bourg de Saint-Amand, M. Amédée, le percepteur.

Valentin éclata. Gaspard, qui l'avait tenu dans l'ignorance, lui exposait qu'il n'y avait rien à faire : le Blaireau avait pris ses précautions. On avait pu le voir devant sa porte, tandis que les autres enlevaient Pauline ; et rien, rien à apporter contre lui, sinon le dire de Fanchon, qu'il ferait passer pour folle. « Tu sais bien d'ailleurs qu'Anne-Marie ne veut pas parler à la justice. »

Alors ? Le joindre et le forcer à s'aligner ! Valentin bouillait la fièvre.

Gaspard dit les mots qu'il fallait. Tous devaient marcher d'accord.

Et ils marchèrent. Mais d'Amédée Chargnat, plus de nouvelles. Après avoir plastronné pendant deux, trois jours, il avait filé comme un rat empoisonné. Gaspard n'arrivait pas à comprendre cette disparition. Que trouvait-il à craindre ? Les papiers publics signalaient des événements en Espagne, des troubles durant lesquels les prisons avaient pu s'ouvrir… Ou bien avait-il imaginé de reprendre l'enfant ?

Avait-il sur lui plus d'informations que n'en avait encore Gaspard ?

Ou bien, pour plus de sûreté, s'était-il simplement mis à l'abri, en attendant que la faillite eût réduit les Grange à rien ?

Ils trouvèrent Anne-Marie près de la buanderie. Et comme elle aimait mieux que Pauline ne les vît pas, elle les emmena dans la petite salle.

Il n'y avait rien de nouveau, dit-elle, sinon que M. Regouyat prétendait avoir aperçu Amédée Chargnat sur la place de Jaude à Clermont, en compagnie de deux messieurs. Mme Regouyat et aussi Mme Solier assuraient que, depuis une huitaine environ, Elmire paraissait avoir des ennuis considérables.

Anne-Marie surprit un échange de regards entre Gaspard et Valentin. Sans comprendre ce que venaient de leur dire les bruits qu'elle rapportait, elle se sentit inquiète. Son inquiétude allait toujours à son petit garçon. Elle hésita un peu :

— Souviens-toi de ce que tu m'as promis pour la Saint-Jean. Je sais bien : je suis madame Sans-Patience…

Elle souriait pour se faire pardonner son insistance ; mais comme ses yeux parlaient.

Dès qu'ils furent assez loin dans l'allée, Gaspard dit à Valentin :

— Elle a raison, il faut retrouver le petit ! C'est le plus pressé, maintenant.

Il entendait éclaircir vite ce qui lui avait été dit du côté de Saint-Bonnet-le-Chastel. Plus d'un par là croyait avoir vu l'enfant aux chèvres.

Gaspard allait y retourner ce même soir. Il ferait un détour par le bois des Tourtes, où était restée sa carnassière. Passe pour la carnassière, mais Chopine n'avait pas reparu depuis la battue.

Cette chienne si vaillante avait peut-être sauté à la gorge de quelque bête folle et s'était laissé mordre. On disait : « Elle est partie. » Car on n'ose en dire davantage quand un chien disparaît pour courir la campagne. Cela était arrivé chez le cadet Redon. Il avait fallu barrer les portes, faire de nuit des rondes avec un fusil autour des bâtiments. Le chien pouvait revenir et mordre les bêtes ; peut-être les avait-il mordues déjà. Si jamais les vaches dansent dans une écurie, c'est à croire que le diable y est ; c'est à faire blêmir. Et l'on sait que la terre tremble neuf jours là où l'on a enterré une bête morte de la rage.

Tout le monde plaignait cette Chopine, gentille comme une personne.

Gaspard allait de genêt en genêt, cherchant l'endroit de la carnassière, lorsqu'il entendit, non pas bien loin, un pauvre aboi étouffé qui lui parla.

— Mais c'est Chopine ! Il faut qu'elle ait été blessée. Si elle est là depuis la battue…

Et il la vit. Elle était à côté du carnier, couchée sous un pin. Elle n'avait pas de blessure, mais elle était si faible

qu'elle ne put que battre de la queue avec de petits jappements de joie. Elle n'avait vécu que de mulots et de l'eau lapée sur la mousse, sans jamais toucher au manger de cette carnassière. Plus de dix jours durant, elle s'était fait conscience de demeurer gardant ce qui avait été laissé à sa garde. Elle releva les yeux sur son maître, et dans ces yeux marron il y avait un tel don de dévouement que Gaspard, penché sur elle, sentit que ses yeux, à lui, lui brûlaient.

Il lui donna un peu à repaître et l'emporta dans ses bras. Toute sa vie il aima à conter ce trait d'une chienne.

L'avoir retrouvée, c'était comme une promesse de retrouver par elle l'enfant perdu. Avec Chopine il lui semblait qu'il reprenait sa chance. Ce jour-là il ne s'occupa que de se faire prêter une carriole et de la ramener à la maison. Mais le lendemain, reprenant sa quête où il l'avait laissée, il fut conduit jusqu'aux Issarts-de-Marsac et jusqu'aux Quatre-Routes par les dires très formels d'un métayer, puis de deux bergères. Alors il ne douta plus qu'un avis ne fût bon, qui lui était venu des monts de Grandrif.

DEUXIÈME PAUSE

La grande Fête-Dieu d'Ambert. – Gaspard et le dîner du curé de Marsac. – L'ânichon de la Poule-Courte s'envole. – De toute la semaine on ne le vit pas à Saint-Amand. Mais le samedi il croyait, il croyait bien que le petit Henri avait pris sa route du côté du Forez, dans la montagne. La Fête-Dieu arrivait ; Ambert devait être déjà bourré de Foréziens. La grande Fête-Dieu d'Ambert avait un tel renom chez eux que

souvent le futur s'engageait par le contrat à y mener sa femme dans l'année du mariage.

Quand Gaspard entra en ville, que de monde, sans parler des mendiants. Chaque auberge était pleine comme un œuf. On ouvrit les granges à Bayle, pour donner abri aux pèlerins qui venaient à l'hospice vénérer les cendres du Bienheureux Père Gaschon.

Dans les rues, filles et garçons, réunis par quartier, achevaient de plier les charges de poudre dans du papier bleu. À en croire les garçons, on n'avait jamais assez de fusées.

La lune avait amené un temps léger et sonore. On se leva le lendemain avec le plus beau soleil du monde. De bonne heure on tendit les maisons de linceux ornés de dessins en fleurs de genêts, ou piqués de bouquets de roses. Gaspard, qui allait partout et parlait à tous, vit dresser les reposoirs, celui de la maison de Mme de Fontanet, celui de la grand'rue. On pendait au milieu du Chicot le vaisseau de quinze pieds de long bourré de pièces d'artifice.

La procession sortit devant le moulin de Chinard. Des enfants à oriflammes escortaient la croix paroissiale, que portait un nommé Rolhion, bien proprement habillé en sous-diacre, avec une dalmatique. Venaient la bannière cramoisie des saints Côme et Damien ; puis celle des Dames de Charité, de Notre-Dame du Rosaire et de Notre-Dame de Layre, encadrées par les confréries en gris, en bleu, en noir. Les petites du couvent fermé suivaient, en blanc, ornées de voiles et de couronnes, et l'institution de Mlle Pécaud : celle-ci représentant la Samaritaine, celle-là sainte Véronique ; et saint Jean avec son mouton.

Les vicaires entre les files réglaient la marche. Au fond des rues, entre les maisons à croisillons, avançaient et vacillaient d'autres bannières. Après celle du Saint-Sacrement, Gaspard reconnut le Dodon de la Fête-Dieu. Il se présentait en tambour-major devant trois rangs de tambours et la musique, composée de soixante amateurs jouant du flageolet, du serpent ou du bugle.

Parurent les papetiers, en chapes et chasubles louées à la sacristie ; et les chantres, et les pénitents portant le dais, conduits par leur recteur. Là tout resplendissait comme un soleil de Pâques. Les anges bouffarés en robe rose jetaient les fleurs de leurs corbeilles ; les clergeons en robe rouge balançaient haut l'encensoir dans un cliquetis, pour « faire la couronne ». Les acolytes, avec qui le cierge, qui la bourse, précédaient un vieux prêtre écrasé sous sa chape toute d'or. Et Dieu passait parmi son peuple.

Derrière les autorités, les trois gardes, suivait tant de monde que la tête de la procession, revenant, trouvait la queue non sortie de l'église.

Quelles bousculades là où les rues s'étranglaient ! Gaspard, au plus épais, liait connaissance avec l'un, avec l'autre. Les fusées partaient en feux de file dans les jambes des femmes. La sonnette tintait, tous mettaient le genou en terre. Un serpenteau de feu allait allumer les pétards du vaisseau.

— Vése, vése, la sainte estiale, que monte et que dévale !

Les deux canons de la ville, qu'on traînait de reposoir en reposoir, tonnaient ; et quand le fracas roulant, renvoyé comme une énorme pelote, s'apaisait, on entendait :

— ***Tuus uum, ritus, uus…***

Puis tout s'ébranlait, les plumets du dais bougeaient au-dessus des têtes, tandis que les pigeons effarés tournoyaient dans le bleu du jour.

Devant les boutiques, les points de vue, les théâtres de marionnettes, Gaspard sut accoster celui-ci qu'il connaissait, entrer en propos avec celle-là qu'il ne connaissait pas. Sur le soir il se mêla aux Foréziens qui visitaient le jardin de M. Dupuis, fameux pour ses statues : des anges tenant entre leurs jambes des requins d'où l'eau fluait, Adam et Eve, sainte Geneviève et sa biche.

Il passa aussi le lundi à Ambert, qui est une grande foire, non moins agréable que la fête. Ce monde du Forez est doux, facile, volontiers confiant. Gaspard en ces deux jours fit assez pour reprendre la montagne à bonnes enseignes. Du col de Chemintrand au col du Fossat il suivit les burons. Il apprit que l'enfant avait été vu ces derniers jours. Mais il lui était malaisé de le figurer aux gens, et trois ou quatre fois il eut du mécompte.

En même temps lui revenaient de mauvais bruits d'étrangers rôdant. On parlait d'un particulier qui aurait été vu pendu au fond d'un bois. Gaspard décida de revenir sans attendre avec Pauline, à qui l'enfant ressemblait, selon quelques Foréziens qui l'avaient aperçue à la fête.

Il redescendit la veille de la Saint-Jean, le jour où la fougère graine. La Saint-Jean, cette année-là, se confondait avec le dimanche de la seconde Fête-Dieu. Dès son arrivée, le Dragon qui devait dénicher Amédée Chargnat, lui dit que

la semaine dernière le Blaireau se cachait dans une petite maison de chasse, en forêt, entre le Fossat et la Fourtiche, et que pour l'heure cette maison était vide.

Gaspard eut froid. C'était dans ce canton qu'on signalait le passage de l'enfant. Mais la chance serait pour eux. Il le prit ainsi lorsqu'il sut que Grange, avec Pauline et Fanchon, se trouvaient au moulin. Les préparatifs lui répugnaient : tout fut réglé sur l'heure. Ses frères, Plampougnis et Valentin, qui voulaient suivre, et lui, ils allaient tous monter à Pierre-sur-Haute. Mariette, Lucie, Fanchon, accompagneraient Pauline. La Poule-Courte servirait de chaperon, s'il le fallait absolument.

Il demanda à Grange de ne rien dire à Anne-Marie ; elle devait dans l'après-dînée le rejoindre en ville. Grange, qui attendait les huissiers à la fin de la semaine, consentit à tout.

Gaspard court, presse, ordonne, organise la caravane, dit qu'on part dans une heure d'ici.

Le Grand-Blanc porterait deux bennes : l'une pour telle demoiselle fatiguée, l'autre pour les provisions. Mais il n'y avait pas de provisions : et l'on était dix, et l'on passerait deux jours dans la montagne.

— Ça va. Attelez le Grand-Blanc. À midi je suis de retour.

Il saute en voiture, secoue les guides ; et à fond de train sur le chemin de Marsac.

En ce jour de Saint-Jean, fête de l'endroit, tout le bourg était à la grand'messe. Gaspard descend devant la cure. Rouge comme une écrevisse, la servante se démenait entre

la cheminée, où le chien tournait la broche, et son fourneau de terre couvert de casseroles.

Gaspard, qui amenait souvent un poinçon de blanc ou une feuillette de rouge, connaissait les aîtres.

— Vite, bonjour la Perrine, vite à la cave ! Monsieur le curé a oublié de mettre en perce le dernier tonneau, et il veut le faire goûter à ces messieurs.

Comment s'y prit-il avec la bonde et le fausset, lui si adroit de ses mains ? Le vin sortit en hoquetant du trou, et le robinet ne se retrouvait plus.

— Perrine, Perrine, votre doigt ! Là, enfoncez le doigt dans le trou. Je remonte chercher ce qu'il faut. À propos, vous direz à monsieur le curé qu'il a eu bien tort de ne pas me prêter son cheval. Voyez, moi, je le débarrasse…

— Oui, je dirai. Mais, dépêchez-vous, mon dîner brûlera.

— Pour ça, ne portez pas peine.

Il eut la charité de lui laisser la lanterne pour lui tenir compagnie. Le dîner ne brûla pas, car il transporta plats et casseroles dans la voiture. Sans rien laisser : ni la dinde rôtie, ni le pâté, ni la longe aux morilles, ni le nougat, ni les tartes. Rien ne fut trop chaud ni trop lourd. Il n'oublia même pas les beaux pains dorés qui craquaient en se refroidissant. Quant aux bouteilles qui chambraient, il les coucha dans le caisson sur un lit de paille.

Un quart d'heure après, M. le curé, rentrant avec messieurs ses invités, trouva la cuisine parfaitement nettoyée. Guidés par les cris, ils découvrirent enfin la servante accroupie au fond de la cave, et retenue là, un doigt dans le trou du

tonneau. Il fallut bien prendre la farce comme elle avait été faite.

Sur le pont des Feignants, Gaspard rencontra le pauvre Barthaut qui traversait la ville, un bâton à la main. Le magister sembla embarrassé et se contenta de dire que la Dorothée les mettrait au fait.

— Et où allez-vous ? demanda Gaspard en hâte.

— Par là, dans la montagne.

« Bon, nous saurons tout par la Poule-Courte. »

Mais la Poule-Courte n'était guère en terme de donner des explications. On l'entendait jacasser, lamenter et crier près du porche.

— Tu la trouveras sur la place, dit le Dragon avec une mine qui ne valait rien, au milieu de tout un peuple, le nez en l'air. Son ânichon, plus heureux qu'elle, s'est envolé à mi-chemin du ciel.

Tantôt ils étaient dans la cour, assis sur les degrés, ou à l'ombre de l'arbre de lilas. Plampougnis regardait la Lucie ; le Dragon c'était la Mariette, et Benoni la Fanchon, en l'honneur de qui il s'était paré d'un foulard écarlate. Toutes étaient bonnes à regarder ; non pas tant à cause d'un teint pur ou d'une bouche délicieuse de fraîcheur, que de ce charme, de cette vivacité qu'elles avaient et qui sentait encore l'adolescence. Parce qu'il était à côté de Pauline Grange, rose et étincelante comme une jacinthe de mars, Valentin paraissait rajeuni jusqu'aux seize ans par son sourire. Dans leur cage, à l'imposte, les chardonnerets menaient

leur chamaillis. – Martin ne passait jamais devant eux sans leur dire : « Petit ! Petit ! » pour les faire chanter. On causait donc, dans le haut du ton, avec de jolis éclats de voix. Et ces jeunes aux beaux regards et au beau rire, en ce matin de dimanche, la jeunesse les grisait autant qu'un vin de soleil.

Cette vieille taupe de Dorothée eut bien la canaillerie de manquer la procession pour emmalicer tout le monde. Dès qu'elle fut là, ce fut comme si la lune se mettait à la pluie. La pauvre Lucie faisait modestement un point à l'ourlet de sa jupe qui risquait de se découdre. Elle se l'entendit reprocher pis qu'un péché mortel. « Eh bien ! de la vie des vivants ! Voyez-moi cette souillon, qui coudra ses atours un dimanche ! » La semonce montait, si bien que Martin se montra.

Il vint inviter la Poule-Courte à s'entretenir avec un oncle de Plampougnis devant un petit verre de cassis. Elle entra dans le moulin, gongounant encore ; mais renvoya bien loin les deux hommes, qui la cajolaient pour conclure le mariage. « Une fille si jolie qu'on me l'a demandée onze fois le soir de la Fête-Dieu ! Un vrai bouquet d'amours ! Et je la donnerais à ce tombe-soupe ! » Car elle faisait miracle de sa nièce dès qu'elle ne la voyait plus. On entendait tout par la fenêtre ouverte : « Non, non, la Lucie, c'est une nymphe des bocages : elle n'est pas pour votre dévorant ! »

Le Dragon et Benoni cependant s'éclipsèrent. Le clocher avait une petite porte, près du porche qui donnait sur la place. Ils y poussèrent l'ânichon. Que lui avaient-ils mis sous la queue ? Il grimpa comme un écureuil. Ils l'attelèrent là-haut au charreton, démonté, transporté pièce à pièce, puis remonté sur la plateforme, et pour finir lui attachèrent aux épaules deux de ces ailes de poule qui servent de plumeau

dans le ménage. Voilà l'équipage sur le clocher à cent cinquante pieds du sol.

Un moment après le baudet vient à braire. À cette voix venue des airs, les gens renversent la tête, l'aperçoivent, s'écrient. On accourt comme au feu. La Poule-Courte paraît à ce bruit et en fait bientôt autant que tout le peuple ensemble.

— Ça va, dit Gaspard, partons sans elle, puisqu'elle ne saurait partir sans son âne. Dépêchons, nous rattraperons le Barthaut.

TROISIÈME PAUSE

La route de la montagne. – Halte au clair de lune. – Le lever de soleil à Pierre-sur-Haute. – Ils se mirent en route, Gaspard neuvième, par la Vernadelle et Valeyre. Des vallons de boutons d'or et de cerisiers, jolis de tout en tout. Partout l'eau sourdait, courait et tournait, glissant entre les vergnes liés de chèvrefeuille et s'abattant sur la petite roue qui tournait follement au flanc de la fabrique. Un tapage de bois, un goût d'antiquaille – ces cadrans solaires, ces lucarnes sculptées – un brun chaud à l'œil, des séchoirs de planches au-dessus des bouquets de frênes : tout un air étrange. Dans les jardins en escaliers, les abeilles revolaient vers leurs paniers de paille, parmi les capucines. L'un, l'autre reconnaissait Gaspard et criait quelques mots sur ce beau temps parti pour durer.

C'était la Saint-Jean ! La vallée de Laga n'était qu'un vaisseau de verdures fines, aux creux de ses feuillages.

Passé Mignaval, ils prirent par Jarroux et Jarrix. Cela sentait déjà la montagne. On voyait des hangars de fagots et d'écorces, des bacs moussus faits d'un tronc d'arbre ; l'aimez-moi mêlé à la dentelle neuve de la fougère foisonnait autour des gerbes d'eau rejaillissantes. Gaspard leur montra la fontaine dont les eaux rendent fou. Mais c'est d'une folie plaisante, et le Dragon y voulut boire. Mariette lui donna de l'eau dans le creux de sa paume, et Lucie dut en faire autant à son aimable.

L'eau bue, comme il n'en fallait pas perdre une goutte, ils baisèrent la main. Les linottes, dans le gros vieux frêne qui ombrage la source, n'y virent aucun mal. Ces demoiselles trouvèrent cela d'une hardiesse à ne pas le souffrir. Il y eut des menaces. Gaspard regarda le manège de son œil net, un peu sauvage, et reprit le sentier. Les amourettes, c'est bête, si ce n'est pas autre chose. Vous le voulez ? Entrez-y alors, entrez dans le mariage, mais ce sera pour n'en plus sortir.

Ils entrèrent simplement dans le bois des Besaces, où font noir d'énormes sapins, tombant parfois de vieillesse ou arrachés par les orages. Trois arbres enchevêtrés ressemblaient à des araignées, avec leurs bras cassés chargés de quenouillées grises. Et l'on eût pris pour des rochers certaines souches étouffées de mousse et de fleurettes.

Ah ! qu'il y a haut ! Une dure montée par ce sentier de terre et d'éclats de pierre qui tenait plus d'une crevasse que d'un chemin. Le Dragon cherchait des framboises pour rafraîchir les demoiselles ; il ne trouva qu'un bouquet d'airelles. Mariette seule en voulut, sans crainte de se barbouiller les lèvres.

Après le Pas-de-la-Mule et les bois de l'Hôtesse, ils débouchèrent dans les pâturages.

Sur plus de dix lieues, jusqu'à Noirétable, ce pays s'étend, sans une terre, sans une maison. Un aspect de silence. Rien que des croupes ni vertes ni rousses, brunes de bruyère par places, où le pas des vaches a tracé des chemins d'herbe rase ; rien que les lourdes ondes de ces bourrelets et de ces combes, avec leurs bastions d'énormes granits usés s'épaulant en cavernes ; et dans les fonds, tournés vers le midi, parfois un rang de pauvres cabanes.

On se sent si léger, si dispos de son corps, qu'on irait tant qu'ils seraient longs dans ces déserts en terrasse au-dessus des pays. De toute la poitrine on y prend la santé, la pureté de l'air. Et l'on ne peut s'empêcher d'y cueillir ces fleurs les plus proches des étoiles : la gentiane dorée, l'aconit couleur de l'orage, l'euphorbe, l'orpin, l'arnica, le lys-martagon aux clochettes roses. Cela faisait vite une gerbe, que Valentin apportait couchée sur son bras. L'heure était encore claire. Les nuits de la Saint-Jean ne sont qu'un long crépuscule où du couchant au levant une pâleur tourne sur le bord du ciel. Pauline et Lucie, se tenant par la taille, étaient assises sur le Grand-Blanc. Mariette allait, s'arrêtait pour déterrer et gratter de son petit couteau des racines de réglisse. On montait et l'on descendait par sept ou huit montagnes basses. Mais, sur ces empans d'airelles et de gazon, ils auraient marché toute la nuit, comme s'ils allaient au-devant d'ils ne savaient encore quel royaume du matin.

— Nous approchons de la Fouont-que-Parce. Nous y souperons, et il ne faudra qu'une heure pour être à Pierre-sur-Haute.

Cette fontaine est creusée comme une jatte. L'eau vient d'un peu plus haut. Elle sort en sautelant et bouillant, si glacée que Gaspard obligea les jeunes filles à y plonger les mains un moment avant de boire.

Ils soupèrent, assis en rond sur les pieds-de-chat, les pensées, d'autres fleurs dont ils ignoraient le nom, peut-être la fleur du baume ou bien la fleur qui chante. On se sentait le cœur parti, donné aux brises, comme si l'on avait passé dans la planète où tout roule sous l'étoile de l'amitié.

Soudain la lune se leva, derrière une roche. Elle poussait et grossissait, toute d'une lueur nue, sortant de derrière l'épaule de la pierre, ainsi que quelqu'un qui serait venu les voir. On ne pouvait cesser de tenir les yeux sur elle. La solitude, la compagnie de cette lune, éclatante comme une grande patène d'or inexplicable, cette paix de lumière et le silence de la nuit, tout cela donnait le désir de pleurer doucement.

Il faisait tiède. Un peu de vent passait, avec l'odeur mêlée des herbes de senteur. Et Lucie commença de chanter à mi-voix. C'était une chanson de bergère :

Un soir, un soir, tout en me promenant,
Sur les pâturages,
Parmi les monts, j'ai rencontré
Une rare beauté.
Grand Dieu, qu'elle est aima-a-able !…

Ses amies s’étaient prises à la suivre en son chant. Leurs voix montaient selon le vieil air amoureux et solennel :

— Oh ! non, oh ! non, ne vous en moquez pas,
Ma charmante belle,
Car vos beaux yeux et votre ardeur
M’ont tant ravi le cœur,
Cent fois la plus aima-a-able,
Que je suis votre serviteur
Pour faire votre bonheur.

— Mais mon bonheur n’est que parmi ces monts,
Sur les pâturages,
Tout en gardant mes agneaux blancs,
Où les oiseaux des champs
Chantent quelques rama-a-ages.
— Ils ont chanté mille bonheurs
À ton aimable cœur.

L’air lentement se formait, s’étendait en basse note, se relevait comme fait l’arbre qui a ployé au vent. Entre l’herbe et les étoiles, cette histoire d’un ancien amour revenait prendre vie et voix.

— Adieu, adieu, à tous mes agneaux blancs,
Et à ma montagne !
Il faut donc quitter les champs
Et suivre les grands rangs,
Complaire à la noblé-é-esse.
Puisque Dieu l’a destiné,
Allons nous marier !

La lune donnait en plein. Les quatre jeunes filles se tenant par la main chantaient. Et cela aurait fait attendre les anges de retourner en paradis.

Gaspard comptait les conduire à un buron où dormir dans la fenière. Mais le foin de la montagne est de si forte odeur qu'il entête. Il faudrait d'ailleurs bientôt repartir, afin d'être au sommet pour le lever du soleil. (Le matin de la Saint-Jean, le soleil danse à sa sortie, comme s'il balançait à pousser encore vers le nord, du côté de nuit, ou bien à revenir déjà vers le midi, le côté de jour.) Alors, comme la nuit était avancée, ils préférèrent se reposer là même.

Le moment venu, Gaspard entraîna la caravane. Bientôt Pierre-sur-Haute leur apparut comme une masse de rochers détachés et de gazon, levée contre le ciel. Il y eut à gravir une côte malaisée, où chacune accepta la main de son ami.

C'était la roche nue, une sorte de banc où ils s'assirent, les jambes pendantes. Ils avaient au-dessous d'eux tant de pays que les jeunes filles n'en pouvaient revenir. Elles s'émerveillaient d'être là plus haut que le puy de Dôme, qui paraît si haut dans la nue. Le Dragon nommait par leurs noms les puys à la file, montrait les monts Dore, le Cantal. Elles se retournaient, ne se lassant point de considérer ces espaces : et de ce côté le Forez montueux, ses bourgs, ses châteaux, ses étangs ; les montagnes des Cévennes et celles du Dauphiné ; et dans ces reculées, comme une traînée de sel, les grandes Alpes.

— Regardez !

De leur dentelure montait une chose sombre que Benoni compara au fond d'un chaudron. Le soleil en sortit en palet de fer rouge. On aurait dit d'une éclipse. Depuis un grand moment, jusque dans les hauteurs, l'air s'était teinté de rose ; mais un rose si pur, d'une pureté si vive, si matinale, si fraîche… Au sortir de cette nuit de voyage et de chant sur les montagnes, la tête montée, le cœur remué, savaient-ils bien encore où ils étaient ? Le ciel semblait un grand ange d'aurore aux ailes ouvertes sur un monde d'argent, de feux légers et de merveille.

Ils se tenaient là, seuls, parmi les blocs arrondis par les âges et les hautes fleurs étincelantes qui commençaient de pencher sous la rosée. Ils regardaient ce matin en allé vers le paradis, ces étendues, cette lumière. Le soleil en Dieu se levait, sur ce ruban de pics lointains au bord du monde.

Il s'éclaircissait, lançant des rais qui éblouissaient l'œil : on n'en supportait plus la vue. Alors les Alpes commencèrent de flotter en vapeurs, et le regard se perdit sur des fantômes de montagnes. Déjà touchées, les cimes d'un bleu brouillé luisaient d'un pâle incarnat. Des nuages naissaient dans les pendantes vallées, se déroulaient comme des fumées, dont se rejoignaient les têtes rondes. Entre leurs glissements, de larges campagnes apparaissaient, si fines dans l'éloignement qu'on distinguait le trait d'un chemin montant vers une chapelle ou une tour déchiquetée sur une butte. Le silence allait encore à l'infini sur la montagne. C'était bien le pays où l'on ne meurt point, où de mémoire d'homme on n'a vu porter Dieu à ceux qui passent l'été dans les burons. Car il semblait que l'on bût là de la jeunesse et du bonheur.

Le vent s'était levé, après le soleil. On aimait respirer sa bonne violence. Mais il fallait se tourner de flanc pour lui ré-

sister, et le froid se faisait fort vif. Gaspard emmena les jeunes filles vers la jasserie de la Richarde. Ils dévalèrent tous entre les ramas de roches, et les pieds rebondissaient sur cette épaisse laine d'airelle et de réglisse. Sous la pente, dans un lacis de fissures, l'eau riait et brasillait au soleil.

Le vent redoublait d'haleine, retournant et faisant étinceler les feuilles côtelées des gentianes. Pauline et Lucie, serrant les épaules, tâchaient de marcher à l'abri du Grand-Blanc.

Les jas, les burons n'étaient que de misérables cahutes couvertes de pièces de gazon fichées par des chevilles. Le premier qu'on ouvrit parut si sale que Lucie se pendit au bras de son ami pour l'empêcher d'entrer. Dans le voisin, ils furent accueillis par une vachère à l'air doux et tranquille. Elle y passait l'été seule avec sa sœur ; mais la coutume de la montagne voulut qu'elle reçût les voyageurs comme eût fait sa maîtresse. Sa baratte était pleine d'un beurre encore en lait qui sentait toutes les herbes du pâturage. Ce beurre, la fourme, la tourte, elle apportait tout. Et de jeter des bourrées dans le feu, et d'envoyer sa sœur faucher une brassée toute fraîche pour le Grand-Blanc.

Les garçons s'assirent sur la pelouse. Ils n'auraient pas tenu dans la salle, bien qu'il n'y eût là que le lit, quelques pots et seilles et la selle à faire des fourmes. Les mains aux hanches, la vachère regardait déjeuner les jeunes filles et riait d'aise de leur voir si grand appétit.

— Vous êtes nouvelles par ici ? Vous allez vous perdre.

Elle avait attendu que leur première faim fût apaisée pour tâcher honnêtement de leur faire dire d'où elles venaient. Déjà prête à tout leur montrer : la fenière, l'étable,

traversée d'eau courante, où un tronc de sapin garni de fromages en bûches blanches était suspendu, le cellier où les fourmes « se faisaient », alignées sur des planches.

Gaspard remarqua que ses yeux revenaient toujours à Pauline. Il sut s'y prendre, et elle raconta que trois jours avant, à l'heure où l'on lâche les vaches, un enfant avait passé qui avait quelque chose de cette demoiselle. Elle lui avait donné une écuellée de lait et un morceau de pain. Le pauvre demandait son chemin pour aller en paradis, voulant dire, pensait-elle, à Pérotine, à l'Ermitage.

À ce moment, Plampougnis passa la tête par la porte :

— Venez voir qui nous arrive.

— Ma tante ? fit Lucie, un peu tremblante.

— Non, une bonne visite. Mais venez voir.

QUATRIÈME PAUSE

Conte de Barthaut et du pendu. – La caravane sur le plateau. – Conte de M. Amédée et du pauvre homme. – Ils virent le Barthaut qui arrivait, un grand bâton à la main, comme un pèlerin.

— Où a-t-il pris ces bottes ?

Le bonhomme était chaussé de bottes magnifiques, qui ne l'empêchaient pas de tirer la jambe misérablement.

On lui fit fête, on le conforta de lait chaud et de tartines, on le retapa du mieux qu'on put. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il était venu chercher en ces quartiers :

— Je suis plutôt venu y laisser qu'y chercher, soupira-t-il.

Gaspard demanda d'un clin d'yeux qu'on les laissât seuls. Les jeunes filles allèrent faire un somme dans le foin, tandis que les garçons s'allongeaient sur l'herbe, à l'ombre du buron.

Alors le bonhomme raconta tout à Gaspard.

Mais il faut arranger les affaires. Voici comment le Dragon narra toujours l'histoire.

« Chaque année, au printemps, le Barthaut avait des tournoiements de cerveau. Un jour il rencontra le médecin de Fournols sur la route.

« — Envoyez-moi de votre eau dans une fiole, j'examinerai le cas.

« Le lendemain la Dorothée passa par le Monestier, allant à Fournols assister à quelque clôture de mission. En homme simple et naïf, le Barthaut lui parla de sa santé : elle, qui grillait de se mêler de tout, se chargea de la bouteille.

« En chemin, pour se faire valoir, elle la montra bien à quatre ou cinq connaissances. Elle bavardait avec la Jeannette au haut d'un pré, lorsqu'elle voit un peu plus bas la Victorine. Elle va la joindre. Le chien, cependant, en jouant, renverse la fiole, qui roule, se débouche. La Jeannette court, la rattrape. Mais dedans, plus rien. À ce moment, regardez les choses, une vache à deux pas de là arrosait le pré. La Jeannette n'eut qu'à tendre la fiole. Elle la rebouche,

l'essuyant d'une poignée d'herbe. « Allons, ça se connaîtra pas, ça se connaîtra pas. »

« Aussitôt à Fournols, la Poule-Courte porte cette fiole au docteur Meissoux. Il remplit un verre, y verse trois gouttes d'une drogue… Puis il se gratte la tête, jette le tout, recommence en y mettant l'œil de plus près.

« — Ce n'est guère croyable. Cependant je ne peux dire autre chose : le maître d'école va faire le veau.

« La Dorothée, la cervelle renversée, le lui fait redire. La voilà dans tous ses états. Elle pétillait tellement d'avertir le Barthaut qu'elle repartit pour le Monestier presque sur l'heure.

« Lorsqu'il la vit, il comprit qu'il arrivait de l'extraordinaire. Que de manières, que de façons et de mystères, avant qu'elle lâchât le paquet ! Enfin elle le lâche. Le Barthaut s'assit. Ça le coupait en deux, comme on dit. « Faire arriver pareille histoire dans le village ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Je n'ai plus qu'à prendre mon baluchon. »

« Il met la clef sous la porte et, ce même soir de Saint-Jean, descend à Ambert, traverse la ville, gagne la montagne. Il avançait le pas comme un dératé. Mais il avait mauvais marcher sur ces pentes de pierres, de fougères, de racines. Ses souliers étaient des souliers découverts, ainsi qu'en portent les gens d'église. « Ah ! si seulement tu avais des bottes ! » C'était sur la minuit. Il grimpait dans un bois, vers la Fourtiche, lorsque tout à coup, au clair de lune, il vit un homme pendu à la branche d'un fayard. Et ce pendu avait des bottes. « Il me faut ces bottes, le pauvre n'en a plus besoin ; je récompenserai la famille. »

« Il tire sur les bottes, il tire. Mais les jambes avaient enflé. Et d'un côté, de l'autre, je te tire, que tireras-tu ! À la fin, les bottes viennent. Le Barthaut, épouvanté, les prend sous son bras et se sauve. Derechef il va devant soi, échiné, perdu, ne sachant plus rien, jusqu'au moment où il aperçoit une lumière, une maison. Il toque. On ouvre.

« — Entrez, entrez. Seulement, faites excuse, nous n'avons pas de lit à vous offrir.

« — Si vous voulez me laisser asseoir au coin du feu, sur cette paille ?

« — Bien sûr, et prenez vos aises. Nous sommes forcés de vous quitter ; nous nous trouvons avoir bien à faire.

« Ces gens étaient en effet empêchés à aider leur vache qui mettait bas. Le veau venait mal. Il naquit à demi mort. On le porta sur la litière préparée devant le feu, on le posa près du maître d'école, qui sitôt tombé là s'était endormi, et l'on s'en retourna à l'étable soigner la vache.

« Le veau, pourtant, avait envie de vivre. Le feu le remet en point. Il tend le mufle, beugle, éveillant le Barthaut, qui se dresse en sursaut. Ouvrant tous deux des yeux ronds, le veau et lui se regardaient. « Ça y est !… » Le Barthaut se jette sur les bottes, les secoue pour en faire tomber quelque chose qui y était resté, les enfile, enfile la porte et se sauve dans la montagne.

« Un quart d'heure après la femme rentre. Elle trouve le veau qui s'était mis sur ses pattes, en train de flairer les souliers à boucles et deux ou trois doigts de pied du pendu.

« — Ho ! misère de nous. Notre veau a mangé l'homme ! Il n'a laissé que ses souliers et ses arpions.

« Vous pensez qu'ils ne parlèrent pas d'une pareille histoire. Le Barthaut n'allait pas en parler non plus. De sorte, concluait le Dragon, que personne n'en a jamais rien su, pas même moi qui le raconte. »

Non, mais, le Barthaut, croit-on, savait par l'un ou par l'autre que l'enfant devait errer dans la montagne. Il avait toujours rêvé de le retrouver et de le ramener lui-même aux Escures. C'était sa folie. L'idée de la joie qu'aurait Anne-Marie lui chavirait la tête. Il s'était donc mis en route. Et il avait eu sur le soir les pieds horriblement meurtris, juste au moment où il se voyait sur les traces de l'enfant.

Alors il avait désiré des bottes de tout son cœur. L'affaire ne tenait plus qu'à cela. Avec des bottes il rejoignait le petit garçon, et il rendait la vie à Anne-Marie. Là-dessus, la cervelle brouillée de fatigue, il avait aperçu un pendu dans le bois, un pendu qui avait de si belles bottes…

Et puis, au matin, bouleversé par son vol, il n'avait plus eu que le désir de disparaître.

Gaspard cependant s'impatientait. Le soleil était déjà haut. Il appela les jeunes filles, qui sortirent de la fenière, des brindilles de foin encore plein leurs cheveux, mais fraîches comme des feuilles de mai. Et les voilà prêtes à repartir.

Le Barthaut les considérait, si vives, si roses, si rieuses, près de leurs amis, sur la pelouse. Cet entrain de jeunesse allait bien avec ces découverts où l'air du matin est brillant comme du cristal. Mais ils avaient tous et toutes des yeux qui ne parlaient pas patois. Le bonhomme se passa la main sur le nez, balança, puis demanda doucement à Gaspard ce qu'ils faisaient à Pierre-sur-Haute.

— Hé ! vous voyez. Ils sont quatre qui ont enlevé chacun sa chacune. Ils les emmènent peut-être en Suisse où il y a des ours, peut-être en Italie où il y a des brigands…

— Mais, Gaspard, il faudrait les marier.

— Chargez-vous-en. Moi, je suis là pour chercher le petit Henri. Je vois bien qu'ils vont prendre leur volée sans nous.

Le Barthaut paraissait fort en peine. Il songea un moment, rougit, demanda si toute cette jeunesse suivrait au cas où il lui apprendrait que le petit Henri se trouvait en certain lieu… Eh bien – et il devint écarlate, – eh bien, s'ils voulaient l'accompagner, ils trouveraient l'enfant au couvent de l'Ermitage.

Gaspard avait presque décidé de s'y rendre. Une hâte le poussait. « Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard ! » Tous étaient reposés. On hissa le Barthaut sur le Grand-Blanc, qui se mit en route, un pied après l'autre.

Le vent s'était calmé. On suivait les crêtes, en plein ciel, de château de roches en château de roches. Des lézards noirs comme des racines couraient entre les gentianes. Quelquefois on apercevait, au loin, un très grand troupeau de vaches en ligne, tout brillant. On allait bon train, comme si l'impatience de Gaspard roulait dans le sang de tous, passant l'œil de tous côtés sur ces espaces lavés de vent et de soleil. Mais quel soleil étrange ! Il cuisait sur le dos de la main, pis qu'une drogue. Mariette taquinait Lucie, lui assurant que son nez était devenu comme une engelure. Les cris, les rires se suivaient pour des perdrix qui s'envolaient devant Benoni, pour un criquet aux ailes vermillon qui s'abattait contre le genou de Pauline. Sur ces hauteurs, avec

tant d'air bleu devant eux, ils se sentaient comme les rois du monde.

Le Barthaut, dodeliné, regardait de haut la troupe avec un certain air de malice et d'encouragement qui ne laissait pas de surprendre Gaspard.

Mais Gaspard revenait toujours de l'œil aux bottes du bonhomme. Il ne cessait de faire des suppositions sur ce pendu. Il ne voulait pas en reparler au Barthaut, de peur de renouveler son remords, et, sans s'en douter, il pressait encore le pas.

Il sut par la suite que dès ce moment il avait brûlé. Ce fut bien M. Amédée qu'on trouva étranglé sous un hêtre, à trois cents pas du pavillon de la Fourtiche. On le trouva la figure à moitié rongée par les fourmis, ne ressemblant plus à rien. Lui, l'homme le plus riche du pays, et si jeune, si beau mangeur, si fort de moyens et de santé ! Dire qu'on se croit tant !

La famille parla d'une congestion, puisqu'une congestion avait emporté M. César. Mais on a su que M. Amédée, qui avait alors les allures d'un homme traqué, avait été aperçu peu avant sa mort en compagnie de deux messieurs. Une certaine nuit d'orage, des ombres furent vues passant de chambre en chambre derrière les fenêtres du percepteur. Et les deux étrangers, disparurent cette nuit même. Quant à Elmire, retrouvant les papiers du défunt c'en dessus dessous, elle faillit sécher de rage ; mais elle ne déposa aucune plainte.

Les métayers portèrent, selon l'usage, la bière au cimetière sur leurs épaules. Il se murmura que cette caisse était bien peu lourde. Si peu lourde qu'elle devait être vide. L'orage de la nuit des ombres fut d'ailleurs tellement sauvage qu'on n'y voulut point voir un orage comme les autres. Certains croient qu'il y a des nuits ainsi faites pour les démons, où ils viennent par le milieu des airs chercher non pas seulement les âmes, mais les corps mêmes.

Gaspard fit parler des gens. Les têtes étaient en l'air après les accidents extraordinaires des temps derniers. Que racontait-on ? On racontait qu'un pauvre homme, le vieil oncle du filleul, faute de quittance, allait avoir à payer une seconde fois sa taille.

Un jour cet homme travaillait dans son pré, mais l'ennui le mangeait si fort que par moments il lâchait le taille-pré pour s'arracher les cheveux. Tout à coup il vit devant lui un monsieur à cheval qui lui demanda ce qu'il avait pour se traiter de la sorte. « Ce que j'ai ? Ah ! j'ai bien de quoi, monsieur ! » Et il amena son histoire. « Est-ce là tout ? Monte en croupe. Nous irons trouver quelqu'un qui te renseignera. »

Ils partent et ils arrivent… où ça ? En enfer. Là, pour se dissiper, des bourgeois jouaient aux cartes, et tout premier M. Amédée. « Te voilà, toi ! Tu es cause de ce que je souffre. — Mais vous êtes trop bien ici ! — Tu crois ? Pose ton taille-pré par terre. » Le feu saute, et en moins de rien l'outil devient rouge. « Tu viens pour la quittance. Eh bien, elle est dans le salon de compagnie, derrière la glace. » Puis il le tire par la manche : « Écoute, on te repassera par l'endroit où on t'a pris : demande bien poliment qu'on arrête. Si l'on n'écoute pas, ne regarde pas s'il trotte ou galope : laisse-toi

couler sur le cul du cheval. N'attends pas que l'endroit soit passé, malheureux ! »

Dès que le pauvre homme se voit dans son pré : « Monsieur, s'il vous plaît, que je descende. » Le monsieur donne de l'éperon à sa bête. L'autre, alors, sans tourner, de se laisser glisser par terre. Comme il se ramassait, il s'entendit crier : « Ah ! Chose, quelqu'un t'avait fait la leçon ! » Et M. Amédée dut recevoir quelque bon coup de fourche.

C'étaient les nouvelles d'Amédée Chargnat. Gaspard aurait préféré en avoir d'autres, des deux messieurs. Ce matin-là il n'en savait pas tant. Mais il sentait beaucoup de choses dans l'air, et l'esprit tout inquiet, il lui tardait plus qu'on ne peut dire d'avoir enfin l'enfant sous les yeux.

CINQUIÈME PAUSE

Arrivée de la caravane à l'Ermitage. – Sur le chemin du paradis. – Conte de l'enfant et de Notre-Seigneur. – Les demoiselles n'avaient plus à s'inquiéter des coups de soleil. On marchait sous le couvert de grands bois de sapins, d'excellente odeur. Ces arbres garnis de filasse et de queues de renards, emperlés de résine aux gerçures de leur écorce, montaient droit jusqu'à plus de cent pieds. Un bourdonnement de bestioles vertes et dorées, qui volaient parmi les rayons, semblait accompagner la caravane. Des places d'airelles, des bouquets de sureaux, des longues pierres brutes polies par l'âge, des mousses lustrées et des verdeurs de lumière, de chancelantes percées de soleil, faisaient un désordre sauvage et gai. Maintenant s'espaçaient de grands sapins antiques aux racines ressorties, aux branches en

pattes tombantes, sous lesquelles on se sentait comme dans une église. Dans le demi-jour de ces chapelles, on imaginait des candélabres de fleurs rouges, des buissons pleins de nids à œufs tachetés, sous des étoiles blanches. Et, si l'on avait pu s'avancer jusqu'à ces clartés entre les arbres d'où le bois semblait prendre sa pente vers les plaines, on aurait découvert des royaumes couleur du matin, avec quelque ville aux clochers étincelants dans la boucle d'un fleuve.

Dans les temps très anciens, un seigneur, qui avait assassiné le comte d'Urfé, son maître, chassant un jour dans ces bois, entre la Chambonnie, Noirétable et Vollore-Montagne, vint boire à la fontaine qui sourdait dans une clairière. Il s'attardait là, bourrelé par un remords qui n'avait pas de cesse, lorsqu'il se vit environné d'une lueur. La Bonne Dame lui apparut. Elle lui dit de confesser son crime, d'en obtenir la rémission et de se retirer dans ce désert. Et, pour lui laisser un signe, elle imprima la marque de son pied sur le roc de la Rochette.

Le seigneur découvrit une grotte hantée des chèvres sauvages, défricha un lopin de raves et de choux verts, car le seigle même ne vient pas ici, et mena en ces lieux une vie d'oraison et de pénitence. Les évêques de Clermont y fondèrent pour les missionnaires une église et une ferme. Y avait vécu, au temps du Père Marclan et du Bienheureux Père Gaschon, le cousin prêtre qu'Anne-Marie vénérait si fort. Depuis dix siècles peut-être, on venait à l'Ermitage puiser l'eau de la fontaine et prier la Bonne Dame, dont on n'a jamais entendu dire qu'elle ait abandonné ceux qui lui ont demandé secours.

L'Ermitage, ravagé pendant la Révolution, tombait en délabres. Mais, depuis quelque temps, deux Pères de Saint

François y vivaient du miel de leurs abeilles et du lait de leurs chèvres.

Devinant sur la droite une large vallée bleuissante, on prit un chemin qui tournait sous les arbres. Un toit de lauze, lissé par la lumière, luisait en trait blanc au haut de la forêt. On monta lentement ; des prés se creusaient, où s'étendaient en chapelets des corbeilles d'anémones. Il y eut, retenu par sa levée, un petit étang brun comme aux Escures. Puis une grande bâtisse, une chartreuse, aux murailles bises tachetées d'une rouille couleur de feu. Les fenêtres s'encadraient de lave sombre, sous un toit qui n'était pas fait comme celui des fermes. Au-dessus de la porte on lisait : QVARENTANA. Tout gardait un air d'abandon. Ils heurtèrent, puis entrèrent. Sous ces voûtes, un froid tombait aux épaules. Ils appelèrent sans que personne répondît.

Alors ils gagnèrent, à trente pas, les rochers de Pérotine : des noyaux de pierre érodés, aussi gros que des chars de foin, ici mordus d'un lichen gris et noir, là vêtus d'une peau de mousse déteinte, aplatie par les neiges. Dans les disjoints de leur masse avaient pris racine des touffes de framboisiers et des sapins en aigrettes.

Un escalier grossièrement taillé les conduisit jusqu'au sommet du rocher où était plantée une croix. Et de là non plus, ils ne virent personne.

À longueur de bras, les sapins de velours remuaient lentement leurs rames hérissées, couvertes d'une ruche couleur de cendre. Mais tout partout, par monts et par vallons, que de sapins serrés, comme une laine d'une infinité de brins rêches ! D'ici, il semblait qu'on planât sur la bosse de ces forêts, qu'on n'eût qu'à s'élancer pour voler sur elle comme

l'ombre traînante des nuages ; car son tapis paraissait assez épais et dru pour vous recevoir et vous faire rebondir.

Le Montoncel et des dômes bleus s'en allaient vers le nord. Cette grenaille de maisons, c'était Noirétable ; et sa vallée, parmi un monde de collines marquetées par les prés et les bois des paroisses, s'enfonçait jusqu'à la Loire. Dans ses lointains, des yeux d'aigle auraient peut-être retrouvé le Mont-Blanc.

Les jeunes filles ne parlaient plus. Ces pays, ces forêts, ces pierres-fées de la montagne avec leurs noms et leurs signes, tout cela leur en disait trop. Elles ne savaient à quoi s'attendre. Elles revinrent au bâtiment, allèrent murmurer un *Ave* devant une croix de pierre dont le piédestal portait des écritures. Sept ou huit très larges degrés de mousse faisaient l'entrée du bois. Mais elles suivirent l'allée au long d'une immense prairie en montée molle, que quelques saules grisâtres coupaient de leurs buissons. On y voyait un oratoire, où coulait la fontaine miraculeuse, et, plus loin, une petite église tombant en ruine. Un Père en était sorti, en robe de bure, chargé d'ans, dont la barbe, aussi blanche qu'un torrent, descendait jusqu'à l'herbe. Gaspard se détacha à sa rencontre.

Il parla au vieux moine l'espace d'un *Pater*. Déjà il se retournait vers eux – Pauline avait compris, – il rougissait de joie. La pensée du bonheur qu'aurait Anne-Marie leur donnait à tous un transport.

Pleins de questions, ils entouraient le Père dans l'allée pierreuse. Ils les avaient regardés de ses yeux bleus, embrumés sur les bords, et cependant plus purs que les yeux des personnes, comme l'air et l'eau d'ici le sont plus que ceux de la plaine. On ne pouvait s'y tromper, disait-il :

l'enfant et cette jeune demoiselle avaient vraiment quelque ressemblance. Il était arrivé l'avant-veille. Il se trouvait là, dans l'église.

La singulière pensée : cet enfant tant couru, qu'Anne-Marie, depuis des années, avec une si grande passion, serait allée chercher aussi loin que le soleil, il était là, derrière ce mur de pierres branlantes.

Des semaines et des mois il avait vécu dans les bois avec les biques, trouvant sa vie de nuit, tant ses yeux étaient faits à l'obscurité, couchant en rond dans les creux, sous les buissons, comme un petit lièvre.

Une femme à la fin l'avait retiré chez elle et lui avait fait garder les moutons.

Un matin, il avait suivi deux dames, telles qu'il n'en avait jamais vu. Elles parlaient du paradis, qui était dans son idée le lieu de l'amitié, l'endroit des belles fleurs. Et elles disaient qu'on y allait par le chemin des épines. En vaguant dans les pâturages, il avait trouvé une sente bordée d'églantiers. L'odeur des roses sauvages, cette odeur une fois déjà respirée dans son souterrain, lui avait fait croire qu'il était dans la voie.

Il est allé rentrer les moutons et il est venu prendre le chemin avant la fin du jour.

Souvent il a cru s'être égaré dans les landes. Quand il voyait sur la porte d'un buron quelque vachère de figure douce, il osait lui demander le chemin du paradis. Elle

l'envisageait sans lui répondre. Quelquefois, elle croyait qu'il voulait aller à Pérotine : elle lui montrait le côté de bise.

Le soir qu'il arriva en vue de l'Ermitage, le ciel était bleu comme les aimez-moi de mai.

Un tel bonheur d'air pur, de pelouses et d'ombrages qu'il fallait que ce fût le paradis même.

Il s'avança vers une église qui l'attendait dans les grandes herbes.

De sa vie il n'avait approché d'une chapelle. Quelques arceaux, c'était ce qui demeurait de celle-là, et des pans de mur où deux vitraux, pourpres et roses, traversés par le soleil, flamboyaient comme des liqueurs. D'un coin, un églantier étendait ses surgeons, et les petites roses dont il était semé avaient des cœurs en poudroiement d'or.

L'enfant s'était assis sur une pierre. Son long jeûne lui faisait les yeux éblouis et la tête un peu bourdonnante. Il ne dormait pas, mais tout l'enlevait à soi, l'enchantait : tout, l'odeur des églantines, les vitraux allumés de lumière, la vive pureté du temps, tout, jusqu'au remuement des herbes, jusqu'à cette bête à bon Dieu grimpant vers la pointe d'un long brin qui penche. Son ravissement avait tant d'innocence que les verdiers, les linots, les charlets revenaient autour de lui, plongeant à travers l'église ouverte et vide. Puis la paix s'étalait, l'heure s'élargissait. Il partait, il glissait dans l'air, au-dessus des choses ; et c'était si facile ; il n'y avait rien d'autre à faire que d'être là, dans le paradis !

À l'heure de l'angélus, un des deux Pères a passé, ramenant les chèvres. « La nuit va tomber, petitou, il faut retourner chez toi. » Le Père lui a parlé, l'a questionné, puis, voyant qu'il n'y gagnait rien, il est allé conter la chose à son

vieux supérieur. L'apparition de cet enfant en ce lieu et ses propos sur le paradis leur ont paru tenir quelque peu du prodige. Ils ont pu l'amener enfin à l'Ermitage, mais non sans avoir dû lui promettre d'abord qu'ils le laisseraient revenir dans la chapelle le lendemain.

Le vieux Père, une main sur la tête, lui a fait raconter ce qu'il savait sur sa vie. Ils l'écoutaient tous deux, se regardant, songeant à la folie et à la méchanceté des hommes qu'ils avaient oubliées dans leur montagne. Et il leur paraissait que tout cela devait répondre à quelque secrète volonté de Dieu.

Ils ont gardé là l'enfant, l'ont fait souper comme eux de pain bis et de beurre. Ensuite ils l'ont mené dans une chambre blanche, où se voyait un très grand crucifix dressé à la muraille.

Lorsque l'enfant s'est trouvé seul, il a considéré longtemps ce crucifix.

« On a percé vos mains et vos pieds, on vous a cloué à ces pièces de bois… »

Il pensait qu'il avait eu souvent peur des hommes, dans la cache, mais qu'il n'aurait jamais imaginé de voir un être humain traité si cruellement. La compassion lui enflammait tellement le cœur qu'il ne songeait plus à dormir. Il touchait doucement les pieds et les mains de Notre-Seigneur, la plaie de son côté, et lui parlait. Il lui disait qu'il savait ce qu'il ferait le lendemain pour adoucir un peu ses blessures.

Le lendemain il n'osa rien demander, ignorant qu'il était, innocent et sauvage. Il a pris son petit repas avec les deux Pères et il a passé sa journée dans l'église, parmi les fleurs d'herbe et les oiseaux, mais rêvant aux moyens de soulager le soir l'homme blessé de la chambre.

Le soir, les ermites l'ont ramené pour le faire souper avec eux, suivant leur ordinaire, de beurre et de pain bis. L'enfant s'est arrangé pour ne manger que son pain, gardant le beurre dans les feuilles fraîches de gentiane dont il avait fait provision.

Le plus jeune des Pères s'est avisé de quelque chose. Il couchait dans la cellule joignant celle de l'enfant, et, la veille, il l'avait entendu parler sans comprendre son dire. Il se proposa de l'écouter mieux, ce soir-là.

Une fois seul dans la chambre, l'enfant s'est approché de Notre-Seigneur pour oindre ses cinq plaies. Et d'un cœur tout en feu, il lui parlait encore : « Dites-moi si je fais bien et si cela soulage votre mal ? »

Et Dieu lui a répondu. Il lui a dit que cet acte d'amour était un soulagement à ses grandes douleurs ; qu'il s'en reconnaîtrait, et qu'il l'aurait un jour assis à son festin dans la demeure de son Père.

Au matin, l'enfant, prenant confiance, a répété au vieil ermite ce qu'avait dit le malheureux homme cloué à ce bois contre le mur de la cellule.

« Mon enfant, dis-Lui ce soir que je voudrais moi aussi avoir part à son festin. »

Le soir, l'enfant s'est entendu répondre que le vieux Père pareillement serait à ce festin, et que, maintenant, son temps était proche.

D'autres ont conté d'autre façon l'histoire du petit Henri, mais celle-là demeure la plus belle.

— Nous allons prendre le carrosse de saint François, avait dit le Père en souriant aux demoiselles.

Mais, sur ses jambes, il n'allait pas bien vite, et cette jeunesse bouillait. Ils arrivèrent pourtant à l'église. On eût cru qu'une stupeur de joie les liait tous. Le pauvret, lui, d'abordée reconnut Pauline, et il n'était aucunement surpris de la revoir. Ce qui le surprenait, plutôt, c'était de ne pas voir la dame qu'il attendait, et qui ne pouvait manquer d'être dans le paradis.

Les jeunes filles ne se lassaient pas de le contempler, si pâle, si maigre – on lui eût compté les dents à travers les joues, – mais de si claire figure, avec ses yeux brillants, qu'il fallait lui sourire. Elles souriaient et en même temps pleuraient à pleins mouchoirs. Le Barthaut, lui, pleurait comme on saigne du nez. Les garçons, tout secoués, étaient sortis dans le chemin.

Ils bataillaient contre Gaspard. Sans craindre de surmonter de fatigue le pauvre bon Grand-Blanc, ne voulait-il pas partir pour les Escures ? Eh bien, il allait descendre à Vollore, louer un cheval… Le vieux Père, que le Barthaut, en s'essuyant les yeux, venait d'entretenir à l'écart, lui demanda de ne se mettre en route qu'après sa messe du lendemain. Les jeunes filles promirent que tous y assisteraient, et priè-

rent le Père de la dire en actions de grâces dans cette église même où avait été retrouvé le petit Henri.

SIXIÈME PAUSE

Le réveil à l'Ermitage. – Messe dans la prairie. – L'été sur la montagne. – En s'éveillant il se vit dans une chambre blanche où le soleil entrait. Il crut un instant au rideau blanc plein de soleil qu'il avait devant soi en ouvrant les yeux, dans l'enfance, le matin de Pâques. La joie d'alors, la même, mystérieuse et sans cause, le soulevait encore.

Aussitôt son idée le jetait hors du lit. Il faut qu'Anne-Marie sache ! Vite et vite. Il fait du vent. C'est le vent du beau temps. La journée sera bonne pour lui rendre son petit garçon.

Le Père avait ouvert aux demoiselles un bâtiment séparé dans la cour. L'enfant était avec elles. La Fanchon, d'ailleurs, ne l'aurait pas quitté, ni pour prières, ni pour menaces.

Leur caravane, dans la matinée, redescendrait sur Olliergues. Lui, il allait partir, dévaler par les bois, trouver un cheval, et galoper de bourg en bourg, plus vite que la poudre et le vent du matin, avec cette joie au bout de sa route.

Il oubliait la messe du Père. C'était vrai qu'il y avait des grâces à rendre. Et c'était bien ainsi. Il y aurait même plaisir à rompre cette promptitude, puisqu'elle n'allait à rien qu'on pût faire, seulement à de la joie. Cependant, il ne tenait pas en place. Il courut se laver à grande eau à la fontaine.

Comme il revenait, il avisa les bottes du Barthaut. Sa tête avait dû travailler dans le sommeil. Tout d'un coup ses idées se rejoignirent, s'éclairèrent. Ces bottes, mais ce sont celles de M. César. Amédée les portait, le gland d'or enlevé pour le deuil. Ce sont celles d'Amédée… Il les prit, les palpa. Il avait une oreille à entendre pousser l'herbe : il lui sembla que sous ses doigts une des tiges crissait un peu. Il passa la lame de son couteau entre le cuir et la doublure, ramena un feuillet.

« Je soussigné, Joannès Coussangettes, banquier, reconnais et déclare qu'encore que, par diverses obligations passées aujourd'hui devant Me Pannetier, notaire à la Pointe-à-Pitre, il paraisse que le sieur Jérôme Grange me doive des sommes montant à trois cent vingt mille francs, la vérité est qu'il ne me doit rien et que je n'ai accepté lesdites obligations qu'à sa prière et pour lui faire plaisir ; desquelles je le décharge entièrement, ainsi que du payement desdites sommes… »

Amédée avait dû cacher le papier là, ces derniers jours, soit pour le soustraire à ceux qui le chercheraient chez lui, soit pour pouvoir en racheter sa vie, au cas d'un trop grand péril. Gaspard relut ; ses yeux se foncèrent comme quand il s'animait ; il écouta ses compagnons qui se levaient dans les cellules voisines, plia la contre-lettre et la mit dans sa poche.

Il aimait faire et ne rien dire.

Une cloche tinta dans le soleil sur la montagne. Entre les feuillages pendants, encore moites de nuit, et les fougères trempées, s'illuminent les métairies où la femme à genoux ravive les braises ; les châteaux de tours rondes où les pigeons remuent au premier trait du soleil, au-dessus de la

chambre à fleurettes de la demoiselle ; les villages où les attelages de vaches viennent savoir aux fontaines quel goût aura l'eau ce matin.

Gaspard restait debout à la fenêtre ouverte. Dans sa tête, l'enfant, la contre-lettre, Amédée et les autres, faisaient un peu la sarabande. Mais il ne se laisserait entamer par rien, pas même par la joie.

Le soleil montait, prenant le ciel pour lui tout seul. Les compagnons s'appelaient dans la cour, les jeunes filles les rejoignaient sans presque se faire attendre. Un aigle, porté par les courants de l'air, tournait là-haut comme pour les couronner tous au nom de la montagne. Les fumées d'encens du matin, déployées en contre-bas sur les collines, s'élevaient et s'évanouissaient comme des anges. Les contrées, les cantons des sorbiers et de l'herbe, des pommiers et du seigle, avec tous leurs endroits de travail et de vie, s'éveillaient à présent, au large de l'espace. Le métayer, considérant de la porte le temps qui se mettait au beau, décrochait pour la faire chanter la faux éblouissante. Les filles avaient envie de prendre leur mouchoir de cou le plus rouge, et de chanter en battant le linge au puits-fontaine. Tout le peuple de la campagne sortait pour être heureux en face des monts fumants et roses.

Gaspard aurait voulu déjà galoper sur la route. Mais il devait arriver ce matin-là, à tous ces amis et amies, un accident de grande conséquence. Ils se virent brusquement en face de la chose. Tout s'était préparé sans qu'aucun s'en doutât, et il eût même été trop tard pour reculer.

Dans le chemin, simplement, le vieux Père leur annonça qu'il allait les marier. Barthélemy ne leur avait parlé du petit Henri à l'Ermitage que pour les amener devant l'ermite. Et

son mensonge, à lui si candide et si vrai, ne put même pas en être un. Le Père vivait en grand air dans les monts, sans rien vouloir savoir de ce qui n'était pas la voie droite. Lorsque le Barthaut l'eut entretenu et qu'il eut considéré ces jeunes gens, il décida de leur donner la bénédiction nuptiale. Car il n'y a pas tant à tourner : la simple déclaration faite devant un prêtre qu'on entend se prendre pour mari et femme comportait autrefois le mariage. Et cette volonté, voilà le sacrement même ; ni arrêtés, ni règles ne vont contre cela.

Lucie fut la première à donner son accord. Mariette ne marchanda pas longtemps. Fanchon acceptait aussi de se marier, mais ne quitterait pas le petit garçon avant de l'avoir remis à Mme Anne-Marie.

Pauline avait pris Valentin par la main. Elle lui dit à mi-voix qu'elle était pauvre à présent, et qu'elle avait moins l'orgueil que lui, car on pourrait raconter qu'elle avait su profiter des apparences pour conclure son mariage.

— Si vous vous embarrassez de considérations, c'est que votre amitié n'est point pareille à la mienne.

« J'aurais aimé leur jouer le tour, et Barthaut le leur joue. » Ainsi songeait Gaspard, tandis que le Père, avant de les confesser, leur adressait quelques paroles.

« Oui, le Père a raison : c'est beau, l'homme et la femme habitant la maison et ne faisant qu'un par le cœur. Il s'agit seulement de savoir si vous avez trouvé la femme de toute votre vie, celle avec qui vous pouvez tout partager. Vous n'aurez plus rien à vous seul. C'est cela, le mariage, cette espèce de pacte contre nature, cette foi donnée afin qu'on

puisse au moins s'assurer sur l'amitié d'un être. Qu'est tout le reste, qui n'est pas cela ?

« Eh bien, encore aujourd'hui, je sais qu'avec Anne-Marie ç'aurait été cela. Mais qu'est-ce que j'étais, moi, pour avoir droit au bonheur ? »

L'ermite le moins âgé avait dressé, dès l'aube, un autel de roches et de gazon. Des carreaux de pierre bruts, à plusieurs pans, comme des cellules d'abeille, entouraient d'une marge la petite église. Le soleil buvait déjà sur les foins toute l'eau de l'aurore. Des lotiers, plus éclatants que le genêt, et des trèfles roses, poussant dans les joints, envahissaient la place et le parvis, au dedans même des murailles rompues. La prairie se mêlait ainsi aux ruines. Et il n'est pas de prairies sur terre qui portent de plus grandes fleurs et à plus grand'foison que celles de l'Ermitage.

Leur foin bougeait, aux souffles qui couraient sur sa houle comme des fumées roses ou rousses, couchant et roulant par ondes toute sa fine bourre de panaches, d'aigrettes, de pinceaux, de massettes et de pampilles. Les fleurs, là-dedans, c'étaient cent mille personnes d'un monde de couleur. Sur les bords, la verveine et des touffes de mauves bleues aux feuillages en ramages ; et, dans les creux, ces soucis d'eau luisants qu'on a nommés des joyes, de hauts bouquets de reines des prés, des angéliques ; la marguerite qui sait les secrets et l'arnica qui est comme une marguerite jaune ; la centaurée, le nez-d'ivrogne, le silène, l'orpin, le mélilot, le lychnis, la bourrache ; des boutons d'or aussi gros que des anémones ; et partout la pensée avec la campanule, l'œillet de la montagne et le mille-pertuis, le sceau de Salomon, le gant de Notre-Dame. Toutes, toutes, en astres ou en rosaces, en grappes ou en clochettes, on les découvrait,

peintes à vif dans leur fraîcheur mouillée. C'était la fête des fleurs, une fête qui rafraîchissait le sang ; et l'on comprenait que ce lieu eût paru à un petit garçon l'entrée même du paradis.

Quel bienheureux silence ! Les jeunes filles s'étaient agenouillées sur leurs mouchoirs. Gaspard, d'un long regard, ne lâchait plus ces couples. Valentin avait pâli. Très lentement, comme sans bouger, il levait une main, touchait d'un doigt le coin de son œil, redevenait immobile. Il dit son oui assez bas, en appuyant de la tête, à peine, avec une gravité d'émotion qui saisissait. Pauline, au contraire, était fort rouge, et ouvrait de grands yeux brouillés et brillants. Le oui, elle le murmura, mais en le marquant bien. « C'est tout de bon, songeait Gaspard, et tout le cœur y entre. Que de pareilles choses soient, voilà qui vous réconcilie avec la vie. Ce que nous n'avons pu faire, eh bien, que nos amis sachent le faire pour nous. »

Mais le Grand-Blanc hennit, là-bas, vers l'Ermitage, comme s'il annonçait du nouveau, une arrivée. Les jeunes filles, mariées maintenant à la face du ciel, suivaient la messe sans détourner la tête. Gaspard se déplaça, de façon à tenir le chemin sous son regard.

Il crut entendre un pas léger, suspendu, dans les pierres. Le vieux Père élevait l'hostie, la chair et le sang. Le pas reprit, derrière les saules. Gaspard vit, devançant Grange et Jean Domaize, et, déjà toute proche, Anne-Marie.

Lorsque, en arrivant au moulin, elle avait appris qu'ils étaient tous ainsi partis pour Pierre-sur-Haute, elle l'avait

pris fort mal. Peut-être n'était-elle pas sans se douter de ces espérances sur son petit garçon. Là-dessus, on ne la trompait guère. Si fin que fût Martin, il n'y put rien ; elle eut vite percé ce qu'il ne voulait pas lui dire encore. Tout de suite, elle avait décidé de rattraper la caravane, avec son père et son cousin Jean.

Comme père et cousin la rejoignaient, au coude du sentier, elle leur fit le signe du silence. Pour approcher sans bruit, elle marchait sur l'herbe. Maintenant elle découvrait ce que lui avaient caché les pans de muraille : ces quatre couples à genoux, si recueillis qu'ils ne s'étaient pas aperçu de son arrivée. Surprise, un peu choquée, amusée peut-être, des yeux elle questionnait Gaspard. Sans paraître comprendre, il l'envisageait d'un air dur. L'officiant disait le ***Pater***. Elle s'attacha à le dire avec lui, comme si elle le formait de son cœur : ç'avait toujours été sa prière la mieux aimée, parce que c'est celle que nous tenons de Dieu même. Lorsque le prêtre eut communié, elle ne put s'empêcher de questionner de nouveau son cousin, toujours à la muette. Alors, il s'effaça un peu. Et elle vit à côté de Fanchon un petit garçon en guenilles.

Elle devint blanche comme sa guimpe, et dut faire un effort incroyable pour éviter de défaillir. Il y eut un instant où les yeux seuls parlèrent. Elle comprit que c'était bien cela, qu'elle ne se trompait point : Gaspard le lui disait.

On ne raconte pas une pareille heure : l'enfant trouvé, ces quatre mariages… Grange, malgré les soumissions de Valentin, ne savait comment prendre la chose. Sur ce point, Gaspard tira de sa poche la contre-lettre.

La tête reportée en arrière, Grange essayait de déchiffrer, mais la feuille dansait sous ses yeux.

— Lis, toi, je ne sais pas ce que je lis, je ne suis pas sûr de comprendre.

Le papier lu, il se le fit relire. Enfin, tout hors de lui, il jurait qu'il le savait, qu'il l'avait assez dit à tout le monde. Il tendait le papier à Plampougnis, au Dragon.

— Tiens, petit, tiens-le ! Tu pourras te vanter d'avoir tenu trois cent vingt mille francs dans tes doigts !

Gaspard reprit le papier, le remit dans sa poche :

— Je vous le rendrai aux Escures.

Anne Marie avait peut-être compris que Pauline était mariée, mais non pas que son père avait recouvré la contre-lettre. « Ce matin-là, dit depuis Lucie, nous nous sommes crus au milieu des étoiles. »

Il faisait chaud, et c'était bon dans ce grand air. La prairie nageait dans l'été. Ces épaisseurs de trèfle surtout, parmi les lotiers et les carreaux de pierre tiède autour des ruines. Du simple trèfle, mais aux énormes boules laineuses, d'un rose ici pâle et passé, là d'un ton aussi franc que la chair de la fraise, tournant au cramoisi, au grenat, au ponceau. Une odeur de miel flottait, si épaisse que Gaspard crut d'abord qu'il y avait dans la muraille quelque nid de bourdons.

Ils s'arrêtèrent, éblouis par le bonheur de la pleine matinée. La grande vue, ces lieues de forêt puissante, les blocs de roche et les cimes, tout cela parlait de la force. Mais la pelouse, avec son peuple de fleurs et l'innocence de l'immense jour bleu, quelle douceur d'enfance ! Cette force et cette enfance ensemble, c'était la montagne. Une rumeur d'abeilles s'étendait, s'enflant dans l'odeur des trèfles et les parfums poivrés qui bougeaient sur l'herbage. Ô goût, par

brûlantes bouffées, de la belle saison ! Et ces solitudes semblaient s'enlever de la terre pour monter vers la lumière, ainsi que les rides d'air chaud.

Gaspard regardait contre Anne-Marie ce petit garçon : le fils de Robert. Le cœur lui cognait à coups sourds sous la côte. Heureux, malheureux, il ne savait. Une force l'emplissait comme une onde de sang. Il lui semblait, c'était fou, être une de ces roches, qui dévalaient, là-bas, au gourg du Drac, qui dévalaient à travers les buissons, les genièvres, frappant le sol, allant toujours. Il irait, il ferait. Ce n'était plus la vieille colère de tant d'années, mais un poids tranquille. Un poids tel que de ces masses sous les gazons et les clochettes bleues. Il releva la tête, cherchant la vraie fille de la montagne et la lumière de ses yeux châtains.

« Anne-Marie… Et notre vie à nous, que sera-t-elle ? Je ne sais où j'en suis. Mais, pourvu que je sache ce qui est à faire, le reste ne regarde personne. »

FIN

À propos de cette édition électronique